

@

Jules ITIER

**JOURNAL
D'UN VOYAGE
EN CHINE**

en 1843, 1844, 1845, 1846

à partir de :

JOURNAL D'UN VOYAGE EN CHINE en 1843, 1844, 1845, 1846

par Jules ITIER (1802-1877)

À Paris, chez Dauvin et Fontaine, libraires-éditeurs, 35, passage des Panoramas, 1848-1853. Trois tomes. Deux reproductions de daguerréotypes de l'auteur.

Seuls ont été repris les passages concernant soit le séjour en Chine, soit les coutumes de Chinois résidant dans les pays voisins de la Chine.

Le Musée français de la photographie de Bièvres a une collection consacrée aux daguerréotypes de Jules Itier pris à Macao et Canton, dont il présente les principaux sur son [site internet](#). On trouvera dans le texte un grand nombre de liens hypertextes vers *ces toutes premières photos de la Chine*, marqués par le logo :



Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
mai 2016

TABLE DES MATIÈRES

1843 : Jules Itier, haut fonctionnaire des douanes, part en Chine avec l'ambassade française de Théodose de Lagrené chargée de négocier avec la Chine un accord commercial analogue au traité de Nankin, signé en 1842 entre la Chine et l'Angleterre.

Brest... Malacca... Singapore.

VIII. La Chine. Macao. Ses environs. Quen-min-foo.

IX. La Chine. Canton. Ses environs.

XIII. Jonques chinoises.

XVI. Retour en Chine. Macao. Hong-kong. Médecine chinoise. Agriculture. Pisciculture.

Brest... Malacca... Singapore

@

Brest, 16 novembre 1843.

p1.005 Me voici donc au rendez-vous donné aux membres de l'ambassade envoyée en Chine. — À peine quelques mois se sont-ils écoulés depuis mon retour d'Amérique, et déjà je vais reprendre la mer, me lancer à travers son immensité. J'avais cependant juré de ne plus mettre le pied sur l'Océan... Mais aussi avais-je pu compter, à mon retour, sur une mission en Chine ? Et le moyen, je vous prie, de résister à l'enivrante tentation de voir de mes yeux cet étrange pays, où tout semble être en contradiction avec les idées reçues ailleurs, où la civilisation date des premiers pas de l'homme sur la terre ; contrée mystérieuse, hier encore vierge du contact de l'Europe, et qui va s'ouvrir à p1.007 notre ardente curiosité comme pour nous offrir le tableau vivant d'un passé inconnu ; immense sujet d'étude et de méditation sur l'homme dans les diverses formes qu'il affecte en société ; recherches bien autrement intéressantes que l'exploration monotone de ces pays sauvages et de leurs habitants en enfance, qui, dans leurs développements incomplets, ne se distinguent les uns des autres que par des usages bizarres ou monstrueux, réfractaires à toute déduction philosophique.

Malacca, juin 1844.

p1.180 Je m'étais proposé de visiter la colline des tombeaux chinois et l'occasion ne s'en fit pas attendre ; à mon arrivée dans la rue principale, la première chose qui frappa de loin mon attention fut un cercueil autour duquel se pressait une foule de Chinois en habit de deuil. Je hâtai le pas : le convoi se mettait en marche lorsque je l'atteignis ; en tête s'avancait un homme portant une corbeille remplie de petits cahiers de papier jaune imprimés en lettres d'or et d'argent ; venait ensuite une espèce de tabernacle porté par quatre hommes et rempli des mets destinés au repas funèbre ; puis un bonze couvert d'un

chapeau conique surmonté d'une énorme houppe en soie rouge, et vêtu d'une longue soutane de damas bleu foncé.

À un pas en arrière à droite et à gauche étaient deux musiciens qui faisaient résonner par intervalle un gong au son grave et un tambour lugubre. Un homme couvert d'un drap blanc et porté par quatre hommes suivait ces musiciens et précédait le mort que renfermait un cercueil de bois peint en noir et de la forme d'un sarcophage égyptien. Derrière le cercueil se pressait une foule ^{p1.181} d'hommes en habits de deuil, c'est-à-dire en veste blanche et pantalon noir ; venaient ensuite trois pleureuses couvertes de sarraus de grosse toile écrue, puis les femmes de la famille du défunt, drapées de la tête aux pieds dans de grandes robes blanches. Le cortège se terminait par une foule de femmes coiffées en cheveux à *la chinoise*, et vêtues de grands surtouts en lustrine noire laissant apercevoir leurs jupons de dessous, en toile bleue.

Je me mis à la suite du convoi et après avoir passé le pont et traversé l'esplanade et le faubourg, nous suivîmes en dehors de la ville un chemin ombragé par des cocotiers et d'immenses bambous. Je marchais à côté d'un homme qu'à ses longs cheveux, à sa peau cuivreuse et à son costume je reconnus pour être un Malais ; il m'assura en mauvais portugais que rien ne s'opposait à ce que j'accompagnasse le convoi, comme il le faisait lui-même.

Le chemin contourne une colline rocheuse couverte presque jusqu'à son sommet de tombeaux chinois ; chaque emplacement est entouré d'un petit mur à hauteur d'appui et s'arrondissant en un demi-cercle dont le centre est occupé par un massif en maçonnerie, surmonté d'une pierre tumulaire placée de champ, et couverte de caractères chinois sculptés sur le granit. Après une demi-heure de marche, le convoi quitta la grande route pour suivre un sentier, à l'entrée duquel il se divisa en deux groupes : les femmes, ayant à leur tête les parentes du mort, furent prendre position sous une espèce de tente de bambous placée à l'écart, tandis que le reste du convoi poursuivit sa route jusqu'au lieu choisi pour la sépulture du défunt. La crainte d'être

indiscret m'avait retenu un ^{p1.182} peu en arrière, cependant le sentiment de la curiosité l'emportant, je m'avançai et je trouvai tous les hommes, bonzes, parents et amis composant le cortège, réunis sous des tentes de bambous et occupés à deviser et à boire du thé en mangeant des fruits et des gâteaux ; à mon approche, les hommes les plus considérables de l'assemblée s'avancèrent au devant de moi et me prièrent de l'air le plus empressé de prendre place sous leur tente, ce que j'acceptai et, après m'être accroupi à la chinoise, on me servit du thé dans de toutes petites tasses et les gâteaux sucrés appelés par les chinois *pinangs* ; c'était la première fois que je prenais du thé sans sucre, je le trouvai fort bon ; puis on m'offrit le bétel et l'arec ; je fis comme les Chinois, et frottant d'une pâte de chaux vive une feuille de bétel, j'y renfermai un morceau de noix d'arec et je plaçai le tout en forme de chique dans ma bouche. Pendant ce temps nous échangeions quelques questions en mauvais anglais ; mais du mort, on n'en paraissait pas le moins du monde occupé ; il semblait que toutes ces formes bizarres eussent été inventées pour faire diversion aux tristes souvenirs. Les Chinois tenaient beaucoup à savoir qui j'étais, d'où je venais et où j'allais ; je leur expliquai que je venais de France et ils avaient entendu parler de ce pays, ce qui me fit grand plaisir pour lui ; que j'allais rendre visite à leur empereur à Pékin, et enfin que j'étais un mandarin envoyé par le roi de France. Ils eurent plus de peine à comprendre la fin de mon histoire, et ils insistaient pour que je fusse un marchand. Nous en étions là de nos conversations lorsque le son du gong et du tambour donna le signal ^{p1.183} de la cérémonie funèbre. Je me levai donc et m'approchai de la fosse ; elle pouvait avoir 4 pieds de profondeur et le cercueil la remplissait presque complètement ; sur un tertre élevé au-dessus de la tête du mort, était servi un repas funèbre qu'éclairaient deux bougies en cire rouge, et qui se composait d'un énorme quartier de lard couvert d'une feuille de papier jaune imprimé en chinois, puis, d'un poulet et d'un canard cuits à l'eau, mais parés et dressés avec art, de gâteaux, de pâtes de vermicelle, de bananes et de figes sèches. Un second repas semblable au premier était dressé aux pieds du mort. Le bonze dont nous avons décrit plus haut le costume,

s'en approcha avec gravité et commença le sacrifice selon les rites. Après s'être profondément incliné devant le repas, il s'agenouilla en face à neuf reprises différentes, sur un tapis qu'on avait étendu pour cette cérémonie, frappa neuf fois la terre de son front, se saisit de l'imprimé posé sur le lard et le lut en chantant, puis il brûla des allumettes odorantes de diverses couleurs, et se retira. Dans cet instant les pleureuses couvertes de leurs sarraus de toile écrue faisaient retentir les airs de leurs lamentations, et l'on mettait le feu à un gros tas de papiers dorés, couverts de prières chinoises qu'on expédiait ainsi au ciel, sur les ailes de la fumée : manière assez originale d'adresser à Dieu des prières, qui lui parviennent aussi sûrement sans doute que le *Kυριε ελεισον* marmotté par nos vieilles bonnes femmes ; l'intention fait tout.

La cérémonie funèbre entra alors dans une nouvelle phase.

^{p1.184} Le repas devant lequel on venait de célébrer le sacrifice fut déplacé ; on le transporta au pied du cercueil ; une petite tablette de bois de 50 centimètres de long et 10 de large, sur laquelle étaient gravés en creux des caractères chinois, et qui reproduisait exactement la pierre tumulaire du défunt, fut plantée au centre des plats. Un coq vivant dont les pattes étaient liées fut mis dans l'alignement du tombeau. La présence de ce coq me préoccupait vivement ; je n'ignorais pas que cet animal joue un grand rôle dans les sacrifices chinois ; quand un Chinois veut donner une sanction à son serment, il tranche la tête d'un coq d'un seul coup de couteau. Je demandai à un Chinois mon voisin, quel était le rôle de ce coq, mais je ne pus obtenir que cet éclaircissement, *chinese custom ! c'est clair !...* On garnit ensuite le cercueil d'une quantité considérable de papier jaune pour en préserver le bois, me dit-on, de toute offense. Enfin, les fossoyeurs armés de grandes pioches se rapprochèrent du bord de la fosse, se tenant prêts à la combler ; le bonze reparut alors avec une clochette qu'il agita en se prosternant neuf fois jusqu'à terre et en récitant des prières ; il fit place à un jeune enfant vêtu de blanc et, à ce que je crus comprendre, petit-fils du défunt. Cet enfant jeta sur le cercueil de son

grand-père une poignée de terre, adieu touchant de l'être qui vient à l'être qui s'en va. À l'instant les pleureuses qui s'étaient avancées, recommencèrent leurs cris plaintifs qu'accompagnaient le glas du gong et le son étouffé du tambour funèbre ; à ce dernier signal les fossoyeurs commencèrent leur besogne et la fosse fut promptement comblée. Alors le ^{p1.185} fils du mort, qui s'était tenu jusque-là à l'écart, se présenta devant le tombeau ; il portait empreinte sur sa figure l'expression d'un profond abattement. Après avoir salué à plusieurs reprises ces restes vénérés, il s'abandonna à la douleur, et ses gestes, ses larmes rendirent d'une manière déchirante l'éternel adieu qu'il adressait à son père bien aimé. Quatre proches parents placés en ligne, et tenant dans les mains des allumettes odorantes qui brûlaient, lui succédèrent et firent aussi éclater leurs douleurs ; mais elles restèrent dans certaines limites fixées sans doute par la convenance et les rites ; quatre autres vinrent reproduire la même scène. Enfin, la veuve du défunt et les autres femmes de la famille, drapées dans leurs longues robes blanches, se traînèrent jusqu'auprès du cercueil en faisant retentir l'air de leurs gémissements et en frappant la terre de leurs fronts. La foule des nombreux amis du défunt fut à son tour admise à lui rendre les derniers devoirs, mais on voyait que ce n'était, de leur part, qu'un vain cérémonial, tant leur air était distrait et indifférent.

Cependant les fossoyeurs avaient achevé leur besogne ; ils se retirèrent à l'approche d'un vieillard portant dans sa main un coco qu'il ouvrit avec une hache et dont il répandit l'eau sur la tombe en chantant des prières ; puis jetant en l'air, et comme pour consulter le sort, les deux moitiés du coco, il parut fort préoccupé de savoir dans quelle position elles retomberaient. Il paraît que les choses n'allèrent pas tout d'abord au gré de ses désirs, car il recommença quatre fois son opération. Enfin, l'un des morceaux ayant présenté sa face ^{p1.186} concave, tandis que l'autre montrait son côté convexe, il enfonça, avec le pied, ce dernier, dans la terre encore meuble de la fosse et emporta soigneusement l'autre.

Un bonze âgé qui ne s'était pas encore montré, s'avança alors, une tablette à la main, et l'étendant vers la fosse, il entonna un chant lugubre auquel le caractère monosyllabique de la langue chinoise donnait quelque chose de saccadé fort original. Ce prêtre se retira un instant pour reparaître porteur d'un plateau contenant deux cierges rouges, ornés d'or, et quelques poignées de riz en grain qu'il jeta en l'air de manière à ensemençer la tombe et ses alentours ; des prières accompagnaient cette cérémonie. Je n'avais cessé de demander à mon ami le Chinois, la signification de chacune de ces pratiques ; mais, invariable dans son explication, il me répétait : *Chinese custom* ; je vous la transmets, ami lecteur, pour ce qu'elle vaut.

Cependant la cérémonie tirait à sa fin et la foule commençait à s'écouler. Les hommes se dirigeaient vers la demeure du défunt où un grand souper les attendait ; quant aux divers mets composant le repas funèbre, ils avaient été ramassés soigneusement pour le compte des deux bonzes. On s'occupait à plier les tentes quand je partis.

La route passe près d'une pagode chinoise ; j'y entrai. Le bonze me reçut très gracieusement et me fit accepter quelques bols de thé et du bétel. Sur un autel brûlaient plusieurs lampes et fumaient des bottes d'allumettes aromatiques, devant l'image d'un vieillard à ^{p1.187} barbe blanche, ayant à sa droite ainsi qu'à sa gauche deux magots dans des postures fort grotesques et faisant d'effroyables grimaces. J'appris que j'étais devant l'image d'un empereur chinois canonisé :

— C'est votre Dieu ? dis-je au bonze.

— Non, répondit-il, par un geste fort vif ; Dieu est là haut, en me montrant le ciel.

Je fus enchanté de cette réponse qui me prouvait que ces bonnes gens n'étaient pas si ridicules dans leurs adorations, qu'on le pense généralement. Leurs empereurs réunissant à l'autorité du chef de l'État le caractère sacré du souverain pontife de la religion de Fo, qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'ils les adorent comme des saints ? Il n'en est pas moins vrai que les Chinois poussent si loin le cérémonial et les formes

de leur culte, qu'ils tombent parfois dans d'étranges pratiques ; mais si l'on mettait en regard certaines dévotives pratiques de nos bas-Bretons, je ne sais ce qui semblerait le plus chinois. L'intérieur du temple était garni d'énormes lanternes ellipsoïdales en papier transparent, portant des inscriptions sacrées ; plusieurs étaient suspendues sous la porte extérieure du temple.

Je traversai la ville pour rejoindre mes compagnons...

p1.190 ...La nuit venue, la ville nous réservait le spectacle tout nouveau d'une illumination aux lanternes. Grosse, moyenne, petite, transparente, translucide, rouge, bleue, blanche, jaune, verte, bariolée, carrée, sphéroïdale, ellipsoïdale, de toutes les dimensions, de toutes les formes, de toutes les couleurs, la lanterne est incontestablement la spécialité du peuple chinois ; il y donne essor à toute l'originalité de ses goûts p1.191 fantastiques, et laisse loin derrière lui cette pauvre Europe avec ses réverbères à gaz, voire son éclairage sidéral. Nous ne parlons pas ici de la lumière obtenue, mais de l'aspect gracieux et gai d'une ville où, devant chaque porte, devant chaque boutique, se balancent agitées par la brise du soir, deux et trois lanternes de la dimension d'une barrique, étincelantes de mille couleurs, et sur lesquelles se dessinent des dragons ailés et ces caractères cabalistiques qui disent chacun un mot au diable.

Plusieurs maisons de bonne apparence étaient restées ouvertes, et l'on apercevait au fond de la salle d'entrée, à la lueur des lampes, deux autels chargés de figurines, de cierges, de vases à parfum et d'une foule d'autres objets destinés au culte du dieu Fo ; puis, appendues aux murs, des images grotesques et fantastiques. La curiosité nous retenait sur le seuil d'une de ces portes, et nous plongeons avidement nos regards dans l'intérieur, lorsque le maître de la maison, Chinois de fort bonne façon, nous invita très poliment à entrer ; il nous apprit, dans un anglais assez correct, que le vestibule où nous étions était réservé au culte de ses ancêtres. Le saint, devant lequel brûlaient perpétuellement ces lampes et ces parfums, est un empereur chinois qu'il nous nomma,

et dont l'heureux règne remonte à un millier d'années ; c'est le dieu Lare de la maison. Sur la gauche était placée de champ, au milieu d'une espèce de tabernacle en bois délicieusement sculpté, une tablette également en bois couverte d'une inscription chinoise, et identique à celle que j'avais vue consacrer ^{p1.192} dans la cérémonie funèbre à laquelle j'avais précédemment assisté. C'est la reproduction exacte de la pierre tumulaire qui forme l'entrée de chaque sépulture. Cette tablette mortuaire était celle de son père ; des lampes et de longues allumettes odorantes plantées verticalement dans un vase plein de sable brûlaient devant le tabernacle qui la renfermait ; j'y ajoutai pieusement une allumette à laquelle j'avais mis le feu ; cet hommage me valut les plus chaleureux témoignages de reconnaissance de la part de notre hôte, qui nous apprit qu'après avoir fait longtemps le commerce à Singapore, il était venu se retirer à Malacca pour s'y consacrer au culte de ses pères, dont il avait emporté religieusement les tablettes.

La plupart des lanternes restent allumées fort avant dans la nuit, et quand le lendemain, de grand matin, je parcourus la ville, j'en vis plusieurs qui brûlaient encore ; on les éteignit au jour.

Les scènes d'une matinée à Malacca ne le cèdent point en originalité à celles d'une soirée. Les boutiques s'ouvraient de toutes parts et le *souan-pann* retentissait au loin pour convier les chalands. Le *souan-pann* est un compteur à l'aide duquel les marchands chinois exécutent les quatre règles de l'arithmétique avec une rapidité qui défierait nos plus habiles calculateurs. La première boutique qui fixa mon attention, fut l'officine d'un médecin apothicaire. Gravement assis devant son comptoir, ses larges besicles sur le nez, il paraissait absorbé dans la transcription de quelque importante recette. Des lignes de petits tiroirs aux couleurs ^{p1.193} bariolées, vaste dépôt de compositions précieuses et de remèdes pour tous les maux, garnissaient les murs dans toute leur hauteur. Les devants de l'officine réunissaient une grande variété d'herbes destinées à des applications externes. Un apprenti apothicaire

était occupé à préparer un de ces cataplasmes, en écrasant des herbes dans un mortier. Sous son rapide coup de pilon, elles ne tardèrent pas à prendre l'aspect d'un volumineux plat d'épinards, qu'il versa sur une feuille de bananier qu'une femme chinoise lui présentait. Je m'approchai de l'apothicaire et lui ayant fait comprendre, en affectant de tousser, que je voulais un remède pour le rhume, il me remit avec gravité une boîte contenant une poudre jaune verdâtre, en m'assurant par un geste très expressif, que mon rhume allait disparaître. Je reconnus dans ce précieux médicament de la bouse de vache desséchée et aromatisée, qui avait au moins sur la pâte de Regnault que nous subissons en France, l'avantage de ne coûter que trois sous la boîte, y compris le prospectus.

On déjeunait dans plusieurs échoppes ; un plat de germes de haricots accommodés avec des chevrettes composait le menu du repas dans lequel le riz cuit à l'eau tenait lieu de pain. C'est merveille de voir avec quelle dextérité les Chinois manient leurs baguettes pour porter à la bouche ces divers aliments. Les germes de haricots ou de pois constituent pour la cuisine occidentale un mets nouveau ; or, comme l'a dit l'illustre professeur ¹, une telle découverte intéresse plus l'humanité que celle ^{p1.194} d'une planète, et la mission philosophique de recueillir les diverses préparations culinaires que possède l'antique civilisation chinoise est une de celles qu'on accepte avec orgueil et qu'on remplit avec dévouement, parce qu'elle rentre directement dans le programme de l'amélioration du sort de l'espèce humaine. Au riche dont le goût est blasé, j'offrirai, je l'espère, à mon retour, ces condiments nouveaux qui rendent l'appétit, ces réconfortants qui restaurent ; au pauvre j'apporterai des assaisonnements à son pain. Commençons cette œuvre humanitaire en détaillant la préparation des germes, telle qu'elle se pratique en Chine ; l'importance du sujet ne me permet pas de rejeter cette recette dans une note.

Vous avez mis tremper vos pois ou vos haricots pendant quatre à cinq heures dans de l'eau à 20 ou 25 degrés ; vous les placez ensuite

¹ Brillat-Savarin.

dans un vase plat où ils sont recouverts de paille, et abandonnés à eux-mêmes pendant deux jours, dans une chambre humide et chaude ; les germes qui se sont développés ont atteint environ deux pouces de longueur, ils sont alors bons à manger. À cet effet vous les secouez pour les débarrasser des débris de graine qui subsistent encore, vous les ébouillantez, puis les assaisonnez en salade ou les passez à la casserole. Vous avez ainsi l'avantage de substituer un aliment frais et léger à un légume sec et lourd, tout en augmentant ses qualités nutritives, plus abondantes dans le développement germinal que dans la graine elle-même. Je livre d'ailleurs, avec confiance, ce produit nouveau aux méditations de nos cuisiniers ^{p1.195} français, bien rassuré sur le parti qu'ils sauront en tirer pour les jouissances de l'espèce humaine.

Singapore, 3 juillet 1844.

^{p1.199} Il est neuf heures du matin, nous jetons l'ancre dans la magnifique rade de Singapore. À côté de nous est un steamer qui se dispose à partir pour Suez, le plénipotentiaire anglais, sir Henri Pottinger est à bord ; il retourne glorieusement dans sa patrie, après avoir attaché son nom à l'un des plus grands événements du siècle, au premier traité par lequel l'Europe ait saisi la Chine corps à corps, et étreint son flanc pour ne plus lâcher prise. Puissions-nous, nous aussi, ajouter une pierre à l'édifice social qui s'élèvera du sein des combinaisons nouvelles auxquelles doit donner lieu le contact des civilisations européenne et chinoise, et faire à la France une part digne d'elle dans cette œuvre colossale !

12 juillet 1844.

^{p1.220} Le comptoir de M. d'Alméida m'offrait une trop belle occasion d'examiner les principaux articles de commerce de Singapore, tant à l'importation qu'à l'exportation, pour ne pas en profiter... C'est là que je vis pour la première fois ces nids d'hirondelle si recherchés des Chinois. La matière qui les compose a l'aspect de la colle ^{p1.221} de poisson, ou bien encore de la corne blanche ; mais elle est insoluble dans l'eau, ce

qui permet d'en préparer dans le bouillon de poulet, des soupes de l'apparence et presque du goût de la soupe au vermicelle. Ce nid, de la forme d'un bénitier, a, dans son plus grand diamètre, de 6 à 7 centimètres et dans son plus petit 4, sur une épaisseur de 1 à 2 millimètres ; le bord sur lequel il a été fixé au rocher est plus renflé ; il pèse de 8 à 15 grammes. Ces nids sont apportés à Singapore de presque toutes les îles montagneuses de l'archipel Indien, mais notamment de Java , de Bornéo et de Sumatra.

M. d'Alméida me fit distinguer les diverses qualités de nids du commerce. La première se compose de ceux de couleur claire, parfaitement nets et auxquels aucune plume n'est mêlée ; ce sont les nids de première nichée, presque aussitôt enlevés que construits et où l'oiseau n'a pas le temps de déposer ses œufs ; ils se vendent jusqu'à 200 fr. le kil. L'hirondelle, pressée de pondre, se hâte d'en construire un autre, dans lequel la matière se ressent déjà des efforts de ce petit animal pour la faire produire à son estomac ; les points d'attaches de ces nids sont sanguinolents et il se mêle à leur substance quelques plumes. Ces sortes de nids constituent la qualité moyenne, qui vaut communément de 120 à 150 fr. le kilog. Lorsqu'on lui a enlevé jusqu'à deux et trois fois ^{p1.222} son nid, l'hirondelle en construit rapidement un quatrième ; mais, épuisée par la dépense de matière des nids précédents, elle cherche à y suppléer en y ajoutant des plumes, qu'elle s'arrache et quelques brins d'herbe. Ces nids, qui forment la dernière qualité, valent de 12 à 20 le kilog. Les Chinois les nettoient avec soin et parviennent à les rendre mangeables. ¹

M. d'Alméida me fit ensuite voir plusieurs herbes marines, espèces de fucus, recueillies sur les côtes de l'Asie et des îles de l'Océanie et que les Chinois désignent sous le nom de *eung-fan-tsoi*. On en prépare une gelée compacte, appelée en malais agar-agar et très estimée dans tout l'Empire Céleste, comme aliment, ainsi que pour servir d'apprêt, de colle ou de vernis sur le papier et les étoiles. Sous ce double rapport, je

¹ Voir [plus loin](#) les détails qui complètent l'histoire naturelle de l'*hirundo esculenta* et de son précieux nid.

ne puis me dispenser de faire connaître ici cette précieuse préparation, que je dois à M. d'Alméida.

Ces herbes marines sont mises à tremper dans l'eau douce, pendant deux jours, et lavées à plusieurs eaux, à l'effet de les faire revenir et de les dessaler ; puis on les fait bouillir, pendant une heure, dans de l'eau légèrement aiguisée d'acide acétique ou de vinaigre ; lorsque la dissolution est à peu près complète, on jette le tout sur une toile qui laisse passer la liqueur, laquelle se prend en gelée limpide par le refroidissement.

Le *bicho di mar*, l'holoturie ou trypan est une espèce de mollusque voisin de l'aplysie et dont M. d'Alméida me montra plusieurs échantillons. Cet animal, que fournissent toutes les plages des mers de l'Océan et de la Polynésie, a, quand on le pêche, 60 à 80 centimètres de longueur ; il se retire tellement par la dessiccation à laquelle on le soumet, qu'il est à peine de 12 centimètres ; il est noir alors et coriace ; mais convenablement préparé, il offre un aliment sain et fort agréable, dont, ajouta M. d'Alméida, je veux vous faire goûter demain à ma table...

Manille, 29 juillet 1844.

^{p1.233} L'après-midi du dimanche est généralement consacré aux combats de coqs ; ils ont lieu sous de grands hangars construits en bambous. Chaque volatile paie trois réaux pour être admis dans l'enceinte, et l'on perçoit, à la porte, un demi-réal de plata par personne, au profit de la ferme de ces jeux, laquelle est d'un gros revenu pour le gouvernement. Moyennant cette somme, je me trouvai fort commodément placé sur une estrade qui dominait le champ-clos.

Les paris venaient de s'ouvrir sur deux coqs d'égale taille, l'un gris, l'autre rouge. Un gros Chinois, qui me fut désigné comme un amateur effréné de ces sortes de jeux, était engagé pour 40 piastres ; un tagal excitait les paris, et l'argent tombait de toute part sur l'arène, tandis que les deux coqs, retenus par leurs maîtres, semblaient se défier du regard. Le jeu déclaré clos, les coqs furent rapprochés l'un de l'autre et

s'arrachèrent mutuellement quelques plumes ; le défi venait d'être lancé ; on dégaina le double ergot d'acier que chacun d'eux portait aux pattes ; ce fut le ^{p1.234} signal du combat. Le bruit des conversations avait cessé ; on respirait à peine : le choc fut impétueux, les becs se croisèrent, les poitrines se heurtèrent, et, à travers les passes, les contre-passes, les écarts, les voltes et les feintes, je vis plusieurs fois briller l'éclair des terribles épées, dont ces deux valeureux champions étaient armés. Un instant, je me sentis transporté : ce n'étaient plus deux coqs aux prises ; le combat avait pris, à mes yeux, les proportions d'un duel à outrance entre deux chevaliers qui, la dague au poing, se chargent avec furie ; leurs cimiers en sang, leurs hauberts en débris attestent la puissance de leurs coups ; ils s'arrêtent un instant, se mesurent de l'œil, labourent de leurs becs le sol poudreux de l'arène, se fixent menaçants et si leur regard portait la foudre, ils seraient tous deux anéantis. Enfin, trompés par la même feinte, ils se rencontrent de front et retombent ; mais le coq gris est atteint à l'aine d'une épouvantable blessure, son sang noir coule abondamment et ses forces s'échappent avec lui ; il détourne tristement la tête, fait quelques pas de côté et abandonne la place au vainqueur, que son maître vient presser triomphalement dans ses bras. On ramasse les enjeux, au milieu du morne désespoir du perdant et des joies folles de l'heureux joueur.

Mais déjà de nouveaux gladiateurs se sont avancés ; l'un d'eux est un coq blanc d'une haute stature ; plusieurs coqs lui sont successivement présentés ; il les glace tous d'effroi, tous refusent le combat ; les paris sont alors retirés, telle est la loi. Deux autres coqs sont mis en présence. Le jeu est fait, rien ne va plus, s'écrie le héraut ^{p1.235} d'armes. Le combat a commencé avec vigueur, mais l'épouvante se loge bientôt au cœur de l'un des champions ; il se sauve honteusement devant le vainqueur, et les huées de la foule qui le voue au couteau vengeur, le poursuivent jusqu'au-delà de la barrière.

Dans le troisième duel auquel j'assistai, les deux combattants, également forts, également valeureux et adroits, se ruèrent l'un sur l'autre et se saisirent pour ne plus se quitter ; puis ils roulèrent et

disparurent dans un nuage de poussière ; un seul en sortit, l'autre, blessé à mort et noyé dans son sang, ne fit pas un pas de plus ; ce fut horrible à voir, son œil encore en feu semblait accuser la fortune traîtresse à son courage.

Il me restait à assister à une carambole, nom qu'on donne au combat de quatre coqs d'une même couleur contre quatre autres ; c'est ainsi que se termine d'ordinaire la séance. Quatre coqs blancs furent mis en présence de quatre coqs rouges ; les blancs faiblirent bientôt et trois d'entr'eux prirent la fuite ; le quatrième, le Bayard des coqs, soutint longtemps les attaques réunies de ses quatre adversaires ; mais, seul contre quatre, que vouliez-vous qu'il fit ?... qu'il mourût ! Il le fit en héros. Les coqs rouges tournant alors leur rage contre eux-mêmes, se livrèrent un effroyable combat, dans lequel il finit par ne rester qu'un vainqueur qui, tout couvert de sang, lança dans les airs son glorieux *cocorico*.

Il était tard, quand je quittai les combats de coqs...

@

CHAPITRE VIII

La Chine. Macao. Ses environs. Quen-min-foo

@

13 août 1844.

^{p1.243} L'ancre tombe, nous sommes devant Macao et, à quatre encablures de nous, se balance la frégate la *Cléopâtre*, montée par le commandant Cécille.

15 août.

Il est onze heures, la flottille des canots s'ébranle ; nous allons donc, enfin, fouler cette terre de Chine ! la population se presse sur le quai de Praja-Grande, où l'ambassade française va prendre terre. Son chef aurait bien pu poser sur la rive chinoise son pied gauche le ^{p1.244} premier, mais les dieux de la Chine n'ont pas permis cette calamité, et c'est le pied droit en avant qu'il a débarqué. Plusieurs Chinois spécialement chargés de recueillir ce présage, ont constaté le fait ; le succès de notre entreprise est désormais assuré à leurs yeux. À quoi tiennent pourtant les plus grandes choses !

31 août.

Les affaires diplomatiques suivent leur cours, le grand mandarin honoraire Paw-tsée-tchen est venu complimenter l'ambassadeur de la part du vice-roi de Canton.

5 septembre.

Course à la grande île de Lappa, à l'ouest de Macao. Deux femmes forment tout l'équipage de mon tanka ; l'une, jeune et gracieuse fille, assise à l'avant de ce bateau, fait mouvoir avec une merveilleuse adresse les deux rames dont ses petites mains sont armées. Son attitude est empreinte d'une double expression de vigueur et de souplesse ; de son large et court pantalon de soie s'échappe une jambe gracieuse, que

termine un pied mignon d'une pureté de formes irréprochable. L'autre femme peut avoir trente ans ; debout, à l'arrière, elle gouverne le bateau avec un long bambou qu'elle agite dans l'eau. Son jeune enfant, solidement attaché sur son dos, dort le plus paisiblement du monde ; il semble que l'état de gestation n'ait pas discontinué pour lui, seulement la gestation est devenue extérieure et c'est désormais sur le dos de sa mère que le nouveau-né ^{p1.245} séjournera, pendant les deux premières années de sa vie. Ce tanka, transformé pour l'instant en bateau de passage, est, d'ailleurs, la seule habitation que possède cette pauvre famille ; c'est dans ce bateau, à peine recouvert d'une natte, que sont nés, que vivent et que mourront les divers membres qui la composent ; la loi chinoise s'oppose à ce que cette classe de gens habite hors d'un bateau. La signification littérale du mot tanka (maison en forme d'œuf) indique à la fois sa destination et sa forme ovoïde.

L'île de Lappa appartient à la formation granitique ; la roche la plus répandue est le granit à feld-spath rose et mica noir ; il est traversé par de larges filons de quartz dont la direction dominante est le nord-nord-est. Le sol de cette île est très accidenté ; quelques vallées sont remplies de gros blocs entassés les uns sur les autres et dont les formes arrondies sont évidemment dues au mode de décomposition du granit. L'un de ces blocs est célèbre dans le pays par sa grande sonorité ; un paysan chinois que j'avais rencontré à la porte d'un moulin à eau, me fit avec empressement les honneurs de cette curiosité qu'il m'expliqua dans une pantomime fort grotesque. À mon retour, je visitai les divers artifices de son moulin : la roue à eau est formée de palettes de bois placées horizontalement autour d'un axe mobile ; l'eau en les frappant fait tourner l'axe, et ce mouvement est communiqué à une meule en granit, d'un mètre environ de diamètre, roulant sur une autre meule fixe. On retrouve des dispositions identiques dans quelques moulins, situés dans les Alpes et dont la construction ne ^{p1.246} remonte pas au-delà du commencement du XVIII^e siècle. Le blé froment que je vis moudre provient des provinces septentrionales de l'empire ; la farine m'en parut fort bonne, et je pense qu'elle compose le pain que consomment les Européens.

Je n'avais eu garde, en débarquant dans l'île de Lappa, de payer mes batelières, que j'aurais couru risque de ne plus retrouver à mon retour. En quittant l'île, je me fis conduire dans mon tanka à bord d'une jonque de guerre, au mât de laquelle flottait l'étendard impérial jaune et rouge. L'officier qui la commandait me reçut assez froidement ; mais, quand il apprit que j'étais un Folençais (un Français), il s'écria avec effusion : Oh ! oh ! Folençais Fookein (Français ami) et il me tendit la main. Ma visite à son bord fut courte. Quelques mauvais canons de fonte de fer à peu près hors d'usage, un faisceau de piques d'abordage et de hallebardes, ainsi qu'un affreux dragon ailé, sculpté à la poupe, composaient tous les moyens de défense de cette citadelle flottante.

Je me fis débarquer en face de la pagode des rochers, située près du fort de Barra et appelée Ama-Goa. La détonation de pétards, que j'entendis à l'intérieur, me décida à entrer ; je gravis un large escalier en granit et, après avoir franchi un portique décoré de sculptures, au dessus duquel se balancent plusieurs grosses lanternes, je me trouvai en face de l'autel de la vierge Kouan-yn ¹.

¹ La vierge Kouan-yn est en grande vénération auprès des Chinois, qui l'appellent aussi Tsian-yen-tsian-chen-xy-yin-pu-sa, c'est-à-dire déesse aux mille yeux, aux mille bras, spectatrice de toute la terre.

La théogonie chinoise a réuni, comme la nôtre, sous les traits d'une jeune et belle femme, la chasteté, la douceur et la bonté ; mais la chasteté, cette vertu que nous considérons comme le triomphe de la morale sur les sens, les Chinois la regardent uniquement comme l'effet des dispositions physiques du corps ; ils représentent la vierge Kouan-yn sortant du sein de la fleur épanouie du nelumbium, (*lien-oua* des Chinois) qui, comme le nénuphar, passe pour jouir de propriétés calmantes très prononcées. Cette ingénieuse matérialisation de la chasteté en dit plus que de longues pages sur la philosophie métaphysique des Chinois ; pour eux évidemment les idées viennent des sens ; ajoutons que les Chinois n'admettent que figurativement cette origine de la vierge Kouan-yn, car ils ont une histoire sacrée, je veux dire merveilleuse, qui la fait naître au village de Sui-nên, dans le territoire de la ville de Tûng-ch'ueng, province de Szu-ch'ueng. Son père nommé Miao-chông était roi de la ville ; il eut trois filles dont la cadette, nommée Miao-xeu, est devenue depuis la vierge Kouan-yn. On ajoute, mais il se pourrait bien que les gens intéressés à tourner son culte en ridicule aient propagé cette fable, que Kouan-yn avait eu une conduite fort licencieuse. Quoi qu'il en soit, l'histoire rapporte qu'à dix-huit ans, elle obtint un jour de sa mère la permission de visiter le temple de Pe-cio-szu, pour y adorer Fo. Ce temple renfermait cinq cents bonzes qui, épris de la beauté de Miao-xeu, ne voulurent plus la laisser sortir. À cette nouvelle, Miao-chông-wang irrité fit mettre à mort tous les bonzes et brûla le temple ainsi que sa fille qui s'y trouvait renfermée. Après sa mort, Miao-xeu, sous la forme d'un puissant génie, apparut en songe à son père et lui parla ainsi :

— Je suis Miao-xeu ; lorsque le temple brûlait, je suis montée sur l'arbre Lieou et, tenant un rameau à la main, j'ai été préservée du feu et changée en déesse. Je viens sous cette forme vers toi, mon père, pour que, comme roi de la ville, tu me fasses une réparation et que tu m'élèves à moi, restée vierge au milieu de tant de dangers, une statue.

Ce que fit Miao-chang-wang.

p1.247 Un Chinois était occupé à consulter le sort sur le jour heureux où il devait entreprendre un voyage. À cet effet, les deux morceaux d'une racine de bambou p1.248 refendue avaient été rapprochés par lui et placés au-dessus de sa tête ; après plusieurs genuflexions devant l'autel de la vierge, il les laissa tomber à terre, en examinant soigneusement la position que ces deux morceaux de bois prenaient l'un par rapport à l'autre. Il paraît que le sort faisait difficulté de se prononcer, car il dut répéter plusieurs fois cette opération ; enfin, il obtint une corrélation de position convenable ; alors il se saisit d'une boîte cylindrique, déposée sur l'autel et renfermant soixante-trois petites baguettes à l'extrémité desquelles sont des caractères numériques ; il les secoua vivement de manière à faire tomber à terre l'une de ces baguettes, dont il nota soigneusement le caractère ; quatre baguettes sortirent ainsi successivement de l'urne, et note en fut prise ; puis il passa dans la sacristie, où un bonze lui expliqua, au moyen d'un tableau contenant les arrêts irrévocables du sort, ce qu'il avait à espérer de la clémence des dieux. Bref, il lui fut remis, contre une poignée de sapecs (monnaie de cuivre), un gros cahier de papiers dorés et argentés renfermant des prières, que le Chinois s'empessa de brûler devant l'autel de la vierge pour les expédier au ciel sur les ailes de la fumée.

Pendant que cela se passait, plusieurs dévots étaient occupés à faire consacrer par la vierge Kouan-yn des quartiers de porc, des volailles et des fruits exposés p1.249 devant sa statue et destinés à une cérémonie religieuse ; des parfums brûlaient sur l'autel qu'éclairait une quantité considérable de cierges. Cette cérémonie eut lieu au bruit du gong, d'une grosse caisse et d'une décharge générale de pétards ; elle se termina par l'incendie d'un énorme tas de papiers dorés et argentés ; quand je dis dorés et argentés, il faut s'entendre : le cuivre joue le rôle de l'or et l'étain celui de l'argent, c'est donc une espèce de fausse monnaie, au moyen de laquelle les dieux chinois croient que :

C'est le parfum de l'or que leur grandeur respire.

La grande pagode d'Ama-Goa renferme plusieurs petites chapelles distribuées de la manière la plus pittoresque sur le flanc d'un coteau,

parmi des blocs de granit entassés, qu'ombragent des arbres majestueux. Ces chapelles sont dédiées à Chang-ty, le dieu suprême du ciel et de la terre ; quelques saints tels que Quan-ti et Hou-tchi sont aussi en grande vénération auprès des marins du pays.

La prière en commun n'est pas en usage dans la religion de Fo ; c'est ce qui explique le nombre considérable et en même temps les petites dimensions et l'éparpillement de ces chapelles, dont la réunion forme une pagode.

La recette que les bonzes firent en ma présence par la vente des prières me rassura pleinement sur les moyens d'existence de ces bons religieux dont le teint jaune et blême et l'air débile m'avaient inquiété ; s'ils ^{p1.250} vivent dans le jeûne et l'abstinence, m'étais-je dit, c'est qu'ils préfèrent sans doute aux biens d'ici-bas les joies promises dans l'autre monde ; et cependant les malheureux n'ont pas, comme nous, le précieux privilège de savoir au juste à quoi s'en tenir sur ces joies ineffables.

Des voyageurs ont rapporté que les Chinois tiraient des feux d'artifices en plein jour, et l'on s'en est, avec juste raison, beaucoup étonné ; mais si ces voyageurs s'étaient donné la peine d'observer que ces feux d'artifice se rapportaient non à des réjouissances de la vie civile, comme chez nous, mais à des cérémonies religieuses, on n'en aurait pas été plus surpris que lorsque nous brûlons en plein jour des cierges à une procession. Je me persuade que la plupart des faits qui ont contribué à nous faire considérer les Chinois comme un peuple bizarre, dont les étranges pratiques heurtent le bon sens, doivent à un défaut d'observation du genre de celui que je signale ici, les conséquences défavorables qu'on s'est pressé d'en tirer, contre une nation recommandable à tant de titres.

6 septembre.

La péninsule de Macao est située à l'extrémité de la grande île de Heang-shan. C'est une colline de granit qui, en s'avancant dans la mer,



forme, d'un côté, le port dit intérieur et, de l'autre, [la baie de Praja-Grande](#).

En 1557, les Portugais furent autorisés par le gouvernement chinois à s'y établir, moyennant un tribut annuel de 500 taëls, qu'ils ont continué à acquitter. ^{p1.251} Le quartier européen s'étend au sud de la péninsule, tandis que les maisons du quartier chinois sont groupées au nord-ouest, autour du port intérieur. Chaque construction, d'ailleurs, a parfaitement conservé le type auquel elle appartient. Les maisons européennes, percées de larges fenêtres garnies de jalousies, sont vastes, élevées d'un à deux étages ; à l'extérieur comme dans leur distribution intérieure, il n'a été fait aucune concession au goût chinois. Les maisons chinoises sont étroites, basses, précédées, autant que la disposition des lieux l'a permis, d'une petite cour intérieure ; tout y est resté chinois. Il semble que dans leur mutuel dédain, les deux peuples n'aient pas encore pu admettre, depuis 300 ans qu'ils sont en contact, la possibilité de se faire un emprunt quelconque ; aussi, le quartier chinois de Macao ne diffère-t-il en rien des autres villes de l'Empire Céleste : ce sont des rues étroites et tortueuses, où le jour pénètre avec peine et que garnissent des boutiques dont les enseignes verticales produisent un effet de perspective analogue à celui d'une longue colonnade.

Je parcours en ce moment ce quartier avec MM. Guillet et Combel, Pères lazaristes. Ici est un restaurant abrité sous une large ombrelle ; on y détaille des portions d'une foule de préparations qui semblent fort appréciées des consommateurs. Là, est une boutique de changeur ; des masses de sapecs sont amoncelées sur une petite table ; on en donne 1.200 pour une piastre forte ; si le détenteur de la piastre est un Européen, nouveau débarqué, il risque fort de n'en obtenir ^{p1.252} que 8 à 900 ; pas n'est besoin de venir en Chine pour voir de pareilles choses ! Plus loin je m'arrête devant une maison de jeu ; leur nombre est considérable à Macao ; elles sont une source de revenus pour les mandarins de la localité, qui les ont imposées à 16 taëls (128 fr.) par année, pour faire face aux dépenses de la police. Un groupe de

misérables penchés autour d'une table haute, exposait au jeu de pair et impair quelques poignées de sapecs : l'acharnement des joueurs avait quelque chose de satanique, chaque phase du jeu se reflétait sur leurs ignobles figures. À quelques pas de là, des hommes jouaient le jeu de la mora ¹ avec toute l'animation qu'il comporte ; c'étaient des gestes, des exclamations que des lazzaroni ne désavoueraient pas. Comment ce jeu chinois se retrouve-t-il en Italie ? Je pose cette question à mes lecteurs.

Les boutiques chinoises sont tenues avec une propreté et un ordre parfaits. Nous sommes reçus partout avec une politesse qui va quelquefois jusqu'à l'offre d'une tasse de thé. Je donne quelques instants à l'examen de l'atelier d'un orfèvre, fort occupé à affiner des matières d'argent dans un creuset de terre réfractaire, analogue pour la forme à ceux de Hesse. Un des ouvriers essaie de l'or, au moyen d'une pierre de touche, d'acide nitrique et de petites aiguilles à divers titres, servant de terme de comparaison ; un troisième fait usage du chalumeau à bouche, pour souder ^{p1.253} diverses pièces à l'aide du borax, et, dans un coin, sont deux graveurs qui manient avec une étonnante prestesse leurs burins. Tous paraissent fort entendus ; je ne vois rien cependant dans leur procédé qui mérite d'être recueilli ; nous faisons mieux et à meilleur marché.

La boutique voisine est celle d'un forgeron. Sa forge est dans un panier de rotin garni d'argile ; il y brûle un mélange de charbon de bois et de mauvaise houille sèche, très sulfureuse, extraite des houillères existantes à une centaine de lieues au nord de Canton ; son soufflet, formé d'une espèce de caisse carrée dans laquelle se meut un piston, est à double effet. J'assiste quelques instants à la fabrication des clous, dont la qualité laisse d'ailleurs beaucoup à désirer ; nous vendrons longtemps des clous aux Chinois, s'ils n'améliorent pas leur mode de fabrication.

Tout à côté se trouve un fabricant de couvertures ouatées et piquées. Le coton est cardé par la vibration d'une corde tendue sur un long archet élastique ; cette corde, placée en contact du coton, sépare

¹ On l'appelle en Chine *tsoui-maï* ; il était connu des Romains, qui le désignaient ainsi : *micare digitis*.

et démêle ses filaments qui se trouvent ainsi former des flocons légers, sans avoir été brisés et étirés par la carde à carder ; le coton conserve par ce procédé beaucoup plus d'élasticité ; aussi ces couvertures ouatées sont-elles à la fois plus chaudes et plus légères que les nôtres. La manœuvre de l'archet à carder est d'ailleurs assez fatigante.

4 septembre.

Excursion aux alentours de Macao avec M. de Païva, ^{p1.254} riche négociant portugais. L'embarcation dans laquelle, nous nous trouvons réunis n'a pas moins de 15 mètres de long sur 2 de large ¹ ; vingt rameurs y ont pris place, tant à l'avant qu'à l'arrière ; nous occupons le centre, que recouvre une tente élégante. Notre barque glisse rapidement en longeant l'île Verte ; nous saluons de loin les murailles grises de Quen-min-foo, la ville capitale du district, et le lever du soleil nous trouve déjà à quatre lieues de Macao. Le fond de la vaste baie intérieure que nous venons de traverser diminue graduellement ; les joncs commencent à montrer leurs feuilles vertes au dessus de l'eau. J'aperçois un peu plus loin des digues en pierres s'étendant à perte de vue à travers la plaine marécageuse convertie en rizières. Ce terrain salé, conquis sur la mer, convient parfaitement au riz, dont la culture est aussi soignée que celle de nos jardins potagers ; chaque tige a été, en effet, repiquée au plançon avec ce soin patient dont le cultivateur chinois est seul capable ; la digue qui s'oppose à l'invasion des eaux salées sert en même temps à retenir les eaux douces nécessaires au riz.

Il est sept heures, nous saluons en passant l'île du Cheval (Machaw), ainsi appelée à cause de la forme ensellée qu'affectent les deux mamelons granitiques qui la constituent ; et sans tenir compte des signaux que nous fait une petite jonque de guerre ancrée sur ce point, et qui ^{p1.255} aurait grande envie de nous persuader de ne pas pousser plus loin notre excursion, nous donnons dans le canal qui doit nous conduire aux sources d'eau bouillante de Youg-mak. Ces sources

¹ Le prix de ce bateau n'est que de 300 fr., bien qu'il soit très solidement construit ; une pareille embarcation coûterait en France 1.200 fr.

jaillissent çà et là, à la surface du sol, au milieu d'une immense plaine entourée de hautes montagnes, dont la forme circulaire est évidemment due à un cratère de soulèvement qui a rejeté dans tous les sens les terrains cristallins et de transitions, caractérisés, les uns par des granits et des pegmatites, les autres par des grauwackes, des poudingues et des schistes.

Le sol de la plaine est une alluvion quaternaire formée par la double action de la mer et de l'eau douce : on y remarque, en effet, un mélange de coquilles marines du littoral et de coquilles fluviatiles.

Aucun gaz ne se dégage de ces sources, mais des bulles de vapeur viennent incessamment crever à la surface de l'eau ; le thermomètre accuse une température de 97° ; elles sont fortement salées ; j'y constate la présence de chlorures ¹ ; aidé d'un paysan chinois dont la hutte est voisine, j'en remplis un baril.

Cette immense plaine est couverte de rizières, dont la belle apparence révèle la fécondité d'un sol auquel on demande deux récoltes de riz par année. Dans peu de jours, le grain qui commence à se former deviendra laiteux ; c'est alors qu'a lieu un changement ^{p1.256} important dans le régime de la plante ; elle a été, depuis sa naissance, noyée dans l'eau qu'on a retenue à divers niveaux, au moyen de bourrelets de terre qui sillonnent la plaine en tout sens ; on va cesser d'alimenter l'arrosage, le terrain se desséchera ; c'est dans ces nouvelles conditions que le grain durcit et se complète.

Cette rizière, qui s'étend à perte de vue, ne forme qu'un seul et même champ, que rien ne semble diviser ; cependant elle appartient à un grand nombre d'habitants du village de Chi-long, où nous nous rendons ; c'est à peine si la propriété de chacun est tracée par un imperceptible sillon, dont on respectera religieusement la marque, lors de la récolte. L'agriculture en commun est indispensable, lorsqu'il s'agit d'une plante qui, comme le riz, a besoin d'être constamment arrosée.

¹ L'examen chimique que j'en ai fait, à Macao, m'a fait reconnaître la présence des chlorures de sodium et de magnésium ; elles accusent aussi des traces d'iode et de brôme.

Nous trouverions en France d'heureuses applications à faire de ce système qui est général en Chine.

Le sentier qui nous conduit au village de Chi-long est tracé sur l'un de ces bourrelets de terre, espèce de petite chaussée fort étroite, qui serpente dans la plaine. Nous atteignons les premiers arbres du bouquet de bois qui décèle au loin et couvre de son ombre le village chinois, lorsque nous nous trouvâmes en face d'une noce, dont le nombreux cortège défila devant nous. La nouvelle mariée s'avancait à pied au milieu de ses compagnes ; elle hésita, craintive à notre vue, et s'arrêta les yeux baissés ; nous nous empressâmes de la rassurer par ces mots : *m'pa* (ne craignez rien) qui lui firent presser le pas ; nous eûmes, toutefois, le temps d'examiner son élégant costume, composé d'une tunique bleue en crêpe ^{p1.257} de soie et d'un large pantalon de satin blanc, sa gracieuse tête ornée avec un goût exquis de fleurs naturelles, et son pied mignon, échappé à la mode barbare qui brisa impitoyablement les pieds des jeunes filles de la classe aisée, et transforme en une espèce de moignon repoussant pour l'œil comme pour l'odorat, le délicieux pied dont la nature a doté la femme chinoise. ¹

Nous nous arrê tâmes quelques instants à l'ombre d'un banian, arbre immense consacré au culte de Boudha et qu'on retrouve toujours auprès des pagodes ; nous y attendîmes le maire du village, petit mandarin de la connaissance de M. de Païva, qui l'avait fait avertir de notre arrivée. Des myriades d'oiseaux voltigeaient autour de nous, avec cette entière sécurité que leur donnent les habitudes pacifiques du peuple chinois, chez lequel la chasse n'est considérée, en raison de la

¹ L'usage de mutiler le pied pour en réduire les dimensions à celles de l'orteil, provient-il de l'exagération du sentiment du beau, courant après la perfection idéale ? On serait tenté de le croire, quand l'on considère combien les femmes chinoises attachent de coquetterie à cette mode ; mais une raison non moins puissante de cette mutilation, c'est qu'elle ne peut se pratiquer que dans la première enfance ; dès lors elle prévient à toujours la confusion des rangs ; or, de pareils privilèges s'achètent par tout pays au prix des plus rudes sacrifices. En Chine la femme renonce à l'usage de ses pieds, elle ne marche plus que sur le talon ; les hanches, en participant au mouvement, acquièrent par suite un grand développement. Quant aux hommes, ils ont sans doute vu sans déplaisir s'établir une coutume qui fixait forcément la femme chez elle ; aussi la définissent-ils *l'ornement de l'appartement intérieur*.

p1.258 défectuosité des armes à feu, ni comme un moyen d'existence ni comme un délassement, si ce n'est parmi les grands seigneurs de la cour impériale.

Nos compagnons ne purent résister à la tentation d'entrer en chasse, et, au risque d'effrayer les habitants du village, une fusillade des plus vives s'était engagée dans les arbres, lorsque le mandarin ¹ maire du village, arriva. Il distribua à chacun de nous force poignées de main, accompagnées de *tchinn*, *tchinn* mille fois répétés et de salutations ; puis, nous fumes engagés à venir chez lui prendre le *tcha* (thé) ; toutefois comme il nous vit fort en train de chasser, il dépêcha au village ses gens qui ne tardèrent pas à rapporter du thé, des tasses et des assiettes de sucreries, qu'il nous fit servir sur l'herbe. De jeunes garçons furent affectés au service de chacun de nous comme guides, et nous nous dispersâmes aux alentours. Nos chasseurs les eurent promptement dressés à s'élancer dans le fourré pour y chercher le gibier abattu ; mais le leur faire rapporter était chose plus difficile ; ils saisissaient toutes les occasions d'en escamoter quelques pièces. Les discussions qui s'élevaient à ce sujet donnaient lieu à des scènes des plus plaisantes, où l'esprit souple et rusé des Chinois s'exerçait de toutes les manières et si bien que, dépouillés et contents, p1.259 nous ne rapportâmes que 45 oiseaux sur plus de 100 qui furent tués.

Pour moi qui n'apprécie de la chasse que la promenade à laquelle elle oblige, j'avais chargé mon guide de mon fusil et de ma veste, que la chaleur du jour rendait par trop pesants, et j'interrogeais avec mon marteau le sol des collines au pied desquelles est situé le village de Chi-long. La grauwacke y repose sur le granit, et des schistes argileux se montrent plus loin en couches puissantes au-dessus de la grauwacke.

Le chemin que je suivis à mon retour me conduisit au milieu du village où mes compagnons m'avaient précédé. La population, ardente à

¹ Est-il nécessaire de répéter ici que le mot *mandarin* dérivé du mot portugais *mandar* commander, n'est nullement une expression chinoise. C'est la désignation donnée par les Portugais à tous les *officiers, civils et militaires*, de l'empire chinois, en d'autres termes, à tous les dépositaires de l'autorité, désignés en Chine sous la dénomination de *quâm*.

nous voir, remplissait les rues ; les femmes elles-mêmes avaient quitté le seuil de leurs portes et s'étaient avancées pour mieux satisfaire une curiosité qui ne le cédait en rien à la nôtre : tout le monde y trouva son compte, mais je crus avoir fait un marché d'or, quand en échange de ma propre exhibition, je pus contempler à mon aise plusieurs femmes d'une haute distinction de figure et de formes, et qui semblaient avoir repris devant nous toute l'aisance de leurs habitudes.

Le maire du village nous ayant de nouveau engagés à prendre le thé chez lui, nous pénétrâmes dans sa maison. Une petite cour intérieure sert de vestibule au salon, où nous prîmes place ; des chaises carrées, séparées par de petites tables destinées à offrir le thé, en garnissaient les murs ; au fond était un petit autel consacré au culte des ancêtres et où brûlait perpétuellement une lampe devant l'image des dieux lares.

p1.260 Tout en prenant le thé, notre hôte, qui s'exprimait assez intelligiblement dans la langue chino-anglo-portugaise en usage dans les rapports des Chinois avec les Européens ¹, avait entrepris de nous prouver que le village de Chi-long était pauvre et sans importance politique, que son occupation ne pouvait offrir aucun avantage aux Européens, et qu'il ne nous conseillait pas de nous en emparer. Nous eûmes quelque peine à lui faire comprendre que nous n'étions nullement venus dans cette intention ; que le désir de chasser et de nous promener nous avait seul attirés à Chi-long. Cette assurance rendit la tranquillité à ce malheureux qui, se croyant déjà conquis, ne protestait plus que dans notre propre intérêt.

En nous retirant, nous traversâmes les jardins potagers attenants au village. J'y vis des plates-bandes de raves, d'oignons et d'ail, des plants de piments et de mélongène, des carrés de patates douces, de gingembre, de choux à huile, de haricots-soya, de fèves et de gombo (*ibiscus esculentus*). Quelques ouvriers étaient occupés à retourner la terre avec des pioches de bois longuement emmanchées, et dont le bec

¹ Fille des mêmes nécessités et enfantée dans les mêmes conditions, cette langue chino-anglo-portugaise paraît destinée à jouer dans les ports de commerce de la Chine le même rôle que la langue franque dans le Levant.

seul est garni de fer ; deux fosses à fumier établies non loin de là exhalaient une forte odeur ammoniacale ; des meules de paille de riz s'élevaient çà et là dans le voisinage ; les volailles ^{p1.261} et les cochons erraient aux alentours cherchant leur vie, et pour compléter le tableau, quelques bestiaux paissaient en liberté dans les terrains de vaine pâture que l'élévation de leur niveau ne permet pas d'arroser et de transformer en rizières : n'est-ce pas là l'aspect de tous les villages dans tous les pays du monde ?

À notre retour, nous prenons terre dans l'île de Ma-chaw, formée, comme je l'ai dit plus haut, de deux collines granitiques s'élevant au milieu d'une plaine immense, conquise sur des marécages et couverte de moissons. Du sommet de la plus élevée de ces deux collines, je compte jusqu'à trente-deux villages qui se partagent ces richesses agricoles.

12 septembre.

Quen-min-foo, ville principale du district qui comprend Macao, est située à cinq à six milles de cet établissement ; les Portugais la connaissent sous le nom de Casa-Branca. MM. Guillet et Gombel, pères lazaristes de Macao, ayant bien voulu tenter avec nous d'y pénétrer et courir tous les hasards de cette entreprise, nous nous fîmes déposer, de grand matin, par notre tanka sur la rive la plus rapprochée de la ville et, traversant quelques rizières, nous gagnâmes la chaussée de pierre qui conduit à la porte principale de la ville.

Quen-min-foo est entouré d'un mur en terre, élevé d'environ 18 pieds et terminé par une ligne de créneaux simulant de loin une fortification. La porte s'ouvre dans une espèce de tour épaisse, que nous traversâmes sans rencontrer une seule sentinelle ; sa garde était, pour ^{p1.262} le moment, sans doute, confiée à deux petits canons de fonte se pavanant sur leurs affûts et qui, bien que rongés par la rouille et hors d'état de servir, avaient été jugés suffisants pour veiller seuls à la défense de la cité.

À peine entrés dans la ville, nous fûmes entourés de la populace en émoi, qui voyait pour la première fois des étrangers dans ses murs. On nous regardait avec une vive curiosité, mêlée toutefois d'une expression de bienveillante gaîté ; les femmes et les enfants s'étaient mis sur leurs portes ou aux fenêtres, pour contempler ces hommes de l'Occident dont elles avaient tant entendu parler. Cependant un groupe d'habitants s'était porté à notre rencontre et témoignait quelque inquiétude de notre présence ; nous leur expliquâmes que nous étions des *Folençais foo-ki* (des Français amis), et cette déclaration nous fit accueillir avec des démonstrations emphatiques de joie et force poignées de mains, accompagnées de bruyants *tchinn, tchinn*. Mais, quand nous eûmes manifesté l'intention de rendre visite au préfet de la ville, toutes les mines s'allongèrent autour de nous ; il était évident qu'une consigne contraire à nos vœux venait à l'instant d'être transmise à la population. Cependant nos missionnaires multiplient les questions, et bien qu'ils les adressent en langue des lettrés qui diffère du dialecte de Canton, on peut juger à l'air embarrassé de chacun qu'ils sont compris, mais qu'un ordre formel ne permet pas de répondre. Dans notre embarras nous ne savions plus quelle direction prendre, lorsque nous apercevons un homme débouchant par une petite rue latérale : l'un de nos missionnaires l'apostropha ^{p1.263} vivement, lui demande la demeure du mandarin et obtient un geste qui, bien qu'interrompu à la vue des signes d'intelligence qu'on faisait de toute part, dissipa toutes nos indécisions. Nous suivons donc la direction indiquée sans tenir aucun compte des gestes de dénégation de la foule qui cherchait à tout prix à nous conduire ailleurs. Après avoir tourné à gauche et suivi une rue rapprochée du rempart, nous débouchons sur la place où s'élève l'hôtel du mandarin. Attributs distinctifs et bien connus de son autorité, de grands mâts se dressent devant sa porte, et des monstres fantastiques sont peints en face sur un mur blanc disposé à cet effet. Il était temps d'arriver, car la foule, devenue compacte dans les rues étroites et sinueuses de la ville, allait nous opposer une masse inerte, impossible à percer.

Deux chevaux sellés paissent sur la place, c'est un indice que le mandarin est chez lui. Nous nous pressons donc pour éviter les objections, mais l'ordre formel de ne pas nous recevoir vient d'être répété à l'instant par le mandarin lui-même, que nous avons aperçu de loin et qui disparaît à notre approche. À notre insistance pour entrer on ne cherche pas à opposer la force, mais on supplie, on conjure, et il aurait fallu être sans entrailles pour ne pas prendre en pitié l'espèce de désespoir empreint sur toutes les figures qui nous entourent. Je tire donc gravement de ma poche une carte de visite et après y avoir fait ajouter mon nom en chinois, je charge d'un geste impérieux et digne l'un des gens du mandarin de la porter.

Notre retraite à travers la ville n'éprouve, d'ailleurs, ^{p1.264} aucune entrave ; ici nous marchandons, en passant, des fruits, des images, des livres et des magots ; là, un groupe de femmes s'ouvre pour nous laisser passer, et je remarque l'exquise propreté des vêtements ainsi que le soin extrême qu'elles prennent de leurs beaux cheveux noirs de jais, toujours parfaitement tressés et retenus par des ornements d'argent ou de jade du plus gracieux effet. Plus loin, nous nous arrêtons pour prendre une tasse de thé, que nous vend pour quelques sapecs un cuisinier en plein vent. Las enfin de flâner dans toutes ces rues étroites et sales, flanquées de petites maisons à un étage, nous franchissons, accompagnés d'un homme qui paraît exercer une certaine autorité, les portes de la ville, non sans sourire encore aux deux innocentes bouches à feu, chargées de porter l'épouvante au cœur de tous les ennemis présents et futurs de la ville de Quen-min-foo.

À peine étions-nous hors de la ville que pressé par nos questions, notre guide nous avoua que le mandarin était chez lui, mais que, faute d'avoir été prévenu à l'avance de notre visite, il n'avait pu venir nous recevoir à l'entrée de la ville avec tous les honneurs qui nous étaient dûs. Nous savions, du reste, à quoi nous en tenir sur le genre de réception qui nous eût attendus, si les Chinois avaient pu être informés à l'avance de notre arrivée ; le moindre désagrément aurait été de

trouver la porte de la ville fermée, mais le pire... je n'ose l'envisager sans songer aux épaules meurtries de tous ces pauvres Européens, qui ont eu la maladresse de laisser percer à l'avance leurs projets d'excursion sur ^{p1.265} le territoire chinois. Il est de règle invariable, dans ce cas, de rencontrer des populations hostiles qui repoussent les étrangers et les maltraitent ; mais, que l'on pénètre à l'improviste, et la population apparaîtra toujours douce, accueillante, empressée, ce qu'elle est en réalité pour les étrangers.

Ce qui m'étonne, c'est que depuis que les choses se passent ainsi, on n'ait pas vu dans cette prétendue haine des populations contre les Européens, un de ces moyens détournés, une de ces manœuvres de basse police, à laquelle ne craignent pas de descendre les mandarins pour préserver du contact de l'Europe les populations soumises à l'influence précaire du gouvernement chinois. Toute la politique de ce dernier repose sur ce principe : s'interposer entre les étrangers et le peuple chinois, pour empêcher à tout prix un rapprochement tôt ou tard funeste à l'autorité morale des gouvernants actuels. En conséquence il joue avec plus ou moins de bonheur et d'habileté un jeu double, qui consiste vis-à-vis de l'Européen à déplorer l'aversion profonde, l'antipathie du peuple chinois pour l'étranger, et vis-à-vis du peuple chinois à représenter l'Européen sous les plus sombres couleurs, les calomniant ainsi les uns aux yeux des autres. Cette observation renferme l'explication claire et précise de l'étrange embarras du préfet de Quen-min-foo, se cachant pour échapper à la compromettante contradiction ou de nous faire bon accueil devant le peuple auquel il nous a cent fois signalés comme des *fau-koï* (diables étrangers), ou d'avouer ouvertement ses mauvais sentiments pour les ^{p1.266} Européens, ce qui est essentiellement contraire au mot d'ordre du gouvernement ; aussi, à peine le peuple s'est-il éloigné, que pour calmer nos susceptibilités, il nous fait savoir en secret que s'il ne nous a pas reçus, c'est qu'il n'avait pas fait de préparatifs dignes de nous.

Nous donnâmes libéralement un quart de piastre à notre guide qui se confondit en *to-sié* (remerciements) et nous nous dirigeâmes, pour explorer le pays, vers un monticule granitique d'ou l'on jouit d'un admirable panorama. Au nord, s'étendent les immenses rizières que nous avons traversées quelques jours avant, dans notre course à Youg-mak, à Chi-long et à Ma-chaw. Au midi, nous apercevons Macao, les nombreux forts qui défendent la ville, et ses maisons si coquettes, pittoresquement groupées sur le sol accidenté de la presqu'île. À nos pieds, vers l'ouest, se dessine la forme elliptique de la ville de Quen-min-foo, et, plus loin, trois bourgs considérables dont les maisons se cachent sous des bosquets d'arbres des pagodes. À l'est, s'élève une montagne de granit traversée de part en part par la pegmatite stéatiteuse accompagnée de filons puissants de quartz blanc ; l'un de ces derniers qui n'a pas moins de 7 à 8 mètres d'épaisseur s'étend sur le flanc de la montagne dans une direction anormale, formant là plutôt un amas qu'un filon ; sa blancheur éblouissante rend, à s'y méprendre, l'effet d'un étendage de linge à sécher.

Après avoir prélevé quelques échantillons de ce cristal de roche colossal, nous regagnons notre tanka qui nous dépose à l'île Verte, ou les pères lazaristes ^{p1.267} portugais ont une jolie maison de retraite, dont ils nous font gracieusement les honneurs. La roche qui domine à l'île Verte est une leptinite criblée de petits grenats et traversée par des filons de pegmatite ; j'y retrouve les principaux caractères de la formation géologique des environs de Rio-Janeiro.

15 septembre.



Course à la [Tay-pa. C'est le nom d'un port](#) situé à 4 milles environ de Macao et considéré comme une des dépendances de cet établissement : il est formé d'un groupe d'îles stériles habitées par de pauvres familles de pêcheurs, et offre un excellent mouillage pour des bâtiments de 6 à 800 tonneaux ; Le vapeur français l'*Archimède* s'y trouve en ce moment au milieu des bâtiments européens employés au commerce de l'opium ; car la Tay-pa est un des points de station de ce

commerce de contrebande. Nous montons à bord de l'un de ces navires, qui sert d'entrepôt (*receiving-ship*) pour cette drogue, apportée de l'Inde par les clippers.

— À qui destinez-vous cet appareil formidable de canons braqués aux sabords, dis-je au capitaine, en sautant sur le pont ; comptez-vous opposer la force aux recherches qu'a le droit de faire à votre bord le gouvernement chinois, pour saisir la drogue prohibée ?

— Si je n'avais à craindre que le gouvernement chinois, me répondit-il, je tiendrais mes canons à fond de cale ; car, depuis la dernière guerre, la loi prohibitive de l'opium est une lettre morte. Aujourd'hui, des stations d'opium sont échelonnées sur la côte, à l'entrée de ^{p1.268} chaque port ouvert au commerce européen ; celle de Cum-sing-moun située dans la rivière même du Tigre approvisionne Canton ; des entrepôts flottants sont en vue du port d'Amoy ; Tchusan fournit Ning-po, et les navires stationnés à l'embouchure du Woosung, dans le Yang-tsé-kiang, alimentent ouvertement la consommation de Shang-haï et de Nankin. Les autorités chinoises ferment partout les yeux sur cette contrebande, qu'elles n'ont ni le pouvoir ni la volonté d'empêcher, car l'opium est devenu, dans les parties les plus méridionales de la Chine et notamment sur le littoral, un objet de consommation habituelle ; on ne le fume plus à la dérobée et sous la menace incessante des châtiments les plus sévères ; c'est au vu et au su des autorités que les choses se passent. Ce goût, cette passion s'est répandue dans toutes les classes de la société ; les mandarins de bas grade en donnent l'exemple, et le commerce de l'opium est à jamais impatronisé en Chine.

— Mais alors, repris-je, pourquoi ces canons ?

— C'est, me dit-il, que les pirates chinois qui infestent ces parages sont très friands de nos cargaisons, et qu'il faut se

tenir sur ses gardes avec de pareilles gens. Ils se réunissent en grand nombre dans des barques, entourent pendant la nuit un navire à l'ancre et qui n'a pas d'artillerie à leur opposer, montent résolument à l'abordage, égorgent l'équipage et pillent la cargaison ; de pareils faits sont fréquents.

Les personnes présentes confirmèrent les dires du capitaine ; elles citèrent plusieurs traits récents d'une audace sans égale, dont la rade même de Macao a été le théâtre.

p1.269 Je profitai de cette visite pour examiner les diverses qualités d'opium fournies aux Chinois. Le patna et le Bénarès se vendent en boules de la grosseur d'un boulet de trente et du poids d'environ 2 ½ catties (1,545 kilogrammes). Chaque caisse contient 400 boules et pèse un picul (62 1/2 kil.). L'opium de Malwa se présente en morceaux arrondis de formes irrégulières assez semblables à de la fiente de chameau ; ces morceaux sont saupoudrés, dans la caisse qui les contient et qui pèse aussi un picul, de graines de pavot destinées à leur conserver une odeur convenable.

La troisième qualité est représentée par l'opium de Turquie, Il a contre lui, à ce qu'il paraît, de s'altérer promptement, car il est plus riche en principe gommeux et conséquemment en morphine que les opiums de l'Inde ; aussi avec quelques soins de conservation il obtiendra nécessairement un jour la préférence. ¹

Les Chinois ont ouvert des carrières au milieu des granits des îles voisines du port de la Tay-pa. La plus grande exploitation est située dans l'île de p1.270 Toï-kock-tow ; ils détachent des pierres régulières de toute forme et de fort grande dimension, au moyen d'entailles pratiquées de distance en distance et dans lesquelles ils font agir

¹ Les districts indiens de Patna et de Bénarès appartiennent à la Compagnie anglaise des Indes, qui s'y réserve le monopole de la préparation de l'opium et fait vendre cette drogue pour son compte, à des époques périodiques, aux enchères publiques, à Calcutta. Quant au district de Malwar qui n'est que tributaire de la Compagnie, l'opium y est cultivé librement, mais il ne peut s'exporter que par Bombay, où il acquitte un droit de 425 roupies secca par picul, afin de favoriser les opiums de Patna et de Bénarès. On sait, d'ailleurs, que la France a renoncé par son traité avec l'Angleterre au droit de préparer l'opium, dans ses possessions de l'Inde.

simultanément des coins. C'est exactement par les mêmes procédés que les anciens Égyptiens ont extrait des carrières de Syène ces immenses monolithes ¹ qui font l'étonnement des temps modernes.

Dans l'île de Toï-kock-tow, comme sur tous les autres points situés aux alentours de Macao, que j'ai pu observer, le granit varie de qualité ; il est ici gris à grains fins, là rosâtre à gros grains ; la variété porphyroïde forme des veines et des amas dans tous les deux, et semblerait s'être répandue à leur surface. Toutefois la masse totale est traversée, tantôt dans la direction E. O., tantôt dans celle N. E., par des filons de pegmatite, lesquels sont accompagnés de veines de stéatite verte et jaune ; la variété de pegmatite connue sous le nom de granit hébraïque est fort abondante et renferme des grenats roses identiques à ceux que j'ai observés au Brésil, dans les mêmes roches ; cette circonstance n'est p_{1.271} pas sans importance, au point de vue de la généralisation des phénomènes géologiques se rapportant aux mêmes époques. Par sa décomposition la pegmatite donne naissance à des veines de beau kaolin blanc, qu'on n'exploite pas, mais qui m'a fourni des pâtes à porcelaine irréprochables.

Sur plusieurs points et notamment à Toï-kock-tow, on observe des filons de porphyre euritique croisant ceux de pegmatite et conséquemment plus récents que ces derniers. Les cristaux de feldspath ayant mieux résisté aux agents de décomposition que la pâte euritique qui les entoure, il en résulte qu'on les retrouve avec leurs formes, au milieu du kaolin produit par les altérations du feldspath. L'île Ko-ho, située à l'extrémité est du petit archipel de la Tay-pa, m'a offert les mêmes phénomènes géologiques.

¹ Il existe encore à Assouan (cataracte du Nil) des carrières de granit qui, bien qu'abandonnées depuis plus de 2.000 ans, semblent encore en exploitation, tant les traces des travaux y sont vives, tant les cassures paraissent fraîches ; on y peut aisément suivre le mode d'exploitation alors en usage et reconnaître sur une foule de points le système de coins dont on se sert en Chine. J'ai vu là un monolythe détaché de la roche, mais non dégrossi, il a la forme d'un obélisque et mesure 36 mètres en longueur sur 3 mètres de largeur ; son extraction ayant été interrompue, on peut saisir le procédé sur le fait, sous un ciel où le temps n'exerce aucune action appréciable sur les surfaces exposées à l'air.

19 septembre.

Excursion dans la rivière de Canton. Notre petite goélette, montée par un bon équipage et armée de trois canons, nous offre toute espèce de sécurité contre les pirates chinois qui croisent d'ordinaire à l'embouchure du fleuve Chou-kiang (Tigre). D'ailleurs, à notre départ de Macao, nous n'avions à bord ni argent, ni marchandises précieuses ; la police secrète de ces écumeurs du fleuve n'a donc point dû nous signaler, et un pirate chinois ne donne rien au hasard ; il sait, quand il attaque, ce qu'il a à craindre et ce qu'il a à gagner ; impossible de lui cacher un sac, il établit votre compte à un quart de piastre près.

p1.272 Laissant à tribord la grande île, désignée sous le nom de Lantao par les Européens, et de Ty-ho par les Chinois, dont les hautes montagnes granitiques nous cachent l'île de Hong-kong, où les Anglais aux prises avec la fièvre typhoïde et la dysenterie, ennemis bien autrement dangereux que les Chinois, s'obstinent à substituer une ville à un rocher, nous remontons rapidement le Tigre avec vent et marée. Voici les îles de Lentin, à tribord, et de Cum-sing-moun à bâbord. Le pic de Lentin élance au-dessus des eaux jaunes du fleuve sa cime effilée ; et, comme la pile d'un pont gigantesque, il donne lieu en aval à un vaste dépôt alluvionnaire terminé par une longue pointe. À l'époque de la guerre, l'île de Lentin était le principal lieu de station des navires chargés d'opium, mais Cum-sing-moun dont le mouillage est plus sûr, a obtenu, depuis la paix, la préférence.

Nous sommes avant la nuit à la hauteur de l'île de Chuen-pée et non loin de la citadelle qui la défend ; l'île de Ty-kock-tow et sa ligne blanche de fortifications nous reste à bâbord ; en face s'ouvre le formidable passage de Bocca-Tigris ¹, où les Chinois ont accumulé tous les moyens sinon de défense, du moins d'intimidation. Ici, la ligne des batteries de Wang-tong du sud et de Wang-tong du nord, dont les feux se croisent ; là, les forts d'Ahun-hoy ; plus loin, l'île du Tigre et sa montagne cunéiforme.

¹ Le Bogue.

L'escadre française a jeté l'ancre au milieu de ces ^{p1.273} quatre à cinq cents bouches à feu ; je reconnais successivement les frégates la *Syrène* et la *Cléopâtre* ainsi que les corvettes l'*Alcmène* et la *Sabine* ; quant à la *Victorieuse*, chargée de travaux hydrographiques, elle se tient à l'écart. Je n'ai que le temps de visiter avant la nuit l'île de Ty-kock-tow, dont le porphyre euritique constitue tout le sol.

20 septembre.

Nous prenons terre dans l'île de Chuen-pée, non loin du fort, dans lequel nous pénétrons sans la moindre opposition de la part de la petite garnison qui l'habite. Ah ! messieurs les Anglais, c'est assurément pour le plaisir de faire du mal, que vous avez démonté ces innocentes batteries et encloué ces informes canons de 80 à moitié rongés par la rouille et dont les lumières logeraient aisément l'extrémité de ma main ! De grâce, de quelle gêne, je vous prie, pouvaient-ils être pour vos vaisseaux ? il faudrait venir exprès jeter l'ancre devant et chercher même le point de mire, car ces lourds canons sont impossibles à remuer, fixés qu'ils sont invariablement sur leurs cadres de bois, et quand on pourrait les mouvoir, comment le faire dans les étroites embrasures qui donnent à peine passage à leur bouche ? Allons, messieurs, avouez donc qu'ils ont été encloués pour les besoins de vos bulletins de victoire !

Le fort de Chuen-pée est construit au ras de l'eau, au pied d'une colline qui le domine et du sommet de laquelle les Anglais ont délogé à coups de fusil les canonnières chinois, protégés seulement par quelques ^{p1.274} mauvaises poutrelles formant sur leurs têtes un impuissant abri.

Guidés par un des soldats chinois de la garnison qui s'est offert de bonne volonté, et escortés de trois matelots du *Sylphe*, dont l'un nous sert d'interprète, nous nous dirigeons, M. Durran et moi, vers le village de Nin-tschoa, situé à 10 milles dans l'intérieur et qu'habite un mandarin nommé Kum-tum, de la connaissance de mon compagnon. Le sentier suit le bord d'une vaste plaine couverte de rizières et de cultures d'ignames et de patates douces qui prospèrent dans ce sol

sablonneux. Nous traversons plusieurs hameaux, dont les habitants nous regardent passer avec quelque surprise, mais sans manifester la moindre intention hostile ; toutefois, à la sortie de l'un de ces hameaux, nous sommes chargés par un buffle qui nous paraît avoir été lâché à dessein, mais quelques pierres rudement lancées nous en ont bientôt débarrassés. Chemin faisant, je recueille divers échantillons de grauwacke grenue alternant avec des conglomérats et traversée par des veines de kaolin blanc.

Il faisait déjà chaud, quand nous entrâmes dans le village de Nintschao. Kum-tum s'empressa d'accourir à notre rencontre, et nous prenant par la main, nous fit entrer chez lui pour nous rafraîchir. Son costume se composait d'une longue robe flottante en soie vert-clair, se boutonnant sur le côté et désignée par les Chinois sous le nom de *po* ; on apercevait en dessous une culotte étroite en soie bleue, attachée comme un caleçon à la cheville du pied. Il quitta en entrant son ^{p1.275} *ma-qua*, espèce de pèlerine bleue en camelot, en usage dans la classe moyenne quand on sort de chez soi.

En attendant le dîner qu'il venait de commander, Kum-tum nous proposa une promenade sur la colline qui domine le village. Nous pûmes, de ce point, juger de l'étendue comme de la situation de l'île de Chuen-pée, où il serait facile aux Français, selon Kum-tum, de former un établissement commercial de la plus haute importance, en raison de sa position qui commande la rivière de Canton, de sa proximité de cette ville, de l'excellence du mouillage, de la salubrité du climat, et enfin de la facilité de la défense. L'île de Chuen-pée est, en effet, protégée sur trois côtés par des hauts-fonds et un canal, où les fash-boats (bateaux légers) peuvent seuls passer ; le quatrième côté, que baigne la rivière de Canton, est formé de hautes collines, au pied desquelles les navires au mouillage seraient sous la protection des batteries de la côte. Cette île qui compte 5.000 habitants, est d'ailleurs fort bien cultivée ; de jolis bosquets de pins (*pinus maritima*) couvrent les collines, et les terres basses converties en rizières ou en champs de cannes à sucre, paraissent doués de fertilité.

J'observai là un détail de la culture de la canne & sucre qui mérite d'être recueilli, parce qu'il n'est pas connu ; il a été introduit, me dit Kum-tum, à Chuen-pée par des cultivateurs de Formose : aussitôt qu'on a récolté un champ de cannes à sucre, on convertit en plançons de 9 pouces de longueur les têtes de cannes qui, comme on sait, ne fournissent pas de sucre. Ces plançons sont taillés *net et rond* à leurs deux bouts ; puis, placés ^{p1.276} verticalement dans une fosse d'un pied de profondeur et de 200 pieds carrés, on les recouvre d'une couche épaisse de paille de canne et on les arrose abondamment deux fois par jour ; en 8 à 10 jours, ces espèces de boutures germent et sont en état d'être replantées dans les sillons, ou elles sont placées horizontalement et recouvertes de peu de terre. C'est à peine si sur 100 plants ainsi préparés, il en manque 5 ; mais le plus grand avantage est dans la maturité hâtive des cannes, qui sont bonnes à couper à 12 mois de pousse, au lieu de ne l'être qu'à 18. Ce procédé de plantage doit inspirer d'autant plus de confiance, qu'on sait que la culture de la canne à sucre est originaire de la Chine.

La nouvelle de l'arrivée à Nin-tschao de deux Européens avait attiré la foule des curieux ; les femmes surtout se montraient fort empressées à nous voir, mais leur curiosité était gaie, rieuse et enjouée ; elles nous rendaient à l'envi nos salutations.

La chaleur devenue forte nous fit rentrer chez Kum-tum, où nous rappelait, d'ailleurs, l'approche du dîner. En l'attendant, je passai, sur l'invitation de notre hôte, dans une petite alcôve attenante au salon et là, étendu sur une natte, je fumai deux pipes d'opium ; la première ne me fit aucun effet, mais la seconde me causa à l'épigastre une sensation qui se répercuta vivement au cerveau ; toutefois, ma tête un instant alourdie se dégagea promptement, mais l'estomac resta douloureux ; je m'en tins, comme bien l'on pense, à cet essai, malgré les instances de Kum-tum qui m'engageait à surmonter ces premiers symptômes pour arriver au ^{p1.277} délicieux bien-être que l'opium réserve à ses fumeurs.

Ce disant, Kum-tum prit ma place et fuma, coup sur coup, trois pipes avec une expression de jouissance que je ne puis comparer qu'à celle de l'ivrogne absorbant un verre d'eau-de-vie. Kum-tum venait de puiser dans ces trois pipes une activité physique et morale toute nouvelle ; son regard était plus assuré, sa démarche plus vive, son intelligence plus éveillée, il portait, pour me servir de son expression, la vie avec plus de légèreté.

— J'ai cinquante ans, ajouta Kum-tum ; il y a vingt-cinq ans que je fume la drogue ; elle est devenue pour moi un besoin impérieux ; je suis incapable de penser et d'agir surtout en sortant du lit, quand je ne fume pas ma dose habituelle, qui est du volume d'un dé à coudre, pesant un mace et demi à deux maces (deux gros à deux gros et demi) et de la valeur d'environ six à sept candarins (quarante-huit à cinquante-six centimes) : cette quantité me fournit de trente à trente-cinq pipes, que je consomme dans le cours de la journée.

J'examinais attentivement Kum-tum, pendant qu'il me parlait ; l'opium n'avait réellement pas altéré profondément sa constitution ; il ne me parut nullement cassé, son embonpoint était ordinaire, bien que son appétit fût languissant ; mais son regard vague et incertain me rappelait parfaitement celui de l'ivrogne de nos pays. Il est à remarquer que Kum-tum abuse bien moins qu'il n'use de l'opium et qu'il lui demande une certaine excitation plutôt que cet état d'ivresse qui anéantit les facultés.

^{p1.278} Cette observation jointe à toutes celles que j'ai déjà eu occasion de faire sur les effets de l'opium, m'autorise à rapprocher, quant à leur gravité, les désordres causés dans l'économie animale, soit par l'usage, soit par l'abus de cette substance, des désordres produits soit par l'usage soit par l'abus de l'eau-de-vie. Comme l'opium, l'eau-de-vie, prise à petite dose, exalte momentanément les forces ; comme l'opium, elle impose son habitude à celui qui s'est laissé aller à en user. Ainsi l'Européen adonné aux liqueurs alcooliques n'est propre à rien, si, le matin, il n'a bu sa ration d'eau-de-vie, s'il n'a *tué le ver*, pour me

servir d'une expression triviale, qui rend bien la satisfaction passagère que le buveur d'eau-de-vie est obligé de donner à son estomac souffreteux. Comme l'opium, l'eau-de-vie détruit l'appétit et tend à se substituer aux aliments ; un fumeur d'opium, comme un buveur d'eau-de-vie, mange fort peu et, enfin, l'opium ou l'eau-de-vie pris avec excès conduisent rapidement l'un et l'autre par l'abrutissement, à l'anéantissement des forces vitales. Ajoutons que l'eau-de-vie, cet antagoniste acharné de la vaccine, fait certainement beaucoup plus de victimes dans les pays chauds, que l'opium en Chine. ¹

p1.279 J'en étais à ces réflexions, lorsqu'on servit le dîner. Une foule de bols contenant des mets couvraient la table, et devant chaque convive était placée une soucoupe pleine de sauce de soya, à côté d'une assiette de riz à peine cuit, et jouant le rôle de pain ; je distinguai p1.280 dans ces bols deux poulets découpés et cuits à l'eau, des œufs frits à l'huile, des *bicho di mar*, espèce de limace de mer desséchée que les Chinois tirent des îles de l'Océanie, et désignent sous le nom de *hog-shum* ; accommodé en sauce, ce mets me parut infiniment plus délicat que des pieds de veau, dont il se rapproche d'ailleurs ; puis, des

¹ Nous venons de voir par le compte de la consommation journalière de Kum-tum que cet homme, sans altérer bien profondément sa santé, fume annuellement pour environ 200 fr. d'opium, et, comme il ne s'en vend dans toute la Chine que pour 150 millions de francs par année, il en résulte qu'en prenant pour moyenne de la consommation d'un fumeur la quantité fumée par Kum-tum, il n'y aurait en Chine que 750.000 fumeurs d'opium sur 360 millions d'habitants ; portons ce nombre à 1.500 mille, nous ne risquerons pas de rester au-dessous de la vérité, et convenons d'après ce calcul et en raison de la cherté de cette substance, que le nombre des consommateurs qui font abus de l'opium doit être, proportionnellement à la population, bien inférieur à celui des buveurs qui font chez nous abus de l'alcool. Il y a donc eu beaucoup d'exagération dans cette accusation d'empoisonnement des Chinois par les Anglais. Ces derniers empoisonnent les Chinois, en leur vendant de l'opium, comme tous les autres peuples commerçants de l'Europe empoisonnent les Nègres de la côte du Gabon et les Indiens, en leur vendant de l'eau-de-vie, du rhum, du tafia et du genièvre ; en mesurant la moralité de ces divers commerces au mal qu'il font à l'espèce humaine, on peut les confondre dans la même catégorie.

Il est très probable que la prohibition de l'opium à l'entrée en Chine a été avant tout, de la part du gouvernement chinois, une mesure d'économie politique destinée à prévenir l'exportation des métaux précieux. Si la salubrité publique avait été le seul motif pris en considération par le gouvernement, il se fût d'abord attaché à détruire la culture du pavot (*papaver somniferum*) qui produit l'opium, culture en usage de temps immémorial en Chine.

Plusieurs hauts-fonctionnaires, convaincus de l'impossibilité d'empêcher la consommation de l'opium, ont proposé au gouvernement chinois de s'en réserver le monopole à son profit. Si cette mesure était un jour adoptée et que l'on encourageât le développement de la production de l'opium en Chine, où la main-d'œuvre est à meilleur marché que dans l'Inde, la compagnie anglaise des Indes ne tarderait pas à être ruinée.

ailerons de requin découpés en longs filaments, plat auquel notre convive attribuait des vertus aphrodisiaques fort précieuses. Je fis usage, en Chinois consommé, des deux baguettes qui tiennent lieu de fourchette.

Durant le repas, le thé seul servit de boisson, mais vers la fin, on apporta du *sam-chou* tiède, que notre hôte nous dit venir de Tien-tsin, ville considérable située sur le golfe du Pécheli entre le grand canal et la capitale de l'empire dont elle est le port ¹ ; ce *sam-chou* n'est autre chose que de l'eau-de-vie de grain qui peut avoir 15 à 16 degrés. Kum-tum m'expliqua que c'était le produit de la distillation d'une graine mise en fermentation et appelée *kao-lien*, dans laquelle je reconnus le mil que l'on cultive en Sénégambie et avec lequel on prépare le couscous ; la liqueur s'appelle *kao-lien-tsiou*, elle a ce goût d'huile empyreumatique de nos eaux-de-vie de grains et coûte 75 centimes le litre ; on l'expédie dans des pots de terre de la contenance d'un litre, bouchés au moyen d'un papier épais ^{p1.281} et collé imitant le parchemin. À ce premier pot succéda un second pot de *chou-hun-hong-tsiou*, infusion rougeâtre de rhubarbe dans le *sam-chou*.

L'habitation de Kum-tum avait toute l'élégance de celle d'un homme à son aise ; des fauteuils et une table en bois dur ornés de belles sculptures meublaient son salon, quelques miroirs de verre à vitre très mince étaient suspendus au mur blanchi à la chaux. Le portrait fort ressemblant du maître de la maison était placé en face de la porte d'entrée. Au nombre des objets qui décoraient les murs du salon, j'avais remarqué un tableau peint en rouge et couvert de caractères chinois. Kum-tum m'expliqua que c'était une *tablette d'honneur* obtenue par lui en témoignage des services qu'il avait rendus à l'État comme interprète, pendant la guerre avec les Anglais ; cette tablette porte l'année du règne de l'empereur Tàú-kwan, et les noms du vice-roi, commissaire impérial, et du *foo-yuen*, lieutenant-gouverneur.

¹ C'est le lieu de dépôt d'énormes monticules de sel destinés à l'approvisionnement de l'intérieur et qu'on récolte dans les marais salants des bords de la mer.

Kum-tum nous fit ensuite l'exhibition d'antiquités et de curiosités qui indiquent chez les Chinois des goûts analogues aux nôtres : un flacon-tabatière en quartz améthyste, avec son bouchon en ambre jaune, renfermant une mouche fossile ; des statues en bronze d'un beau travail, des vases antiques en porcelaine, de vieux manuscrits, un élégant chapelet en bois odorant du Hainan. ¹

p1.282 Kum-tum nous remit deux croquis de l'île de Chuen-pée qu'il avait dressés lui-même et qui pouvaient, disait-il, nous servir à baser notre demande touchant la cession de cette île à la France. Son insistance à ce sujet m'a laissé convaincu qu'il n'agissait pas *proprio motu*, et qu'il avait été chargé par le vice-roi de Canton de suggérer indirectement aux Français l'idée de demander la cession de Chuen-pée.

Nous trouvâmes parmi les livres de Kum-tum une histoire récente de l'Amérique, écrite en chinois et qui a été répandue à profusion par les Américains, dans le but de se faire connaître au peuple ; les succès obtenus sur les Anglais par les Américains, dans la dernière guerre, y sont mis nécessairement en relief. Ce livre, qui s'adresse par le choix de ses caractères à la classe des demi-lettrés, a déjà produit en Chine un effet très favorable aux Américains ; et je considère ce moyen comme supérieur à tout autre pour ouvrir la Chine aux étrangers. Nous devrions, nous autres Français, entrer dans cette voie par des ouvrages très élémentaires, donnant un aperçu de la puissance et de l'histoire de la France ; la vie de Napoléon, surtout, regardé en Chine comme le grand génie de la guerre, impressionnerait vivement des populations disposées au merveilleux.

Au moment de nous séparer, Kum-tum voulut nous présenter ses cinq enfants ; ce sont cinq garçons fort gentils, à l'air très éveillé, qui eurent bien vite fait p1.283 connaissance avec nous ; les trois premiers appartiennent à sa femme légitime à petits pieds ; quant aux deux autres, ils sont de sa concubine qui venait, nous dit-il, de le rendre

¹ Le bois odorant du Hainan, le même que celui du Tonquin, répand en brûlant un délicieux parfum ; il vaut 42 francs la livre ; les médecins chinois lui attribuent la propriété d'arrêter les coliques et les tranchées.

père, ces jours derniers, d'un sixième garçon, ce dont il semblait très content ¹. Il nous montra avec une certaine satisfaction de l'écriture de ses aînés, dont l'éducation paraît fort l'occuper.

Il était déjà tard, lorsque nous songeâmes à notre retour ; Kum-tum insista pour nous accompagner jusqu'au hameau voisin.

L'attention que je donnais, chemin faisant, aux diverses natures de roches qui s'offraient à moi, avait été un grand sujet de préoccupation pour Kum-tum, qui entreprit alors de m'expliquer le système géologique qu'il disait tenir d'un savant chinois.

— Les plus hautes montagnes, me dit-il, ont engendré les moindres qui grandiront avec le temps, de sorte qu'en passant des petites aux grandes on remonte l'ordre généalogique et géogénique des montagnes. Celle que vous voyez au loin dominer toutes les autres est le *great-father* de toutes celles qui l'entourent.

Je l'assurai que les barbares de l'Occident n'avaient pas des idées si avancées sur la formation de la Terre, et nous nous quittâmes.

Ne voulant pas au retour suivre le même chemin, nous nous dirigeâmes vers la côte sud de l'île de Chuen-pée et, malgré les difficultés du terrain, nous suivîmes ^{p1.284} le bord de la mer en multipliant nos observations géologiques, que favorisait l'escarpement de la côte. J'eus l'occasion de reconnaître en maint endroit des traces de l'action métamorphique exercée par les filons de quartz et de pegmatite sur la grauwacke qu'ils ont traversée, et qui est relevée de 45° dans la direction E.-O. La coupe d'une partie de cette côte offre un système de couches de quartz stéatiteux d'une grande épaisseur, accompagnées de veines de pegmatite chloriteuse pénétrée de beaux cristaux d'amphibole. La grauwacke paraît recouverte par des talcites dont on rencontre des fragments épars sur le sol de l'île de Chuen-pée ;

¹ On sait que d'après la loi chinoise tous ces enfants sont considérés comme issus de la femme légitime à qui ils donnent le nom de mère ; ils ont d'ailleurs des droits égaux à l'héritage paternel.

cette circonstance confirmerait l'identité de composition de ce terrain avec ceux du même âge observés au Brésil.

La surface de l'île de Chuen-pée est formée des débris de la roche sous-jacente, auxquels se mêlent les fragments de limonite appartenant, sans doute, au même étage tertiaire que les vastes dépôts d'huîtres à talon, qui reposent horizontalement au pied des collines de grauwacke de l'île, et qui indiquent un retrait de la mer sur les côtes de la Chine, ou plus vraisemblablement un exhaussement général et récent du sol, auquel aurait participé tout l'ancien continent, d'après mes observations en Sénégambie, au Cap de Bonne-Espérance, à Malacca et à Singapore.

Nous marchions depuis deux heures, lorsque nous aperçûmes près de la côte un canot portant le pavillon français ; c'était celui de nos ingénieurs hydrographes qui nous proposèrent de nous joindre à eux pour chercher à tourner le passage de Bocca-Tigris. Nous ^{p1.285} rejoignîmes, à cet effet, notre petite goélette pour pénétrer dans la baie d'Anson ; puis, laissant à bâbord l'île d'Aming-hoy, nous nous trouvâmes engagés dans un étroit canal où plusieurs jonques de guerre étaient à l'ancre. On avait cherché, dans la construction européenne de l'une d'elles, à imiter une corvette à batterie couverte et, pour ce qui concerne la coque, l'imitation était parfaite ; trente bouches à feu se montraient par les sabords : mais le gréement en était encore tout entier chinois, c'est-à-dire, sans mâts de hune ni manœuvre haute.

Nous fûmes bientôt par le travers d'un petit fort présentant à bâbord vingt-cinq bouches à feu en batterie ; un peu plus loin, nous apercevions un fort correspondant à tribord. Au développement donné à la défense de ce passage, il était facile de reconnaître que nous venions de découvrir une nouvelle voie de communication importante avec l'intérieur. Ce succès nous encourageant, nous mîmes toutes voiles dehors pour gagner un bourg considérable, où, à en juger par l'agitation de la foule, il devait se tenir un grand marché ; malheureusement nous avons manqué le chenal et nous ne tardâmes pas à échouer sur un banc de vase ; la nuit nous surprit dans cette

position embarrassante. Cependant une espèce d'agent de la police chinoise avait fait force de rames vers nous ; il fit éloigner les bateaux des curieux qui nous entouraient déjà et parmi lesquels se trouvaient quelques dames chinoises d'une physionomie fort éveillée ; grâce à ses indications, nous pûmes retrouver la passe et continuer notre voyage de découvertes. ^{p1.286} Toutefois, cet événement et l'arrivée de la nuit avaient refroidi notre zèle explorateur ; nous fûmes enchantés, en achevant le tour de l'île d'Aming-hoy, de nous retrouver dans la grande passe des navires qui remontent à Canton.

21 septembre.

Après avoir longé l'île du Tigre, à tribord, nous vîmes passer entre le fort de Wang-tong et celui d'Aming-hoy. Je comptai sur cette rive plus de cent embrasures de canon, mais tous les vices de construction et d'armement que j'avais remarqués au fort de Chuen-pée se répétaient ici ; incapables de faire obstacle au passage de la rivière, ces forts ne pourraient résister par terre à l'attaque de vingt-cinq hommes parvenus au sommet du rocher qui les domine, et qu'aucun travail ne protège.

1^{er} octobre.

Le haut-commissaire impérial Ky-ing est arrivé avant hier soir à Macao, avec une suite nombreuse et sa garde, pour ouvrir des conférences sur le traité à conclure entre la France et la Chine. L'étiquette chinoise lui commandait de mettre un jour d'intervalle entre son arrivée et la présentation ; aussi, n'a-t-il annoncé sa visite que pour aujourd'hui, à une heure. Nous sommes convoqués, à cet effet, en grande tenue à l'ambassade pour le recevoir.

Il n'est encore que sept heures du matin et déjà le père Guillet m'attend pour aller visiter le bivouac des troupes chinoises et tartares de la garde de Ky-ing. ^{p1.287} Celui-ci a pris pour hôtellerie une pagode située à l'extrémité nord-ouest du territoire de Macao, et dont les bonzes ont été congédiés sans façon, eux et leurs dieux, jusqu'à nouvel ordre ; c'est ainsi qu'en agissent les autorités chinoises en voyage.

Ce bivouac offre un curieux spectacle : ici s'élève une muraille de boucliers d'osier, imbriqués comme des écailles de poisson, et laissant voir la tête de dragon qui orne chacun d'eux ; à côté, sont des faisceaux de piques, de hallebardes et de tridents qui rappellent les instruments de destruction dont sont armés nos suisses de cathédrale ; des fusils à mèches et sans crosse sont accrochés par leurs bretelles à ces faisceaux, où pendent aussi les fourniments des fantassins chinois, c'est-à-dire des poires à poudre, des sacs à balles et des baguettes à charger. La troupe est tout entière au détail du ménage ; ici, le riz cuit dans une grande chaudière ; plus loin, les cavaliers mantchoux pansent leur chevaux, pauvres bidets mal faits, de la taille d'environ 4 pieds 2 pouces et dont la tête, lourde et grosse, semble devoir appartenir à un cheval de 5 pieds ; non moins disgracieux, leur harnachement se compose d'une lourde bride, d'un licol et d'une selle rase en forme de bât, à laquelle sont suspendus, à l'arrière, un étui pour l'arc et le carquois.

Voici la distribution du fourrage : chaque cavalier, balance en main, pèse la quantité d'herbe verte allouée pour son cheval.

L'uniforme du fantassin consiste en une ample casaque rouge en laine, qui s'arrête au-dessus du genou ; ^{p1.288} elle est garnie de revers et de parements étroits de couleur blanche ; une espèce de bonnet conique en bambou peint de plusieurs couleurs met sa tête à l'abri d'un coup de sabre ; sa large culotte s'attache au-dessous du genou, sa jambe est nue, mais son pied est chaussé d'un fort soulier. Quant au cavalier, aussi pesamment vêtu que pesamment armé, il serait difficile de comprendre le parti qu'on pourrait tirer à la guerre d'un pareil homme d'armes. ¹

¹ Il existe une grande différence entre la solde des Tartares et celle des Chinois ; le fantassin tartare reçoit par mois 46 francs et une ration de riz, tandis que le fantassin chinois ne touche que 42,80 fr., sans riz. Cela tient à la fois à ce que les Tartares forment une troupe d'élite, et à ce qu'ils sont moins sobres que les Chinois, dont les facultés digestives sont, comme chez tous les peuples méridionaux, fort restreintes. Tel est après tout, en Chine comme ailleurs, le secret de la sobriété dont nous faisons bien gratuitement un mérite à certains peuples, comme si dans les pays chauds, l'estomac n'était pas condamné à l'inaction, tandis que, dans le Nord, il a des besoins proportionnés à son énergique activité.

Le vice-roi Ky-ing s'était fait précéder, la veille, chez l'ambassadeur par son portrait à l'aquarelle, en pied et de grandeur naturelle.

Nous étions à peine réunis dans la salle de réception, que les sons des hautbois et du gong nous annoncèrent l'approche du haut-commissaire en personne.

En tête du cortège s'avance la troupe des exécuteurs des hautes-œuvres, vêtus de longues robes rouges et la tête ornée de diadèmes dorés ; ils sont armés de hallebardes et de couperets de diverses formes ; d'autres, ^{p1.289} semblables à des licteurs, portent des espèces de haches destinées aux exécutions. Cet appareil, plus hideux que terrible, est la marque distinctive de la puissance du vice-roi, qui exerce, extraordinairement et par délégation de l'empereur, le droit de vie et de mort, dans la province des deux Kwang. À la vue de cette troupe, les Chinois rentrent dans leurs boutiques ou baissent les yeux vers la terre, et laissent tomber leurs bras le long de leur corps en témoignage de respect.

Le haut-commissaire vient ensuite porté dans un palanquin. Les soldats dont j'ai vu, ce matin, le bivouac forment la haie des deux côtés de la rue et une douzaine de cavaliers manchoux entourent le vice-roi. Quatre grands mandarins de la suite de Ky-ing suivent en palanquin.

Ky-ing est reçu à la porte du salon par l'ambassadeur qui lui donne la main et le conduit sur un canapé préparé pour le recevoir. Nous nous groupons autour d'eux, et les longs compliments d'usage s'échangent par l'entremise de notre interprète, qui s'exprime sans hésiter et avec une étonnante facilité ; il semble cependant que le sens de quelques-unes de ses paroles échappe à Ky-ing, dont la figure et les gestes de complaisance expriment un embarras poli.

Les divers mandarins de la suite de Ky-ing sont successivement présentés. Aucun d'eux n'a jugé à propos de revêtir son grand costume de cérémonie ; leurs vêtements sont d'une simplicité affectée qui contraste avec le luxe de nos broderies. Ce sans-façon officiel est certainement l'effet d'un calcul de la part de ces ^{p1.290} hommes, qui

éprouvent sans cesse le besoin de présenter au peuple chinois leurs relations diplomatiques avec les Européens, comme des actes de condescendance auxquels ils veulent bien s'abaisser, mais qui ne leur permettent de nous rendre aucun honneur.

Ky-ing 英著 est un homme de cinquante-huit à soixante ans ; sa taille est ordinaire ; il est doué d'une forte constitution ; sa figure grave et sévère ne manque pas d'une certaine expression de noblesse et d'énergie ; sa tête est rasée, sauf à la partie supérieure où ses cheveux gris et rares sont tressés en une pauvre et maigre petite queue. Ses pommettes proéminentes, ainsi que ses yeux bridés et fortement relevés vers leurs coins externes, forment le trait le plus accentué de la race mantchoux, dont Ky-ing, oncle de l'empereur Tàú-kwan, offre, ainsi que les autres membres de la famille impériale, le type complet. Il porte à son bonnet conique la plume de paon et le bouton rouge uni, de premier ordre, marques distinctives de son haut rang.

Hoüan-n'gan-toun 形恩黃, son conseiller intime, paraît avoir de trente-huit à quarante ans. Sa physionomie agréable rayonne d'intelligence ; son front haut et développé semble devoir être le siège de pensées nobles et grandes ; son œil est à la fois spirituel et caressant ; l'ovale de sa figure est régulier ; les pommettes de ses joues n'ont rien ^{p1.291} d'exagéré ; ses lèvres bien dessinées laissent entrevoir une belle rangée de dents ; son nez seul, vu de profil, dépare un peu, par son exigüité et surtout par la ligne concave qu'il décrit en partant du front, cette belle tête, dont l'ensemble constitue le type le plus distingué de la race chinoise. Né dans le Sham-tong, patrie de Confutzé, de parents obscurs, Hoüan est parvenu par ses talents à la haute position qu'il occupe. Après avoir successivement obtenu aux examens publics les grades de *sieou-tsaï* (bachelier), *kin-jin* (licencié), *tsin-ssé* (docteur), il a été élu membre du collège impérial des *Han-lin* (Académie de Pékin) qui fournit d'ordinaire ses ministres à l'empire. Il exerce dans la province des deux Kwang les fonctions de trésorier, place qui ne vaut pas moins de 300.000 taëls, 2.700.000 fr. par année. Il porte à son bonnet la plume de paon et le bouton rouge de deuxième ordre.

Tchao-tchun-lin 趙長齡, secrétaire du vice-roi Ky-ing, passerait par tout pays pour un homme fort laid. Ses traits, profondément altérés par la petite vérole, ont quelque chose d'ignoble. Cela ne l'empêche pas de savoir lire et écrire 16.000 mots chinois, ce qui lui a ouvert les portes du collège impérial des Han-lin ; il est bouton bleu de quatrième classe et a le titre de *tao-tai* (inspecteur de l'administration civile et financière) de la province.

Tung-hing accompagne le vice-roi en qualité d'officier de la garde tartare ; c'est un homme de quarante-six ans, né à Pékin ; sa taille élevée, ses larges ^{p1.292} épaules, ses membres épais semblent l'avoir prédestiné au métier des armes ; son embonpoint et les traits de sa figure accusent des instincts grossiers, que corrige une certaine expression de bonhomie ; c'est le grognard chinois. Le sommet de son bonnet conique est surmonté d'un bouton de cristal, signe distinctif des officiers militaires de la sixième classe.

Le vice-roi s'est adjoint pour traiter avec les étrangers, le grand mandarin honoraire Paw-ssé-tchen 成仕藩. C'est un homme qui paraît fort satisfait de lui et du rôle qu'il joue. Bien que l'intelligence ne fasse point défaut à cette figure, elle manque de distinction. C'est du reste un homme instruit et l'un des plus riches de Canton. Fils de Pon-tin-qua, ancien marchand hong, il a acheté moyennant 100.000 piastres comptant le titre de mandarin honoraire de première classe, et le droit de substituer au nom par trop bourgeois de son père, celui beaucoup plus distingué, dit-on, de Paw-ssé-tchen.

Il y a bien des gens en France qui ne saisiront pas l'avantage de s'appeler Paw-ssé-tchen plutôt que Pon-tin-qua ; ce n'est pas pour ces esprits forts que ces notes sont écrites. Vous tous, messieurs, qui, en abandonnant vos noms de famille, avez voulu masquer une bourgeoisie douteuse sous une noblesse crépusculaire, que vous semble de ce nom de Paw-ssé-tchen ? ne répand-il pas autour de lui un parfum enivrant pour l'homme qui le porte ? ne résonne-t-il pas glorieusement à l'oreille ?

p1.293 Aucune prérogative, aucune autorité n'est, d'ailleurs, attachée aux titres de Paw-ssé-tchen, qui a obtenu depuis le bouton rouge et la plume de paon, pour avoir fait cadeau à l'empereur de deux corvettes de guerre construites à l'europpéenne.

On avait disposé, dans la salle voisine, quelques précieux produits de nos manufactures. Nos Chinois furent invités à les examiner, et Ky-ing s'arrêta longtemps devant un délicieux cabaret en porcelaine de Sèvres ; puis, il donna une attention particulière au portrait de Jacquard, tissé en soie avec une perfection dont les Chinois sont décidément fort loin ; toutefois il fit observer qu'il existait en Chine des ouvrages analogues. Je remarquai que les nécessaires d'armes qu'on avait étalés le touchèrent peu.

Cependant, le salon avait été envahi par les bas officiers et la domesticité du vice-roi, et nous étions devenus l'objet de la curiosité de chacun ; l'un examinait nos sabres, l'autre nos broderies, puis nos chapeaux ; toutefois, ils apportaient généralement dans leurs manières une réserve de bonne compagnie. L'annonce du goûter mit fin à cette inspection.

On passa dans la salle à manger et nous prîmes place autour d'une vaste table, richement parée de candélabres, de vases de fleurs et d'un magnifique surtout doré, autour desquels se groupaient des assiettes de gâteaux, des sucreries, des confitures et des fruits. L'ambassadeur, qui, pas plus que nous, ne connaissait encore les usages chinois, avait placé Ky-ing à sa droite, et Hoüan à sa gauche.

p1.294 Le champagne, le constance, le madère et le frontignan circulent et obtiennent tour à tour faveur ; toutefois, Hoüan, à qui l'on demande s'il ne préfère pas les vins d'Europe à ceux de Chine, répond qu'il les trouve bons, mais qu'il faut y être habitué. Quant au bourgogne et au bordeaux, ils ne peuvent se faire goûter sans provoquer de la part de nos Chinois d'affreuses grimaces, que toute leur politesse ne parvient pas à dissimuler. Cependant la scène s'était peu à peu animée ; de tout côté l'on entendait le cliquetis des verres ; l'ambassadeur et Ky-ing

avaient donné l'exemple, et ce dernier épuisant toutes les formes possibles de porter une santé à la chinoise, saluait, vidait son verre, puis le renversait, indiquant ainsi qu'il avait bu jusqu'à la dernière goutte ; ou bien ayant approché son verre plein de celui de l'ambassadeur, il y versait quelques gouttes du sien : on ne saurait pousser plus loin la politesse en Chine, car c'est ainsi qu'on fraternise.

Parmi les mille friandises qui couvraient la table, Ky-ing paraissait n'avoir d'yeux que pour les assiettes de bonbons imitant des fruits, des légumes, des animaux et des fleurs ; il ne pouvait se lasser d'admirer ces productions de nos meilleurs confiseurs de Paris ; il riait avec la simplicité d'un enfant, en les brisant sous sa dent ; ne pouvant plus enfin résister à l'attrait tout puissant qu'elles avaient pour lui, il accepta avec une véritable expression de bonheur l'invitation de l'ambassadeur d'emporter ce qui restait ; il en fit donc, séance tenante, une petite provision qu'on porta dans son palanquin.

p^{1.295} Hoüan, près de qui je me trouvais placé, m'avait aussi provoqué à plusieurs reprises, et j'avais toujours fait raison à ses toasts, en buvant, selon l'usage, rubis sur l'ongle ; aussi me tardait-il de voir la fin de cette espèce de tournoi, où je courais risque d'être désarçonné.

Ky-ing prit, en sortant de table, congé de l'ambassadeur qui l'accompagna jusqu'à son palanquin. Pendant ce trajet, ces deux diplomates s'étaient jetés, à plusieurs reprises, dans les bras l'un de l'autre, avec une effusion de tendresse parfaitement rendue des deux côtés, et qui présageait les meilleures dispositions.

3 octobre.

Ce jour a été fixé pour rendre au vice-roi sa visite. Tous les palanquins de Macao ont été mis en réquisition. Un corps nombreux d'officiers de marine s'est joint aux membres de la légation. Les soldats chinois et tartares forment la haie aux approches de la pagode où le haut-commissaire impérial a établi son domicile, et qui a été magnifiquement disposée pour la cérémonie de ce jour.

Ky-ing s'est avancé jusqu'au péristyle de la pagode ; il presse les mains de l'ambassadeur et le conduit dans la salle principale, où deux sièges élevés sur une estrade et séparés par une petite table, attendent les deux plénipotentiaires. Ky-ing fait asseoir son hôte à sa gauche, ce qui est en Chine la place d'honneur ; près d'eux mais plus bas, est un siège qu'occupe l'interprète. Quant à nous, nous prenons place de chaque côté de l'estrade.

p1.296 Après avoir épuisé toutes les formules de politesse et de compliments en usage, l'ambassadeur, qui n'ignore pas que l'amour de la famille est un sentiment en grand honneur chez les Chinois, raconte à Ky-ing qu'il est venu à travers l'immensité des mers, avec sa famille dont il n'a pu se détacher ; et à cette occasion, il présente au vice-roi le commandant de la frégate la *Syrène*, aux soins paternels duquel sa famille doit, dit-il, d'être arrivée saine et sauve au terme de ce grand voyage : c'est, ajoute-t-il, que le commandant est lui-même un excellent père de famille. Ky-ing accueille ce témoignage par un gracieux salut qu'il adresse à ce dernier. Le consul de France, aiguillonné par le besoin de se recommander aussi par ses vertus domestiques à l'estime du vice-roi, prend la parole pour dire que lui aussi est venu à travers les mers sur un grand bâtiment, avec sa femme et ses quatre enfants, et il présente le commandant de la *Sabine*, qui s'est montré aussi fort paternel pour eux. Les autres pères de famille présents jugèrent sans doute que cette homélie patriarcale suffisait à l'édification des Chinois, et nous firent grâce de leur profession de foi. La conversation venait d'ailleurs de prendre une tournure plus intéressante, il était question de chasse. Ky-ing entreprit le récit de ses chasses au-delà de la Grande muraille avec l'empereur ; c'est à cette époque de l'année, nous dit-il, qu'elles ont lieu. Il s'y trouvait, l'an dernier ; la battue avait été exécutée par un corps de troupes tartares de plus de 3.000 hommes ; plusieurs tigres, des ours et une grande quantité de cerfs et de daims avaient été p1.297 tués. Dans ces divertissements destinés à entretenir les habitudes belliqueuses des grands de la cour de Pékin, la flèche, le javalot et la pique sont, à ce qu'il paraît, les seules armes dont il soit fait usage ; on

se sert aussi contre les oiseaux, de faucons parfaitement dressés ; l'empereur entretient, à cet effet, une troupe nombreuse de fauconniers. En évoquant les souvenirs de ces jeux guerriers, Ky-ing s'était animé graduellement ; son œil brillait d'une ardeur toute juvénile ; il semblait prêt à livrer bataille, prêt à se jeter au milieu du carnage.

Cependant les petites tables, placées entre chacun de nous, s'étaient couvertes de tasses où s'infusait ¹ la feuille d'un thé réservé pour la consommation de la cour. Ce thé précieux est récolté dans les montagnes des provinces du centre de la Chine ; il est doué d'une saveur aromatique à nulle autre pareille et que le sucre ne masque pas, car en Chine on boit le thé sans sucre. ²

p1.298 Le thé pris, Ky-ing se leva et nous le suivîmes dans la salle à manger, où une vaste table était dressée ; des gâteaux et des sucreries ornées de fleurs la surchargeaient. Parmi les objets destinés au service, on en reconnaissait plusieurs empruntés aux habitudes européennes ; ainsi les assiettes et les plats étaient de porcelaine anglaise, l'argenterie avait une origine portugaise. Ce mélange, cet emprunt contient-il l'indice d'une tendance de la part des Chinois à modifier leurs us ? Les dieux protecteurs du Céleste Empire auraient-ils réservé à la table l'honneur de commencer le rapprochement des deux civilisations qui se partagent le monde ? Les voies de la sociabilité entre l'Europe et la Chine sont cachées, et toute puissante est l'influence du dîner. Si aux services déjà rendus par lui à l'humanité, l'avenir devait ajouter ce prodigieux résultat, quel homme hésiterait plus longtemps à y voir

¹ Dans les maisons riches, on ne prépare jamais le thé dans une théière ; l'infusion se fait dans chaque tasse.

² Le thé le meilleur est produit dans les montagnes des provinces centrales, où le climat est tempéré. On s'est donc considérablement trompé, quand on a cru qu'un climat tropical était nécessaire à cet arbrisseau. Dans les pays chauds, on n'obtient généralement que des thés durs, amers et sans saveur ; tels sont ceux de Java, où la feuille, à peine formée, se développe rapidement sous l'influence d'une température élevée, tandis que la pousse, plus lente dans les pays tempérés, permet de cueillir la feuille encore tendre dans tous ses degrés de développement ; de sorte que par le triage on obtient dix à douze qualités de thé. L'Algérie conviendrait parfaitement, sous le rapport du climat, à la culture du thé, et il y serait de première qualité ; mais la difficulté, et elle est insurmontable à mes yeux, est dans la cherté de la main-d'œuvre ; pour donner du thé à 4 fr. la livre, il faudrait que la journée de l'ouvrier fût à 50 cent., attendu que le thé exige des manipulations dont peu de personnes se font une idée exacte. Il y aurait donc folie à entreprendre, dans l'Algérie, la culture du thé.

enfin les effets d'un principe d'union universelle ? quel philosophe se refuserait à proclamer la gastronomie, la plus aimable des transformations de la philanthropie ? quoi qu'il en soit, les mêmes vues philosophiques avaient présidé à la distribution des ustensiles destinés à l'usage particulier des convives ; ainsi chacun de nous était armé à la fois d'une fourchette d'argent et des deux baguettes d'ivoire qui en tiennent lieu en Chine.

p1.299 Les deux plénipotentiaires, placés sur des sièges plus élevés que ceux des autres convives, dominant la table ; l'ambassadeur occupe la gauche de Ky-ing, entre ce dernier et Houan ; notre interprète est en face ; les autres mandarins se placent au hasard. Le lettré Tchao s'est assis entre deux attachés d'ambassade au bout de la table, tandis que Tung-hing et Paw-ssé-tchen ont choisi leurs sièges à l'autre bout, près de moi. Des soucoupes garnies de quatre gâteaux de formes bizarres sont d'abord servies à tous les convives ; Ky-ing les recommande à notre attention, et l'interprète fait remarquer que chacun de ces gâteaux a la forme d'un mot chinois, dont la réunion signifie : Amitié de dix mille ans de la part de la Chine. Ce vœu exprimé avec tant d'originalité est accueilli par un toast général mêlé de bruyants applaudissements.

Le premier service, uniquement composé de sucreries, de confitures, de gâteaux et de fruits, durait depuis une heure, que l'on avait d'ailleurs beaucoup plus employée à boire qu'à manger ; les vins de madère, de porto, de roussillon et de champagne coulaient à flots. Les Chinois nous provoquaient les uns après les autres, pressant les coups et buvant rasade rubis sur l'ongle ; il semblait, au train dont ils y allaient, que nous assistions à une expérience sur le contenant d'un Chinois. Déjà le lettré Tchao, vacillant sur sa chaise, menaçait de couler sous la table ; on avait fait signe plusieurs fois aux attachés d'ambassade de ne plus répondre à ses toasts, lorsque sur un ordre de Ky-ing, deux officiers subalternes le prirent sous les bras et l'amènèrent à l'officier p1.300 manchou, qui le fit asseoir auprès de lui ; ce mouvement ayant mis le comble à son ivresse, Tung-hing essaya de le raisonner pour le décider à sortir, mais Tchao se débattit, donna des soufflets et persista à vouloir rester à table ; ce qu'il

obtint, mais pour peu de temps ; car, s'étant retourné vers un jeune attaché, son voisin, il se livra à des gestes si extraordinaires, si indécents, que je vis le moment où le décorum en péril allait changer cette scène grotesque en un drame de cabaret. Ky-ing, tout en riant, avait vainement tenté par ses gestes impératifs et ses interpellations d'imposer à Tchao, dont une sueur froide inondait le visage ; enfin il lui lança par dessus la table son mouchoir à la face, et à ce signal deux bas officiers du palais le firent disparaître.

Cet incident n'avait en rien suspendu la marche du dîner, qui s'avavançait dans des voies toutes nouvelles pour nous. Aux friandises du premier service avait succédé cette foule de plats, de soupières, de bols et de soucoupes remplis de mets appartenant dans toute leur pureté à l'art chinois. Ô mes collègues de la société gastronomique, quel riche sujet d'étude et de méditations s'est offert dans cet instant suprême à votre délégué ! puisse-t-il ne pas être resté au-dessous de sa tâche ! Procéder avec méthode au milieu de ce pêle-mêle de compositions nouvelles était sans doute chose impossible, mais les soumettre toutes à l'analyse sévère d'un goût formé à votre école, et signaler celles qui méritent les honneurs de l'importation, tel a été le but de mes efforts.

On servit d'abord deux soupes aux nids d'hirondelle, ^{p1.301} l'une au bouillon de tortue, l'autre au bouillon de poulet. Sans oser me prononcer entr'elles sur la question de supériorité, dont j'ajourne l'examen, je les proclame l'une et l'autre excellentes. Comme nos soupes, elles consolent l'estomac ; elles font bien plus, elles restaurent toute l'économie, réparent les brèches faites à l'organisme par certains excès, et prédisposent à les recommencer. Mais, quelle est donc la substance de ce nid merveilleux ?

— La substance de ce nid, Monsieur, c'est du suc gastrique pur et concret, ¹

¹ Cette opinion sur la composition du nid d'hirondelle réunit beaucoup de probabilités. On a déjà pu lire, page 220 du premier volume de cet ouvrage, la description de ce nid et de la soupe qu'on en prépare. J'ai eu occasion d'observer dans les montagnes de l'intérieur de Java, l'hirondelle qui construit ce nid ; la matière en est secrétée par l'estomac de cet oiseau, qui la façonne avec son bec au moment même où il

m'a dit un médecin chinois ; et j'ai compris alors son concours à l'acte de la digestion, ainsi que l'influence réparatrice qu'il exerce ; car l'homme vit non de ce qu'il mange, mais de ce qu'il ^{p1.302} digère. Les soupes aux nids d'oiseaux sont destinées à combler, en France, une immense lacune.

Je dégustai ensuite un plat d'holothuries (*bicho di mar*) à la sauce rousse, que j'oserai également recommander à mes collègues. Je me suis déjà, je crois, expliqué ailleurs sur le mérite de ce ragoût, d'un goût plus fin que les pieds de veau et d'une digestion facile et profitable.

Je soumis successivement à un examen attentif des ailerons de requins découpés en bandelettes étroites et nageant dans une sauce fade, des estomacs cartilagineux de poissons également découpés. Ces mets de pénible digestion craquent sous la dent comme les arêtes de la raie et n'offrent aucune saveur relevée. Sous le rapport du goût, je n'hésite donc pas à prononcer leur condamnation ; ils en appellent, dit-on, au point de vue génésique qu'envisage uniquement le Chinois dans le choix de ses aliments.

Près de là était un plat de viande découpée en morceaux carrés, nageant dans une sauce claire aux fines herbes ; consulté par moi, mon voisin Paw-ssé-tchen, me fit comprendre par des signes non équivoques que c'était du chien, et je me hâtai d'en goûter : c'est une chair blanche, très grasse et d'un goût fin analogue à celui de la graisse d'oie ¹ ; je ne proposerai pas, ^{p1.303} toutefois, l'introduction du chien sur nos tables, sa chair n'offrant pas de particularités assez tranchées pour

l'expectore ; elle a la propriété de durcir à l'air, comme une foule de substances animales. Au surplus, le nid de l'hirondelle de nos pays ne diffère de celui de l'hirondelle *esculenta* que par la terre qu'il contient et qui est mêlée au suc gastrique de l'animal ; car ce serait une erreur de croire que nos hirondelles bâtissent leurs nids avec de la boue naturelle ; elles avalent de la terre qui se combine dans leur estomac avec le suc gastrique, lequel a la propriété de se durcir à l'air et de devenir insoluble : telle est la cause de la grande solidité des nids d'hirondelle. Eh ! bien, les hirondelles de l'Océanie ne mêlent pas de terre au suc produit par leur estomac, c'est là qu'est toute la différence ; ce suc, resté pur, se durcit et prend une consistance cartilagineuse.

¹ L'idée de manger du chien a quelque chose de répugnant pour nous ; mais, les Chinois ne mangent qu'une espèce de petit chien d'un jaune clair à poil rude sur le dos et au museau, dont les oreilles sont droites et qui tient le milieu entre le griffon et le caniche ; si l'on considère que ces chiens sont engraisés soigneusement dans des cages, au moyen d'une pâtée de riz cuit à l'eau, on reconnaîtra que cette viande n'a rien qui doive en définitive répugner.

constituer un mets nouveau et tel qu'il doive faire passer par dessus l'inconvénient de semer la défiance entre l'homme et son meilleur ami.

Les champignons que mangent les Chinois ressemblent aux nôtres ; je ne dirai donc rien de ceux dont je goûtai, non plus que d'une espèce de pâtée de nouilles ou taillerins combinés avec du mouton bouilli, tant j'ai hâte d'arriver aux œufs couvés s'offrant à moi sous la forme de séduisantes rissoles. J'avais avancé la main pour m'en servir... Pourquoi mentir, pourquoi ne pas avouer que le préjugé tout puissant qui les rejette comme une affreuse pourriture, avait paralysé mon zèle investigateur ; Paw-ssé-tchen insista pour m'en faire accepter... Prête-moi ta plume, ô Brillat-Savarin, pour redire les merveilles de ce mets, que tu placerais à coup sûr à côté de la caille en caisse.

Le premier œuf m'avait servi d'objet d'étude, le second devint un sujet de méditation ; je fermai les yeux pour m'absorber ; quand je les rouvris, le domaine du goût s'était agrandi pour moi ; un plat nouveau venait de se révéler à mon palais, que dis-je un plat nouveau, une série de plats ; car le goût de l'œuf couvé varie avec la durée de l'incubation. C'est alors que je compris la distance immense qui sépare l'œuf abandonné ^{p1.304} de l'œuf soumis à une incubation volontairement et instantanément suspendue ; le premier, le seul que nous connaissons, est, en effet, un corps dans lequel la fermentation putride a succédé depuis plus ou moins de temps à la vie ; l'autre est un être que vous avez mis à mort et apprêté, sans lui donner le temps de subir aucune altération ; l'un est une chose infecte, repoussante et malsaine ; l'autre un mets de la plus haute distinction, indépendamment des qualités éminemment restauratrices que lui attribuent les Chinois.

Parlerai-je, après un tel sujet, des poissons à l'étuvée de toute espèce qui couvraient la table, des rôtis de volaille et de porcs entiers qui arrivèrent à la fin de cette si laborieuse séance, portés en triomphe par les chefs de cuisine !

Le Chinois est habile rôtiisseur ; c'est assez vous dire que ses viandes, quoique bien cuites, restent juteuses ; mais ce don précieux, que quelques-uns de nos cuisiniers ont seuls reçu du ciel, n'est point en

Chine, dans ce pays de haute sagesse, abandonné au hasard d'une vocation. En Chine, messieurs, on a des fourneaux à rôtir, où j'ai compté jusqu'à 15 et 20 pièces suspendues à la fois. Ces fourneaux sont cylindriques ; ils ont 1,50 m. dans leur axe vertical et 1 m. de diamètre ; une plaque mobile en tôle les recouvre ; ils sont chauffés avec des fagots ; puis lorsque la braise est formée, on lève le couvercle au moyen d'une poulie et l'on suspend dans l'intérieur de ces fourneaux les pièces à rôtir ; le couvercle est ensuite abaissé ^{p1.305} et l'opération marche ; c'est ainsi qu'on rôtit dans la perfection les pièces les plus volumineuses.

La sauce de soy, est, en Chine, l'accompagnement obligé des viandes ; on dirait un extrait d'osmazôme, ce principe savoureux du jus de rôti. Une ligne de soucoupes remplies de ce condiment régnait tout autour de la table pour la plus grande commodité des convives.

J'avais déjà eu occasion d'apprécier le haut mérite de cette savante composition, dans laquelle le génie culinaire des Chinois s'est élevé à une hauteur sans exemple. Qu'on réfléchisse que le soy est une infusion aqueuse d'un végétal cryptogamique dont le développement a été provoqué facticement sur un haricot, (*dolichos soya*) et qu'on essaie de me dire par quelle secrète voie les Chinois ont été conduits à la découverte de ce trésor, que la France connaît à peine, alors que l'Inde, l'Angleterre et l'Amérique sont depuis si longtemps initiés à ses bienfaits. ¹

¹ Voici la préparation du soy ou soya, telle que je l'ai suivie à Canton ; elle m'a offert un double intérêt, soit au point de vue culinaire, soit sous le rapport scientifique, en raison de l'analogie que semble présenter le soy avec le principe médicamenteux que M. Bonjean, pharmacien à Chambéry, a retiré du seigle ergoté, en le séparant du principe toxique qui s'y trouve uni. On sait que l'ergot du seigle est attribué à l'existence d'une espèce de cryptogame vénéneux qui se développe dans le seigle placé dans certaines conditions d'humidité et de chaleur.

Un catty (1 livre $\frac{1}{4}$) de haricots rouges (*dolichos*) a été mis à cuire dans de l'eau pendant une heure ; le tout a été jeté sur un tamis et égoutté. Les haricots passés encore humides à la farine de froment se sont revêtus d'une couche légère de farine ; dans cet état, ils ont été étendus sur un plateau de bois et recouverts, puis placés dans un lieu chaud et humide qui a favorisé le développement d'une moisissure considérable. Après quatre à cinq jours, selon la marche plus ou moins rapide de la moisissure, on a enlevé cette moisissure en la raclant avec un couteau de bois et en lavant à l'eau froide les haricots qu'on a ensuite étalés au soleil pendant vingt-quatre ou quarante-huit heures pour les bien sécher ; puis, ayant fait dissoudre 1 catty de sel dans 3 litres d'eau, on a fait bouillir cette eau pour la purger d'air, et, lorsqu'elle a été refroidie, on y a jeté les haricots.

Cette préparation a été abandonnée à elle-même pendant quinze jours au soleil ; enfin on l'a fait bouillir pendant une demi-heure en y ajoutant, pour l'aromatiser, une demi

p1.306 Le temps que je consacrais à ces observations de gastronomie transcendante, Ky-ing l'avait employé à multiplier autour de lui les témoignages de la plus exquise politesse ; ainsi il avait fort gracieusement introduit, à l'aide de sa propre baguette, une bouchée de ragoût dans la bouche des principaux convives ; l'ambassadeur, l'amiral Cécille, le premier secrétaire d'ambassade, le consul de France et l'interprète avaient été chacun à leur tour gratifiés de cette becquée courtoise ; pour moi, c'est de la cuiller même de l'officier mantchou que j'avais reçu cette marque de haute considération sous la forme d'une quenelle de poisson.

p1.307 L'abandon et la gaîté avaient banni tout cérémonial ; une pantomime animée et le langage des yeux suppléaient à notre ignorance de la langue chinoise et, d'ailleurs, pour se provoquer à boire, ne s'entend-on pas par tout pays ? Ky-ing donnant l'exemple, semblait vouloir, avant la fin du repas, prendre sur l'ambassadeur lui-même une revanche de la défaite de Tchao ; il renversait avec une expression de défi son verre, aussitôt vidé que rempli, et dont les dernières gouttes tombaient comme un éclatant témoignage d'amitié dans le verre de l'ambassadeur, qui cherchait de son mieux à tenir tête à ce rude buveur. Toutefois, reconnaissons que la France aurait pu, sous ce rapport, être représentée par une plus grande capacité.

Le *tsiou* (eau-de-vie de grains) avait tenté une apparition ; mais conspué avec indignation par tous les convives, il ne reparut pas sur la table.

Un dernier toast porté par l'amiral rappela que, depuis des siècles, la France et la Chine étaient en paix. Nos amis les Chinois, dit-il en terminant, n'auront jamais qu'à se louer de l'amitié généreuse et

poignée d'anis étoilé, autant d'anis simple et deux écorces d'orange ; passée ensuite à travers un panier qui retient les débris de haricots et refroidie, elle a été mise en bouteilles.

Cette préparation, au point de vue chimique, me semble mériter l'attention, parce que le soy ne paraît être, après tout, que l'extrait aqueux d'un champignon qui s'est développé dans le haricot ; il existerait dès lors entre cet extrait et le principe médicamenteux du seigle la plus grande analogie ; ce que confirme, d'ailleurs, l'identité de saveur de ces deux produits.

désintéressée des Français. Ky-ing et Hoüan parurent profondément touchés de cette assurance ; le premier se leva pour répondre et dit que quoique fort éloignés l'un de l'autre, les deux pays n'en feraient plus qu'un dans son cœur ; qu'il y avait entr'eux communauté de vœux, d'intérêts et de sentiments, qu'en un mot, ils se fondaient l'un dans l'autre ; et le thé étant arrivé, Ky-ing, après en avoir bu une gorgée, approcha sa tasse de celle de l'amiral et versa dedans quelques gouttes, p1.308 pour consacrer le mélange et l'union des deux peuples.

Il était temps d'en finir, pour Tung-hing surtout qui n'avait manqué aucune occasion de vider son verre ; son teint, de jaune qu'il est naturellement, s'était empourpré d'une teinte chaude ; il menaçait d'éclater dans sa peau tuméfiée ; vers la fin du repas, il avait ajouté aux vapeurs du vin la fumée de la pipe ; et sa méthode a quelque chose d'original qui mérite d'être rapporté. Un joli petit garçon d'une douzaine d'années lui apportait d'une main une pipe à eau et de l'autre un papier enflammé ; Tung-hing consommait, en trois ou quatre bouffées aspirées coup sur coup, le tabac renfermé dans l'étroit fourneau, et, toutes les cinq minutes, cette manœuvre recommençait.

En sortant de table, Ky-ing nous fait parcourir les diverses salles de la pagode. On s'arrête dans l'une d'elles servant au vice-roi de cabinet de travail, et où tous les ustensiles destinés à écrire, c'est-à-dire des pinceaux, un bâton d'encre de Chine, et une ardoise pour délayer cette encre, sont étalés sur une table. Hoüan s'empresse de nous dire que Ky-ing est un des premiers calligraphes de l'empire ; c'est le plus grand éloge qu'on puisse faire de quelqu'un. Aussi, un sourire de haute satisfaction apparaît-il sur les lèvres du vice-roi qui, à l'appui de ce témoignage flatteur, s'empresse de nous exhiber des tableaux et des éventails couverts de sentences et de poésies écrites de sa main, avec une rare perfection. Ces prétentions, ce mérite de calligraphe paraîtront sans doute, au premier aperçu, quelque peu puérils chez un vice-roi ; c'est, p1.309 en effet, parmi nous un mince mérite que de former plus ou moins correctement les vingt-cinq

lettres de notre alphabet, soit qu'il y ait peu de difficulté à y parvenir, soit qu'on n'y trouve pas un bien grand avantage dans la pratique ; car pourvu qu'une lettre soit à peu près indiquée, on la devine rapidement, à l'aide de celles qui concourent avec elle à former un mot ; mais il n'en est pas de même en chinois, langue hiéroglyphique, dont les 30 à 40 mille mots qui la composent sont représentés par autant de signes ; on comprend que la moindre altération dans la forme peut rendre le mot inintelligible et que pour en retrouver le sens, c'est tout un mot qu'il faut deviner. D'un autre côté, l'une des conséquences de l'étude d'une langue hiéroglyphique est de faire de la perfection dans la forme des caractères la question principale de tout progrès ; et si la vie d'un savant chinois se consume à loger dans sa mémoire le plus de formes possibles, il doit en même temps attacher la plus haute importance à la correction des caractères, condition indispensable pour ne pas les confondre. On comprend, dès lors, combien le titre de calligraphe, qui entraîne celui de savant, doit être entouré de considération en Chine.

Ky-ing entra dans de longues explications sur la différence existant entre les langues chinoise et mantchoue ; cette dernière, nous dit-il, a, comme les langues de l'Occident, des lettres pour composer les mots ; et il nous en figura quelques-unes avec son pinceau.

On vint ensuite à parler de divers jeux en usage en Chine, et celui de la mora, si répandu en Italie, ^{p1.310} fut un instant sur le tapis ; Ky-ing et l'ambassadeur essayèrent de le jouer ensemble ; ce fut une nouvelle occasion de plaisanteries pleines d'abandon.

Le moment de nous retirer étant arrivé, Ky-ing nous reconduisit jusqu'à la porte extérieure de la pagode et nous fit ses adieux les plus affectueux.

8 octobre.

Promenade dans la ville chinoise. J'assiste, chez un marchand, à la préparation du *tao-foo* (fromage de légumine), dont le bas peuple se nourrit et qu'on vend dans les rues sous forme de petits pains carrés

portant la marque du fabricant ; ce fromage se fait avec des haricots blancs et jaunes ¹ ; frais, il offre un ^{p1.311} aliment sain et rafraîchissant ; soumis à la fermentation, il acquiert la saveur piquante et chaude de nos fromages forts ; dans ce dernier état, il offre, mangé sur du pain, un assaisonnement sain et à très bon marché. Plus de pain sec ! telle sera la devise de cette précieuse préparation, le jour où je serai assez heureux pour la produire en public et l'offrir à la consommation de mes concitoyens.

10 octobre.

Le haut-commissaire et sa suite sont attendus aujourd'hui chez l'ambassadeur, qui répond par un dîner français au dîner chinois qu'il a reçu, il y a quelques jours.

^{p1.312} En se mettant à table, les invités chinois avaient paru en quelque sorte éblouis du luxe fastueux du service, où l'éclat de l'or le disputait à celui des cristaux. Mais la cuisine française n'obtint pas le même succès ; l'éloge qu'ils en faisaient formait un contraste piquant

¹ On met tremper, dans l'eau froide, des haricots blancs ou jaunes, pendant douze heures environ, de manière à les ramollir au point de céder sous la pression du doigt ; on les place avec de l'eau sous la meule de granit d'un moulin à bras, et l'on obtient ainsi une bouillie blanche claire qu'on reçoit dans un vase placé sous l'égouttoir de la meule à broyer ; soumise ensuite à l'ébullition, elle est jetée sur une toile claire qui retient les tuniques séminales et le parenchyme, ainsi que l'albumine ou matière animalisée, coagulée par la chaleur ; le liquide est ensuite traité par une dissolution concentrée de sulfate de chaux qu'on a préalablement fait cuire. Le précipité abondant obtenu est reçu sur une toile fine et claire, c'est le tao-foo ; on le sale et il est débité ainsi dans les rues de Canton ; les Chinois le mangent frais ; il offre une nourriture saine et rafraîchissante ; il remplace notre fromage blanc.

On verse aussi le précipité obtenu dans un moule en bois à fond mobile, garni d'une toile claire que l'on replie de manière à l'enfermer ; on charge le tout d'un poids pour faire égoutter le tao-foo, puis on substitue au moule deux baguettes retenues à leurs extrémités par deux chevalets ; le tao-foo achève ainsi de se refroidir et de se durcir. Au bout de vingt-quatre heures, on le coupe en petits carrés qu'on place pendant trois jours dans du sel préalablement bien séché au feu ; enfin, mis dans un vase, il est arrosé avec du vin sucré : c'est alors qu'il se produit une espèce de fermentation qui contribue à donner au tao-foo les qualités d'un bon fromage.

On voit que le tao-foo contient l'amidon et la légumine que renferment les farineux. Cette dernière substance est précipitée de sa dissolution dans un acide végétal par l'acide sulfurique du sulfate de chaux ; la chaux s'unit en même temps au précipité et contribue à lui donner plus de consistance.

Les Chinois attribuent, comme nous, la cause de la difficulté qu'on éprouve à faire cuire les légumes secs, dans certaines eaux, à la présence dans ces eaux, de sels à base de chaux ; ils y remédient en jetant des cendres dans le vase où s'opère la cuisson, et l'on retrouve encore là, dans cette pratique, nos découvertes sur la propriété des alcalis de dissoudre la légumine.

avec le sort réservé aux mets qui leur étaient offerts ; goûtés du bout des lèvres, ils restaient sur les assiettes, ou bien disparaissaient sous la table ; vainement la maîtresse de la maison, placée à la gauche de Ky-ing et se conformant à la mode chinoise, avait gracieusement offert à son voisin, du bout de son couteau, un blanc de perdrix à la purée de sarcelle ; ce morceau délicat n'avait même pas trouvé grâce et, tout en se confondant en politesses, Ky-ing, après l'avoir porté à la bouche, s'en était débarrassé par dessous la table.

Dans sa sollicitude pour ses hôtes, l'ambassadeur avait heureusement prévu cet affront à la première cuisine du monde, et la soupe aux nids d'hirondelle, les ailerons de requin, ainsi que la série des ragoûts chinois, tenus en réserve comme un en cas, couvrirent bientôt la table à la satisfaction de nos invités.

Au milieu des protestations d'amitié qui s'échangeaient entre les convives, j'ai retenu ces paroles remarquables prononcées par Ky-ing :

— Tous les hommes, s'écria-t-il, en élevant un regard inspiré, qui adorent le Dieu du ciel, sont frères sur la Terre.

J'accueillis cette noble pensée par un signe de tête approbatif ; Houan l'ayant remarqué, me montra de nouveau le ciel, du doigt et du regard, puis, baissant la tête avec humilité et les mains croisées sur la poitrine, il resta un instant plongé dans la ^{p1.313} méditation ; j'avais imité involontairement ses gestes, mon âme se sentit comme entraînée par l'éloquence de sa pose et la même pensée chrétienne nous confondit un instant ; deux créatures de Dieu venaient de se mettre en communication ; Paris et Pékin avaient fraternisé !

La rigidité de mœurs de Houan et les principes de morale qu'il professe n'ont pas peu contribué à la haute considération dont il jouit dans tout l'Empire ; il est du nombre assez considérable des lettrés qui blâment l'usage de la pluralité des femmes, comme une offense aux bonnes mœurs, et qui réservent tout leur amour pour leur épouse légitime, pour la mère de leurs enfants ; la morale de Confutzé sert de

base à ses croyances religieuses, comme la philosophie de ce législateur de règle à sa conduite.

Quant à Ky-ing qui n'a également qu'une femme, il est fortement suspecté, en Chine, de christianisme, et affecte en toute occasion un profond mépris pour le culte de Boudha et ses pratiques superstitieuses.

17 octobre.

Les compradors ¹ de quelques maisons européennes ^{p1.314} établies à Macao, se sont cotisés pour faire les frais d'un grand divertissement dramatique, et le comprador de M. Durran, négociant français chez lequel j'ai trouvé le plus aimable accueil, est venu m'inviter à prendre ma part de ce plaisir, dont raffolent les Chinois.

Bien que la troupe des comédiens vienne de Canton, elle passe pour n'être que de deuxième ou troisième ordre ; aussi quoique nombreuse, elle ne coûte aux entrepreneurs de ce spectacle gratuit que cent piastres par jour (600 fr.), y compris les frais de construction de l'immense salle, élevée en quatre jours en face de Macao, dans l'île de Lappa ; il est vrai que cette salle est toute entière en bambou, charpente et cloisons. C'est, d'ailleurs, un modèle d'élégance et de légèreté ; des nattes et des paillassons imperméables forment le toit et sauvegardent les spectateurs contre les changements de temps fréquents en cette saison.

À notre arrivée, les abords du théâtre sont déjà encombrés par une foule compacte d'hommes, de femmes et d'enfants ; chacun se dirige vers les diverses parties de la salle qui lui sont destinées ; les femmes et les enfants occupent des sièges sur les estrades latérales les plus rapprochées de la scène, tandis que le parterre, composé uniquement

¹ Le comprador d'une maison en est le premier domestique et comme l'intendant ; ses fonctions sont d'acheter (comprare) tout ce qui se consomme ; il va le matin au marché ; il est aussi chargé d'assister à la réception des piastres dont il examine la qualité. Le comprador exploite rudement l'Européen ; il n'est pas rare de payer une chose 50 % de plus qu'elle n'a été achetée. Il est, toutefois, difficile de se passer de compradors parce qu'ils forment entre eux une espèce de corporation qui s'entend avec les marchands, pour qu'eux seuls puissent suivre le marché. Plusieurs Européens, et j'ai fait comme eux pendant mon séjour à Macao, s'abonnent à tant par jour pour toutes les dépenses de la maison ; c'est le seul moyen de s'en tirer avec économie.

d'hommes debout et pressés, imite dans ses mouvements onduleux la vague d'une mer agitée.

p1.315 Un palanquin avait réussi à percer la foule, il en sortit une jeune dame chinoise richement habillée, qu'entourèrent à l'instant plusieurs femmes de sa suite ; j'eus cependant le temps d'apercevoir sa figure dont la beauté était rehaussée par du blanc, du rouge et du noir disposés avec un art infini.

La scène est vaste ; flanquée de coulisses, et adossée au vestiaire où les acteurs sont réunis ; il n'y a pas de rideau d'avant-scène.

On nous avait gardé les meilleures places et notre comprador vint nous y installer avec l'empressement d'un maître de maison qui fait les honneurs de chez lui. La salle était comble et, en estimant à 5.000 le nombre des spectateurs, je ne crois pas exagérer.

Au moment où nous entrons, on venait d'appendre aux colonnes de l'avant-scène les tableaux explicatifs de la pièce qu'on allait représenter. Les acteurs entrent bientôt, au bruit d'une musique assourdissante, où les sons du hautbois, de la cornemuse, d'une espèce de flûte à l'oignon, et d'un violon à deux cordes raclé à tour de bras, se marient de la manière la plus désagréable au retentissement des cymbales, d'un tambourin et d'un gong.

Un récitatif criard succède à ce tapage. La pantomime des acteurs vient heureusement en aide à notre intelligence, et je comprends, à leurs gestes et au jeu de leurs physionomies, qu'il s'agit d'une jeune princesse, dont deux hauts et puissants seigneurs se disputent la main ; le père et la mère l'accordent au plus riche qui précisément est le moins aimé ; la jeune princesse p1.316 déplore son sort dans une romance fort aiguë, et les deux rivaux se menacent en des termes que la langue monosyllabique des Chinois rend terribles. La guerre est déclarée ; deux troupes de guerriers magnifiquement habillés et armés de pied en cap, se rangent de chaque côté du théâtre, puis se chargent avec furie ; la mêlée devient générale ; les gambades les plus extravagantes, les sauts les plus étonnants tiennent lieu de passes, de contre-passes et de voltes.

Cependant l'une des troupes est en fuite, le général seul résiste encore et fait mordre la poussière à tous les soldats vainqueurs qui osent l'approcher ; ils tombent, les malheureux, d'abord sur le ventre, puis se retrouvent sur le dos ; renversés sur le dos, ils se retournent prestement sur le ventre, en sautant comme des carpes passées, vivantes à la poêle ; d'autres leur succèdent qui n'évitent le coup mortel qu'à la faveur d'une culbute impossible ; le théâtre se couvre ensuite d'un pêle-mêle de têtes, de bras, de jambes faisant la roue dans tous les sens avec une telle rapidité, que l'œil ne peut plus les suivre ; des sauts périlleux qui feraient le désespoir d'Auriol, terminent le premier acte, au milieu d'un grognement flatteur sorti du sein du parterre, et que couvre à peine un final de trompette et de gong.

Au second acte, la jeune princesse a quitté le domicile conjugal, pour se réfugier à la cour du roi, son père. L'époux vient en personne la réclamer ; elle se cache, mais il la saisit et l'emporte dans ses bras. Cependant une espèce de bonze a reçu une forte somme d'argent que le roi se propose d'offrir à l'époux pour ^{p1.317} lui reprendre sa fille ; mais cet argent le bonze cherche à se l'approprier ; pour cela il épuise tous les moyens de persuasion afin de décider, sans bourse délier, l'époux à renvoyer la princesse à son père ; ici, un long éclat de rire parcourut la foule qui venait sans doute de saisir un trait perdu pour nous autres Européens, réduits à juger de l'acteur par sa pantomime ; les cris *hao ! hao ! kounghao !* (bravo, bravissimo) partirent de plusieurs points de la salle, et je dois convenir que cette scène fut fort bien rendue ; assurément le jeu de l'acteur qui remplit le rôle du bonze serait applaudi partout.

Bref, il naît de l'intervention du bonze un nouvel imbroglio qui se termine par une déclaration de guerre entre le beau-père et le gendre. Ce dernier monte à cheval sur la scène pour aller retrouver son armée ; il fait en conséquence le simulacre d'enfourcher un cheval, en faisant claquer un fouet ; dans son voyage, il doit traverser une forêt épaisse, mais comme on ne connaît pas en Chine les changements de décoration, cette forêt est indiquée sur la scène par l'apparition d'une

branche d'arbre qu'on plante en terre. Le beau-père s'enferme dans sa forteresse, laquelle est représentée par deux piquets supportant une espèce de rideau ; un parlementaire est expédié pour sommer la forteresse de se rendre, et, afin d'indiquer qu'il arrive à cheval, il exécute le mouvement de pied à terre sur le théâtre. Tout cela est, comme on voit, de convention entre le spectateur et l'acteur, comme sur nos théâtres, certains jeux de scène et les *a parte*.

p1.318 L'assaut de la forteresse est une nouvelle occasion de combats grotesques, où les sauts, les culbutes, les cabrioles recommencent de plus belle.

Les vêtements des acteurs sont d'une grande richesse et se rapprochent par leurs formes des costumes de l'antique monarchie chinoise.

Au surplus, les sujets des pièces appartiennent généralement aux temps anciens, ils remontent souvent même aux temps héroïques, où le merveilleux se mêle à tous les grands événements. Les guerriers s'étaient efforcés, à l'aide de pommades colorées par du rouge vif, du bleu, du vert et du noir, appliquées sur la peau de se donner l'air martial, mais ils n'avaient guère réussi qu'à se rendre ridiculement horribles. Les rôles de femmes étaient remplis par des jeunes gens qui s'en sont acquittés à faire illusion.

Il y avait déjà trois heures que la représentation durait et j'en attendais la fin avec une certaine impatience, lorsque notre comprador, qui s'était approché pour nous donner quelques explications, me dit que la pièce ne faisait que de commencer et que, quant au spectacle, il durerait cinq jours et cinq nuits presque sans interruption ; cet avis charitable me décida à lever la séance.

Une scène non moins curieuse que celle que je quitte m'attend, d'ailleurs, au sortir de la salle de spectacle. Des marchands de comestibles en garnissent les abords, les uns ont dressé sous de larges parasols, leurs fourneaux ambulants et des tables à manger, où les consommateurs se pressent en foule ; d'autres offrent, dans p1.319 de

vastes baraques en bambous, un confortable moins douteux et qui finit par nous tenter.

La baraque où nous pénétrons est garnie à l'intérieur de petites tables fort propres, entourées de sièges qui attendent les convives. À peine sommes-nous assis que le garçon nous présente la carte des nombreux plats du jour. Notre choix se fixe aux seuls mets à nous connus ; car, ici, il ne faudrait pas trop s'en rapporter aux inspirations d'une cuisine populaire omnivore : passe encore pour manger du chat ¹ puisque, comme le chien, on l'engraisse dans des cages avec du riz ; mais, du rat, de gros vers salés, et ces affreux ragoûts accommodés à l'huile de ricin ou à celle d'arachide, de grâce, qu'on nous les épargne ! Le dîner fut, d'ailleurs, très médiocre ; le seul mets qui attira mon attention se composait de jeunes pousses de bambou sautées à la poêle... Quelle admirable plante que ce bambou ! sans lui, point de constructions à bon marché, point de meubles pour le pauvre, point de ces délicieuses sculptures, point de ces admirables treillis qui décorent la demeure du riche ; il fournit depuis le tuyau de conduite de la fontaine jusqu'à la barre du portefaix ; au point de vue moral, sa juridiction s'étend à tous les plus petits méfaits dont peut avoir à souffrir la société ; c'est l'agent le plus actif de l'ordre public, et voici qu'on le mange !!! Hâtons-nous donc d'introduire sa culture parmi nous, dussions-nous ne lui donner que la moitié de ses applications ².

^{p1.320} Le restaurateur nous fit payer par tête demi-piastre (3 fr.) ce dîner, qu'un Chinois eût payé 15 sous.

En sortant de table, nous nous promenâmes aux alentours, examinant, ici, un tireur de bonne aventure, qu'entoure une foule attentive aux décrets du sort, proclamés par sa bouche ; là, des joueurs de dés agenouillés sur une natte, et armés de grands cornets de bambou. Je m'approchai d'une vaste boîte d'optique dressée sur un

¹ Il n'y a que le chat sauvage qui soit recherché des gens riches.

² Les plants de bambou que j'ai essayé de rapporter en France sont tous morts, dans la traversée, malgré mes soins ; mais je ne doute pas qu'on ne puisse parvenir à en faire venir. Ils réussiraient merveilleusement dans l'Algérie, qui se trouverait ainsi dotée de la plante la plus utile que l'homme ait jamais cultivée.

trépied, et offrant au choix des curieux huit grands verres grossissant, recouverts de rideaux ; le Chinois m'ayant fait comprendre que la vue n'en coûtait qu'un sapec, je payai et avançai la tête pour regarder ; mais c'est à peine si j'en pus croire mes yeux, à la vue des dégoûtantes obscénités retracées par ces tableaux ; et cependant ce spectacle est offert au public, sans la moindre opposition de la police, qui ne paraît pas se douter qu'il y ait là matière à répression !

Un pareil oubli de toute pudeur publique contribue assurément aux mœurs dissolues de la classe moyenne des villes, classe qui est en Chine adonnée aux plus ignobles débauches. Ce n'est pas que l'opinion des hommes de bien ne flétrisse, comme partout, ceux qui s'y livrent ; mais la vie privée étant en Chine bien plus murée qu'en Europe, ce contrôle ne peut s'étendre fort loin, ni restreindre efficacement la part exagérée que le Chinois est porté à faire à la satisfaction des sens.

^{p1.321} Ne nous hâtons pas cependant sur cette donnée, de juger trop sévèrement une société où les habitudes patriarcales, la douceur des mœurs, le sentiment du devoir envers ses semblables, l'oubli de son droit dans ce qu'il a de trop absolu, se font remarquer jusques dans les derniers rangs du peuple. Ainsi, au milieu de ce concours immense de gens se pressant autour du théâtre, pas la plus légère contestation, pas la moindre dispute ; chacun s'empressait de se ranger ; c'était un échange continuel de procédés qu'on chercherait vainement en Europe, dans la classe inférieure, où l'on n'a encore que le sentiment de son droit ; je le dis avec conviction, sous le rapport de la douceur des mœurs et du savoir-vivre, la civilisation chinoise est évidemment fort en avant de la nôtre.

18 et 19 octobre.

J'ai consacré ces deux journées à prendre au daguerréotype les points de vue les plus remarquables de Macao ; les passants se sont prêtés de la meilleure grâce du monde à toutes mes exigences et plusieurs Chinois ont consenti à poser ; mais il fallait leur montrer l'intérieur de l'instrument, ainsi que l'objet reflété sur le verre dépoli ;

c'étaient alors des exclamations de surprise, et des rires qui n'avaient point de terme.

24 octobre.

Le jour qui doit couronner l'œuvre à laquelle nous travaillons depuis deux mois, luit enfin. La France et la Chine vont aujourd'hui se lier, pour dix mille ans, ^{p1.322} par un traité solennel ; et Wampoa, situé sur le Tigre, à huit milles en aval de Canton, est le lieu choisi pour la signature de cet acte mémorable.

Ky-ing a accepté pour lui et sa suite, passage sur la corvette à vapeur l'*Archimède* et, dès six heures du matin, il s'embarque à Praja-Grande pour se rendre à bord ; nous l'y avons précédé.

Décorée de lustres, de faisceaux d'armes et de pavillons, la corvette a un air de fête qui convient à la circonstance. Le haut-commissaire impérial est reçu à l'escalier par l'ambassadeur, qui le conduit sous une tente élégante dressée sur le pont, et où des fauteuils attendent les deux plénipotentiaires et leur suite. Le thé est servi, et une causerie affectueuse s'établit. Cependant les choses nouvelles que Ky-ing a sous les yeux ont vivement excité son attention ; il promène ses regards de droite et de gauche ; bientôt, ne se possédant plus de curiosité, il manifeste l'intention de visiter le bâtiment. Le premier objet de son examen est une grosse pièce de canon à la Paixhans ; il se fait apporter un des projectiles creux, en regarde attentivement les dispositions, demande des explications sur la charge, sur l'amorce fulminante, et accepte avec joie l'offre qu'on lui fait de manœuvrer et de charger cette pièce sous ses yeux ; puis, il indique l'intention de la tirer lui-même, et prenant avec résolution la position du chef de pièce au pointage, il donne une vive secousse au cordeau ; le coup est parti ! Ky-ing sourit avec satisfaction aux ricochets du boulet qu'il vient d'envoyer. Les deux obusiers de montagne en batterie sur le pont de la corvette ^{p1.323} sont aussi l'objet de l'examen de Ky-ing ; il admire la forme dégagée des affûts et s'enquiert si on pourrait trouver à en acheter de semblables.

Pendant que le belliqueux Ky-ing donne toute son attention aux machines de guerre, le beau et pacifique Hoùn s'est tenu à l'écart ; à ses yeux tous ces instruments de destruction ne sont que d'horribles représentants de la force brutale, des inventions devant lesquelles recule épouvantée la vraie civilisation. ¹

Ky-ing et Hoùn, que l'œuvre du traité a réunis ici, représentent les deux principes extrêmes dont le choc a fixé au jour de la conquête, les destinées actuelles du peuple chinois. Ky-ing a encore en lui les instincts de la violence, les goûts belliqueux du conquérant ; le canon a conservé ses sympathies ; c'est l'*ultima ratio* de sa politique ; il l'opposera énergiquement, si non efficacement, aux envahissements de l'Europe. Pour Hoùn, p1.324 au contraire, c'est toujours un hideux et brutal démenti donné à l'intelligence humaine. Hoùn sera l'homme des protocoles ; plus habile, plus fort dans ce genre, il saura gagner du temps et préparer providentiellement et sans secousse la fusion des civilisations européenne et asiatique.

N'étaient ses fonctions qui, dans cette circonstance, l'obligent à accompagner partout le vice-roi, il n'aurait eu garde de quitter le fauteuil où, tout à l'heure, il se balançait avec abandon, caressant sa barbe noire d'une main coquette, dont une femme avouerait les dimensions, les formes, les contours et jusqu'aux soins dont elle est l'objet. Par la grâce et la distinction de ses manières, Hoùn n'aurait pas été déplacé à la cour de Louis XIV.

Ky-ing est revenu prendre sa place sur le canapé ; il reste absorbé dans une profonde rêverie et l'on pourrait croire qu'il réfléchit sur l'effrayante infériorité des moyens de défense des Chinois ; mais non, son

¹ Ce mépris dans lequel est tombé l'art de la guerre renferme sans contredit l'explication de la facilité avec laquelle la nation chinoise a été conquise par une poignée de Tartares. On est donc étonné que cet événement n'ait pas mieux fait comprendre aux Chinois que tout en adoptant la loi d'amour comme base de la civilisation, il était nécessaire de ne pas négliger les moyens de protéger cette civilisation, contre le mauvais principe qui conspire éternellement la ruine des sociétés ; mais le culte des intérêts matériels en Chine a énervé les instincts de l'homme qui a fait peu à peu abandon de toute pensée de résistance, à la condition qu'on le laisserait vivre dans la quiétude et le bien-être ; il a substitué l'astuce au courage, et se trompant lui-même sur la nature des sentiments auxquels il obéit, il a érigé cette absence d'énergie, cette énévation de l'existence en principes de philosophie.

âme, inondée de poésie, exhale sa pensée dans des vers en l'honneur de l'ambassadeur ; voici la traduction que nous en donne l'interprète :

« Comme des lions ardents, vous êtes venus jusqu'ici à travers les périls ; et moi, agneau timide, je me sens troublé, rien qu'en mettant le pied sur vos puissantes machines.

Un déjeuner somptueux, servi dans le carré des officiers de l'*Archimède*, vient à son tour offrir son contingent aux plaisirs de la journée ; nos hôtes font honneur, comme d'habitude, aux vins de liqueur et au ^{p1.325} champagne, qui aurait décidément toutes les sympathies des Chinois s'il n'était pas aussi cher. Le lettré Tchao-tchun-lin a renoncé, depuis sa mésaventure, aux vins et aux liqueurs ; il prend un air sérieux et digne pour refuser les toasts qui lui sont portés, et s'en tient exclusivement au thé.

On remonte sur le pont pour fumer ; Ky-ing, infatigable dans ses investigations, descend dans la machine ; il ne lui est plus possible, cette fois, de maîtriser l'effet que produit sur lui la vue de ces énormes pièces de fer en mouvement et des bouches béantes de ces fourneaux incandescents, et lorsque au commandement de stopper, la machine s'arrête brusquement, sa stupéfaction est à son comble ; sa figure contractée en offre l'expression la plus haute.

— Je comprends, s'écrie-t-il, que la nation française est de premier ordre, et que les Anglais nous trompaient, en nous assurant que vous n'étiez qu'un peuple inférieur, incapable de construire de pareilles machines !



De retour sur le pont, on se réunit de nouveau à l'arrière, et j'en profitai pour [prendre au daguerréotype un groupe](#) formé par Ky-ing, l'ambassadeur, l'amiral, le premier secrétaire d'ambassade et l'interprète ; je pris ensuite séparément deux portraits de Ky-ing et de Hoüan, que je comptais conserver ; mais j'eus la maladresse de les leur montrer et, de ce moment, il ne me fut plus possible de résister à leurs instances. Le vice-roi souriait complaisamment à son image, puis me regardait en agitant les mains, et s'écriait : *to-sié, to-sié* (merci,

merci) ; quant à Hoüan qui avait fait venir les ^{p1.326} ustensiles nécessaires pour écrire, il traça de sa main des sentences sur un éventail qu'il me donna, après y avoir ajouté son nom.

Le dîner n'offrit aucun incident ; on y causa de l'empire du Milieu. Ky-ing entra dans quelques détails statistiques ; il nous apprit entr'autres choses que le district du Kwang-tung compte six millions d'âmes, que la province des deux Kwang, qu'il gouverne, en a vingt-sept millions ; que le district de Nankin, où il a commandé autrefois, compte dix millions d'habitants et enfin que la ville de Canton est la troisième de l'empire.

Cependant, malgré un vent du nord furieux qui a beaucoup retardé la marche de la corvette, nous atteignons, à la tombée de la nuit, le Bogue. Au moment où nous nous engageons dans la passe de Bocca-Tigris, les forts s'illuminent sur les deux rives et nous offrent un magnifique spectacle ; les gros canons qui arment ces forts restent muets, sans doute par économie, ou peut-être de crainte d'accidents ; mais des détonations de boîtes et une musique bruyante saluent notre passage ; les jonques de guerre ancrées dans le voisinage, font retentir les échos des montagnes des décharges de leur artillerie ; nous lançons du bord quelques fusées, et à ce signal, les forts se couvrent de feux d'artifice.

Ky-ing était resté pensif devant ce spectacle ; ses yeux, tournés vers le ciel qui s'étoilait, semblaient y chercher de poétiques inspirations ; tout à coup, se retournant et comme pénétré d'une influence secrète, il prononça d'une voix émue quelques vers chinois, dont voici le ^{p1.327} sens :

« Le ciel et la terre se réjouissent de l'amitié qui va être scellée entre deux grands peuples !

Il était neuf heures du soir, lorsque nous arrivâmes à la hauteur de Wampo. Une table avait été dressée dans les appartements du commandant de la corvette ; les deux plénipotentiaires et leur suite y avaient pris place. Quatre expéditions du traité avec double texte chinois et français, sont déposés sur cette table. On les collationne et Ky-ing

ainsi que ses conseillers y apposent leur signature ; l'ambassadeur de France signe ensuite et fait mettre son cachet à la cire rouge, pendant que l'on extrait d'une boîte fermée soigneusement, le sceau impérial : c'est une plaque de cuivre lourde et massive de 4 pouces de long sur 2 de large, qu'un officier chinois empreint d'une couleur rouge à l'huile, et applique avec une gravité toute solennelle, au pied de chacune des expéditions du traité. Ces formalités remplies, les deux plénipotentiaires se jettent dans les bras l'un de l'autre, et se pressent longtemps avec effusion, pendant que nous échangeons des poignées de mains et des *hao, hao*, de félicitations avec Hoüan, Paw-sse-tchen et Tchao-tchun-lin.

Le champagne nous attendait sur le pont, pour sceller cette amitié naissante ; armés de verres et debout autour d'une table ronde, nous buvons à l'alliance des deux peuples.

Après avoir exprimé le vœu de voir bientôt les vaisseaux chinois remplir les ports de la France, l'amiral porte la santé du vice-roi. Ky-ing demande à répondre et, d'une voix ferme, il convie les Français à venir ^{p1.328} s'enrichir dans les ports de la Chine : le meilleur accueil les y attend, dit-il, soit qu'ils viennent pour y faire le commerce, soit qu'un sentiment de curiosité les y attire ; puis levant son verre, il porte à l'ambassadeur un toast, auquel tout l'équipage, à qui l'on avait distribué une ration de vin, répond par des hourras dont retentissent les échos des deux rives.

L'ancre tombe devant le village de Wampoä, et bientôt la corvette est entourée des jonques qui attendent le vice-roi ; quelques minutes après, il voguait vers Canton.

25 octobre.

À notre retour à Macao, nous apprenons que la grande chaloupe de la frégate la *Cléopâtre*, assaillie du haut des rochers qui bordent l'entrée du port de la Tay-pa par une rafale, a chaviré ; vingt-trois hommes étaient à bord ; ils se sont accrochés comme ils ont pu à l'embarcation, ainsi qu'aux objets qui surnageaient. Attirés par leurs cris de détresse, plusieurs bateaux chinois ont fait voile vers eux ; le premier s'est borné

à faire le tour de la chaloupe, considérant avec une froide indifférence l'affreuse position de ce groupe d'hommes, devenus le jouet des vagues et sur le point d'être engloutis ; puis il a poursuivi sa route ; un autre s'étant arrêté à distance, a commencé à faire ses conditions ; il a demandé 200 piastres pour porter du secours ; la position critique ne permettait pas de marchander, déjà trois de nos malheureux matelots avaient disparu. On a accepté la condition imposée et les Chinois s'étant mis ^{p1.329} à l'œuvre ont bientôt recueilli les naufragés à bord de leur *lorcha* ; puis, ils ont procédé au sauvetage de la grande chaloupe, qu'ils ont ramenée dans la Tay-pa et, leurs engagements remplis, ils se sont rendus à bord de la *Cléopâtre* pour toucher le prix de cet étrange marché. Que ceux qui se presseraient trop de conclure de ce fait que les Chinois sont un peuple sans humanité, veuillent bien se rappeler comment les populations des côtes de l'Océan en agissaient naguère avec les naufragés, et tous les efforts que le gouvernement a dû faire pour détruire de prétendus droits de naufrage, consacrés par la religion, et dont ses ministres recevaient leur part sur l'autel de la Sainte-Vierge.

27 octobre.

Il est onze heures du matin, le *tay-fong* qui règne depuis minuit est dans toute sa violence ; la mer est monstrueuse, le vent tourbillonne sans direction ; il s'est levé au nord, a sauté à l'est, tourne au sud et revient par rafales à l'est. Des dépressions atmosphériques aussi fortes que subites sont indiquées par mon baromètre dont je suis attentivement tous les mouvements ; il est descendu lentement mais d'une manière continue depuis hier soir ; dans ce moment il vient d'éprouver de vives oscillations qui se résument à une baisse subite d'un centimètre et demi ; il est une heure, il s'arrête à 0,708 m. ¹ Quel énorme déplacement d'air il ^{p1.330} a fallu pour réduire en quelques heures d'un douzième environ le poids de l'atmosphère ! Si, comme on me l'assure, nous n'avons pas cessé d'être à la périphérie de l'ouragan, il y a de quoi frémir en pensant

¹ Voici la note des oscillations éprouvées par le baromètre, pendant ce *tay-fong* :
À minuit 0,742 ; 3 heures 0,732 ; 6 heures 0,730 ; midi 0,724 ;
À 1 heure du soir 0,708 ; 3 heures 0,720 ; 4 heures 0,732 ; 6 heures 0,741.

au sort d'un navire compris dans la sphère d'action de cette masse tourbillonnante, douée de deux mouvements, l'un de rotation autour d'un axe, l'autre de translation ; quelque solide qu'il soit et quelque habile qu'on suppose son équipage, sa destruction est inévitable, s'il ne parvient à s'éloigner promptement de cet axe de rotation, où semblent s'être réunies toutes les puissances infernales des tempêtes. Les Chinois n'ont pas eu besoin du baromètre, qu'ils ne connaissent pas d'ailleurs, pour prédire l'arrivée de ce tay-fong ; toutes les barques, tous les tankas qui couvrent d'ordinaire l'anse de Praja-Grande ont cherché depuis hier un refuge dans le port intérieur ; plusieurs familles ont tiré à terre les bateaux qui leur servent de demeures ; les jonques ont doublé leurs amarres ; personne ne s'est laissé surprendre.

Il est quatre heures, les vents ont gagné l'ouest, quelques éclairs brillent à l'horizon ; l'ouragan diminue d'intensité, le baromètre commence à se relever, les gonflements de la mer sont moins forts ; nous touchons à la fin de ce terrible phénomène, dont l'aiguille aimantée n'a point d'ailleurs été affectée.

28 octobre.

p1.331 J'ai employé ma journée à prendre au daguerréotype les divers points de vue qu'offrent Macao et ses environs ; [les quais de Praja-Grande](#) [et une autre vue de Praja-Grande], [la grande pagode](#) [et sa porte], [le port intérieur](#) [et le port de la Tay-pa], les rues du bazar m'ont offert d'intéressants sujets. Aujourd'hui encore [j'ai trouvé des Chinois complaisants](#) qui consentaient à former des groupes immobiles, à la condition de voir d'abord l'image reflétée sur le verre dépoli ; leur étonnement n'avait, d'ailleurs, rien de bien profond, c'était plutôt cette vague curiosité qu'éprouvent les enfants à la vue d'un objet nouveau ; c'est qu'il est bien des sujets qui n'étonnent que les savants, que les esprits méditatifs, et les phénomènes du daguerréotype sont dans cette catégorie.



@

CHAPITRE IX

La Chine. Canton. Ses environs

@

29 octobre 1844.

^{p2.005} Départ pour Canton. On compte 140 kilomètres environ de Macao à Canton, par le Choo-keang ou rivière des Perles (le Tigre des Européens.) Nous nous arrêtons, à la nuit, à l'embouchure de Bocca-Tigris (le Bogue) dont j'ai déjà parlé.

Le 30, au point du jour, nous franchissons la passe et le vent venant à nous manquer, nous sommes forcés ^{p2.006} de jeter l'ancre devant l'île du Tigre, ainsi nommée à cause de la silhouette d'un tigre accroupi qu'offre le double mamelon de son sommet rocheux.

Nous prenons terre auprès du fort construit au pied de ces deux mamelons. C'est la répétition de celui de Chuen-pée ; position, système de fortification et armement, tout se ressemble ; nous comptons trente-trois mauvaises pièces de canon en batterie, dont la moitié pourrait à peine faire feu une fois ou deux, aux risques et périls des canonniers.

La montagne présente à sa base un dépôt tumultueux de blocs et de galets mal arrondis, de granit et de roches quartzieuses, reliés par un ciment grenu, de couleur rouge ; ce dépôt est recouvert de couches arénacées régulières et inclinées de 15° au nord ; le tout se rattache à la formation de grauwacke de l'île de Chuen-pée.

Après avoir recueilli quelques échantillons géologiques, nous reprenons le cours de notre navigation qui n'offre jusqu'à Wampoa, d'autre incident que la rencontre d'un enfant nouveau-né, dont le fleuve emporte le cadavre à la mer. C'est sur quelques faits de cette nature que l'on s'est hâté de conclure que les infanticides étaient très fréquents en Chine ; erreur d'autant plus répandue qu'on a cherché à en tirer parti auprès des âmes pieuses. Ce qui est positif, c'est que ce

crime est au moins aussi fréquent en Europe qu'en Chine, où les pauvres gens ont le moyen de se débarrasser des enfants qu'ils ne peuvent nourrir, en les vendant aux riches qui les élèvent pour le service intérieur de leurs maisons. L'amour pour les enfants est un p2.007 sentiment aussi développé certainement en Chine qu'en Europe et il faut s'être fermé les yeux pour ne pas avoir été, cent fois par jour, témoin des soins touchants et des caresses prodigués aux enfants par leurs parents. Mais, dans un pays où la classe pauvre vit sur les fleuves, est-il étonnant que quelques enfants se noient par accident, malgré la précaution qu'on a de leur attacher au dos une calebasse pour les soutenir sur l'eau, en attendant qu'on puisse leur porter secours ; d'un autre côté, il arrive souvent que le pauvre ensevelit dans les eaux du fleuve l'enfant qui vient de lui mourir, afin d'épargner des frais de sépulture pour un être qui n'a pas encore acquis de droits aux pompes d'une cérémonie funèbre.

C'est à Wampoia que la douane chinoise tient son premier bureau d'entrée ; c'est là qu'aujourd'hui les *shu-pan* (commis du *hoppo*) procèdent à la reconnaissance des marchandises importées ¹. Les navires qui se p2.008 livraient autrefois au commerce interlope, et ils étaient en grand nombre, s'arrêtaient en aval et près d'une petite langue de terre qui les séparait des bâtiments soumis au commerce légal ; mais aujourd'hui que les taxes sont fort modérées et que la perception en est régulière, la contrebande est nulle.

Le pays est beau et riant ; des plaines couvertes de rizières, du sein desquelles s'élèvent çà et là de petites montagnes boisées, s'étendent à

¹ Les douanes chinoises ont pour chef dans la province de Canton le *hoppo* ou intendant général des douanes. Ces fonctions sont toujours remplies par un tartare manchou et en général c'est un membre de sa famille que désigne l'empereur ; avant le traité de Nankin et l'établissement d'un tarif régulier, le revenu de la place du *hoppo* dont le traitement annuel n'est que le 2.500 taëls (20.000 fr.), s'élevait à une somme énorme par suite des exactions imposées au commerce à l'aide du monopole des marchands hongks par les mains desquels passaient toutes les transactions ; mais depuis la suppression de ce monopole et la régularisation du tarif, le casuel du *hoppo* n'est plus rien. Le *hoppo* amenait autrefois avec lui de Pékin un grand nombre de Tartares-Mantchoux, agents inférieurs appelés *kia-jin*, avec lesquels il exploitait en famille le redevable qu'il leur livrait moyennant une somme annuelle ; aujourd'hui ces espèces de préposés subalternes ont fait place à des commis appelés *shù-pan*, qui, au nombre d'une centaine environ, font rentrer régulièrement l'impôt.

perte de vue sur les deux rives du fleuve ; on aperçoit au loin la tour d'une pagode en grande vénération chez les bateliers.

31 octobre.

Les approches de la grande ville de Canton se révèlent du côté de la rivière, par un mouvement extraordinaire de barques ; nous sommes encore à une demi-heure de la ville et déjà les bateaux de toute grandeur et de toute forme se pressent et embarrassent son cours.



Image de la ville flottante de Canton.

Nous voici enfin au milieu de la ville flottante avec ses cent mille bateaux, ses rues, ses ruelles, ses boutiques, ses bateaux de fleurs coquettement décorés, où quelques beautés faciles se montrent aux fenêtres pour servir d'enseignes, non pas aux étrangers, car la police leur en interdit sévèrement l'entrée ; et l'on me raconte, en passant devant ces perfides lupanars, l'histoire ^{p2.009} burlesque et lamentable d'un jeune Anglais, hardi coureur d'aventures, qui, tombé dans le piège

tendu à sa continence, fut dévalisé, bâtonné, dépouillé de ses vêtements, reconduit à terre nu comme un ver, les mains attachées derrière le dos et portant en manière de drogue, mais non pas sur le nez, un ignoble morceau de bois fendu, orné du pavillon britannique.

Il est sept heures, nous débarquons sur la rive gauche, non loin de la factorerie française, où nous ne tardons pas à être installés. J'avais hâte de visiter ce grand centre de population, dont on parle tant et qu'on connaît si peu, et je me lançai immédiatement à travers les rues étroites et sinueuses de Canton, accompagné d'un interprète chinois.

4 novembre.

Voici cinq jours que je parcours Canton, c'est-à-dire, ses vastes faubourgs et la ville flottante, car pour les villes chinoise et tartare, deux fois j'ai tenté d'y pénétrer et deux fois j'ai été ramené à la porte, très poliment il est vrai, par les gardiens. La première fois, j'avais franchi la grande porte de *Ching-se-mun*, la seule qui donne accès dans la ville tartare, par la muraille de l'ouest, et je m'avançais d'un pas résolu dans une rue droite, fort longue et assez large, sans tenir compte de quelques exclamations de surprise sorties du sein de la foule, lorsqu'au moment d'atteindre la mosquée mahométane de Hwae-shing, que je savais devoir trouver à ma droite ¹, j'entendis derrière moi des cris confus, des pas précipités ; je me retournai pour faire face à l'orage ; mon attitude calme imposa aux Chinois, qui, tout essoufflés de leur course, me firent comprendre par des gestes presque suppliants, la défense d'aller plus avant. Force fut de m'en retourner ; toutefois, j'exécutai ma retraite lentement et de manière à bien constater qu'il n'existe pas de différence pour les rues, les maisons et les boutiques, entre la ville ouverte et la ville tartare, dont les édifices

¹ Ce temple, dit la chronique chinoise, a été construit par des étrangers, sous l'un des règnes de la dynastie des Tang, il est remarquable par son dôme surmonté d'une aiguille et s'élevant à la hauteur de 140 pieds. Réédifié en 1468 de l'ère chrétienne sous la dynastie des Ming, il fut habité par An-too-lah (Abdallah), officier civil, et dix-sept familles mahométanes qui forment aujourd'hui une population de 3.000 âmes ; les Chinois les désignent comme n'ayant pas d'idoles dans leur temple et ne mangeant pas de viande de porc.

(Extrait du *Chinese repository*.)

les plus remarquables sont le palais de la Trésorerie, qu'habite le Poo-ching-sze ou receveur général des deux Kwang, et la tour à cinq étages du temple de la Gloire et du Devoir filial (Kwang-heaou-szé), bâtie sur la colline qui domine la ville au nord-nord-ouest. Depuis cette expédition, j'ai pu prendre l'un et l'autre au daguerréotype, d'un point où la vue plonge dans la ville par dessus les murailles. Chacune des faces du palais de la Trésorerie est surmontée de trois des branches d'une immense croix de Malte blanche, encadrées d'un double filet noir, et qu'on serait tenté au premier abord de prendre pour des ailes de moulin à vent.

Je n'ai pas été plus heureux dans mon essai pour pénétrer dans la ville chinoise, ville également fermée, ^{p2.011} s'étendant au sud de la ville tartare, et séparée d'elle par un canal et un mur épais en briques, percé de cinq portes. Grâce à la foule, j'avais déjà dépassé la porte de Taé-ping-mun ; je suivais sans me retourner la rue qui fait face et qui devait, d'après mes calculs, me conduire au palais du Tsung-tuh ou vice-roi, lorsque je fus signalé par quelques passants aux gardiens, qui eurent la politesse de croire que je me trompais, et me reconduisirent jusqu'à la porte en m'indiquant la direction des factoreries.

Les faubourgs ou, pour parler plus exactement, la ville ouverte aux étrangers s'étend, à l'ouest, au sud et à l'est des deux villes fermées, sur une surface à peu près égale à celle de ces dernières ; les faubourgs de l'ouest sont les plus considérables ; ils comprennent les [factoreries européennes](#) [\[autre vue\]](#) [\[autre vue\]](#) qu'habitent les consuls, autour desquels se groupent d'ordinaire leurs nationaux. La factorerie américaine occupe un bel édifice de construction européenne, faisant face au midi et à la rivière dont il est séparé par un vaste jardin fort bien soigné, seule ressource offerte aux dames pour se promener, car elles ne pourraient impunément traverser une seule des rues de Canton.

Il n'existe actuellement de la factorerie anglaise que l'emplacement où elle s'élevait ; l'incendie a tout détruit, et l'on pense à peine à la réédifier.



Quant à la factorerie française, elle s'élève humble et modeste, comme notre commerce, dans une petite maison louée à Paw-ssé-tchen et située dans un long impasse habitée par des négociants parsis. Les rues qui p2.012 l'avoisinent, connues des Européens sous les noms d'Old-China-street, New-China-street, Bath-street, courent du nord au sud, croisant à angle droit la longue rue de Physic-street. Ces rues sont remplies de marchands en relations d'affaires avec les Européens ; Old-China-street et New-China-street rappellent un peu nos passages couverts ; c'est là surtout qu'on trouve ces jolis meubles, ces boîtes, ces plateaux en laque et ces mille objets de fantaisie, dans la fabrication desquels excellent les Chinois.

Placés sur le seuil de leurs magasins, les marchands m'engageaient de l'air le plus pressant à entrer. Ici, ce sont des objets en ivoire, où l'ouvrier a épuisé tout ce que le Créateur a départi à l'homme d'adresse manuelle : des boules concentriques sculptées à jour et au nombre de dix à vingt-quatre les unes dans les autres, au prix de 45 à 150 fr. ; des jeux d'échecs sculptés et tournés, où la pièce principale, celle du roi, est représentée par le buste de Napoléon dans l'attitude historique, c'est-à-dire, les bras croisés et le petit chapeau brassé carré ; les Chinois font aussi des cachets d'ivoire dont la statue de ce grand homme forme le manche ¹, des couteaux à papiers, des éventails, des paniers, des peignes, etc. Mais, disons-le, ces ouvrages sont plus remarquables par l'originalité des formes et le bon marché, que par le fini et la délicatesse du travail. Sous ce dernier rapport, nos tabletiers de Dieppe, grâce à un outillage supérieur, p2.013 ont laissé bien loin derrière eux les Chinois, qui ne disposent d'aucun de ces moyens perfectionnés dont la mécanique enrichit journellement nos ateliers. ²

¹ On assure qu'il existe un temple où Napoléon est adoré comme le génie de la guerre.

² J'ai eu occasion de visiter un atelier où 7 à 8 ouvriers travaillaient pour le compte d'un tabletier de Old-China-street ; on y faisait précisément une boule d'ivoire à 20 sphères concentriques par le procédé suivant : on avait pratiqué dans une sphère d'ivoire formée de la partie pleine d'une défense d'éléphant, 14 cônes dont les sommets se réunissaient au centre de cette sphère ; puis, on avait marqué au trait dans l'intérieur de ces cônes, le nombre de sections qu'on se proposait d'y faire perpendiculairement à leur axe ; le nombre de sphères devait nécessairement correspondre à ces sections ; on avait

Là, est une boutique de mercier ; le Chinois étale à mes yeux des éventails de nacre, d'ivoire, d'écaïlle et de bois de sandal ; des écrans, des rouleaux peints à l'aquarelle, où sont représentés tous les dieux de la Chine ; des parasols à 1 fr. 25 c. la pièce, des stores en joncs peints, fabriqués à Nankin, et avec lesquels pour 3 fr. on peut garnir une large fenêtré.

J'ai cédé à la tentation et fait choix de quelques-uns de ces objets pour le prix desquels j'ai déposé sur le comptoir quelques piastres fortes d'Espagne ou dollars de l'Amérique du sud, seules pièces qu'admettent d'ailleurs les Chinois, non comme monnaie, mais comme lingot d'argent. Mon marchand après avoir examiné ces ^{p2.014} piastres une à une avec une scrupuleuse attention, accueilli avec un signe de tête approbatif les estampilles des négociants de sa connaissance, par les mains desquels ces piastres ont déjà passé, et rejeté l'une d'elles parce qu'elle porte l'empreinte malencontreuse de la lettre G (*Guadalaxara*), sort gravement de sa poche une petite romaine en ivoire munie d'un plateau et pèse chacune d'elles avec une merveilleuse promptitude ; mes piastres avaient le poids voulu ; et comme le montant de mes acquisitions est de neuf taëls, deux maces, cinq candarins et neuf tsien, qui font, au change habituel de 72 taëls pour 100 piastres, 12 piastres 849 centièmes, il me rend sur treize piastres un petit morceau d'argent du poids de 2 maces et 2 candarins $\frac{1}{2}$, valant 51 centièmes de piastres, sur lequel il appose son poinçon.

Voilà où en est le système monétaire des Chinois ; c'est sans doute à l'imperfection de l'art qu'il faut l'attribuer ; ils ne savent encore que couler les pièces, mode qui en rend la contrefaçon très facile ¹.

commencé par détacher la plus petite boule, celle du centre, au moyen d'une espèce de burin à pointe recourbée, et l'ouvrier présentant successivement chaque partie de la surface de cette petite boule à l'une des 14 ouvertures, l'avait complètement sculptée ; il était occupé à détacher la seconde sphère, lorsque je le quittai. Une pareille boule demande 3 mois de travail et coûte 100 francs de main-d'œuvre.

¹ Les Chinois considèrent l'or et l'argent comme des marchandises plus propres que d'autres par leur nature, à servir aux échanges. Leur seule monnaie courante est le *tsien* (*cash* en anglais, *sapéc* à Macao), petite pièce circulaire, coulée dans un moule et composée d'un alliage de cuivre et de zinc, dont la valeur calculée en argent est d'un demi centime et le poids d'un mace (3 grammes 85 centigrammes) ; elle est percée par le milieu d'un trou carré qui sert à en former, au moyen d'une attache, des paquets de

p2.015 Plus loin, est une boutique de jouets qui attire mon attention ; on y vend aussi des collections d'insectes, les fruits de la Chine parfaitement imités en argile p2.016 colorée, des cannes à formes bizarres, des racines de bambou sculptées avec un rare bonheur, des cages d'une gracieuse légèreté, des pipes, des lignes pour pêcher, des pièces d'artifice assorties en caisses et qui constituent pour une valeur de 6 fr. tout un feu d'artifice qu'on paierait en France 30 fr. Ce que

100, dont la valeur légale est d'un mace, bien que le taux du change soit en réalité de 160 pour un mace d'argent. Le *tsien* porte sur l'une de ses faces les noms de la dynastie et du monarque régnants, en lettres mantchoues, et, sur l'autre face, en caractères chinois, le nom du monarque et les deux mots : *tung-paù* (monnaie courante).

Le peu de valeur de cette monnaie de billon ne l'a pas mise à l'abri de la contrefaçon ; tout le monde s'en mêle, l'étranger, le peuple chinois et son gouvernement. Ainsi, on en importe beaucoup de la Cochinchine ; les faux monnayeurs chinois les rognent ou les imitent avec un alliage grossier, où ils font entrer du zinc, du mâchefer et du sable ; enfin, le gouvernement lui-même en a altéré la valeur. Ainsi, les cashes coulés sous le règne de Tàú-kwang, l'empereur actuel, valent moins que ceux du règne de Kien-long, lesquels eux-mêmes sont d'une valeur inférieure aux cashes émis, il y a cent cinquante ans, par l'empereur Kang-hi : ces faits expliquent suffisamment les dépréciations que ces monnaies ont subies.

Tout récemment, à l'occasion du paiement de la contribution de guerre imposée à la Chine par les Anglais, le trésorier de la province du Fokien a reçu l'ordre de faire fabriquer une certaine quantité de piastres chinoises en argent *sycée* (argent pur *tsuh-wan-yia-ping*). Cette pièce, qui pèse 7 maces et 2 candarins, porte, sur la face, l'empreinte du dieu de la longévité, sous la forme d'un vieillard appuyé sur un bâton et tenant à la main le fruit de vie ; une inscription indique qu'elle a été faite sous le règne de Tàú-kwang ; au revers on reconnaît la forme d'un trône ou trépied, entouré de quatre caractères de l'écriture mantchoue. L'exécution de ces piastres est d'ailleurs très défectueuse : bien qu'elles soient rares, j'ai pu m'en procurer quelques-unes.

Ainsi que je l'ai déjà dit, les piastres fortes d'Espagne et les dollars de l'Amérique du sud ont cours, sinon comme monnaie, du moins comme lingot d'argent à un titre connu. Chaque maison de commerce appose son poinçon sur les piastres qu'elle donne en paiement et les revêt ainsi d'une espèce d'endossement par suite duquel elle devient responsable de la valeur du lingot, vis-à-vis de celui qui l'a reçu d'elle en paiement. Le régime auquel on soumet ces piastres, désignées dans le commerce sous le nom de *chopped-dollars*, les réduit promptement en fragments de toutes formes qui ne sont plus alors évalués qu'au poids.

Les piastres portant l'empreinte de la lettre G ou G^a (monnaie de Guadalaxara) et désignées, à cause de la forme de cette lettre, sous le nom de piastres crochues (*kow-tseen*) perdent 5 %, en raison de l'infériorité de leur titre.

Les Chinois excellent dans la falsification des piastres, soit qu'ils les contrefassent en fabrique, soit qu'ils remplacent par divers alliages de plomb et d'étain les morceaux d'argent qu'ils en ont enlevés à l'emporte-pièce. Ces substitutions sont faites avec tant d'habileté, qu'il est fort difficile de les découvrir, surtout dans les *chopped-dollars* surchargés de l'empreinte d'un grand nombre de poinçons.

Les fausses piastres qui circulent sont si nombreuses, que les changeurs sont obligés d'avoir des experts pour les reconnaître, et qu'il existe un livre chinois où toutes les fraudes sont dévoilées au public.

Les monnaies de compte des Chinois sont des divisions décimales les unes des autres : ainsi, le taël vaut 10 maces, le mace 10 candarins et le candarin 10 tsien ou cashes ; toutefois, le change a forcément modifié ce dernier rapport qui est aujourd'hui de 16 tsien pour le candarin.

nous savions en pyrotechnie, il y a 60 ans, nous l'avons emprunté aux Chinois ; aujourd'hui, nous pourrions leur en remontrer pour la composition et l'arrangement mécanique, mais ils ont gardé le secret du bon marché.

p2.017 Un fauteuil en bambou et rotin attira surtout mon attention ; pour m'en mieux faire comprendre l'usage, le marchand s'y installa et d'un coup de talon fit sortir de dessous, en manière de double fond, un tabouret complétant la chaise longue ; je ne pouvais me lasser d'admirer la simplicité élégante, la légèreté en même temps que la solidité et la commodité de ce meuble, où le corps, soutenu de toute part, trouve dans une délicieuse fraîcheur un repos qu'aucune autre invention ne saurait procurer.

Il y a, dans Old-China-street, un magasin des plus renommés pour ses peintures à la gouache sur papier dit de riz, comme pour les dessins au trait et les tableaux à l'huile qu'on y fabrique. Je me sers de ce mot, parce que c'est réellement une fabrique que l'atelier du célèbre Yom-qua. La peinture n'est encore en Chine qu'un métier exigeant chez ceux qui l'exercent une certaine habileté de main, qui s'acquiert à la longue, et une aptitude à l'imitation que donne l'habitude et qui forme l'un des traits distinctifs de l'intelligence chinoise. Le peintre chinois peut rendre avec une exactitude impossible à surpasser des papillons, des animaux, des fleurs, des fruits, des poissons ; il sait admirablement bien choisir et fondre ses couleurs, en varier tous les tons ; il peut aussi copier parfaitement un paysage, mais sous son pinceau ce paysage perdra le mouvement, la vie qui l'animaient ; à plus forte raison, s'il s'agit pour lui de la mise en scène de personnages, l'expression échappera à son art, et de son modèle vivant il fera un mannequin.

Les sujets des tableaux qu'on trouve chez les p2.018 peintres sont peu variés ; un tableau nouveau est un événement dans le commerce ; le même ouvrier le tire à cent ou cent cinquante exemplaires, c'est-à-dire, le copie cent ou cent cinquante fois, et le plus souvent ces copies sont l'œuvre de deux ou trois peintres qui se divisent le travail ; l'un fera les arbres, l'autre les maisons, un troisième les personnages, et comme

chacun travaille dans sa spécialité, chaque objet est bien traité, mais l'ensemble est détestable.

L'école anglaise a déjà puissamment réagi sur la peinture à l'huile des Chinois ; la perspective est quelquefois assez bien observée ; mais, ce qui leur manque encore, c'est l'entente des ombres, des lumières et du clair-obscur ; ainsi, n'ayant eu pour modèles que des paysages anglais aux ciels sombres ou nuageux, ils ont donné à tous leurs paysages des ciels voilés, ce qui ne les empêche pas d'éclairer leurs premiers plans d'une lumière éclatante du plus faux effet.

De tous les peintres de Canton, Lamqua est celui qui paraît avoir le mieux mis à profit les enseignements des peintres anglais, dont il reproduit assez bien le genre dans ses portraits à l'huile ; ce n'est peut-être pas encore un artiste, mais ce n'est déjà plus un ouvrier.

Tout le monde connaît la délicatesse et le fini des gouaches sur papier dit de riz, dont la pâte est fournie par la moelle d'une plante de marais appartenant, je crois, à la famille des légumineuses ¹ et qui est p_{2.019} connue en Chine sous le nom de *tong-tsao* ; les couleurs sont broyées avec de l'eau chargée de gélatine et avivées par de l'alun : les Chinois excellent, d'ailleurs, dans l'art de les préparer, et, bien qu'ils ne connaissent, en fait de couleurs minérales, aucune combinaison chimique que nous ne fassions mieux et à meilleur marché qu'eux, ils possèdent, par suite d'une longue pratique, des procédés mécaniques de division et de porphyrisation qui assurent, en dehors des sciences chimiques, une supériorité réelle à leurs couleurs sur les nôtres ; ainsi, bien qu'il n'y ait pas deux sulfures de mercure possibles ², leur vermillon est meilleur que le nôtre et cela tient aux distillations répétées auxquelles on soumet le cinabre, ainsi qu'aux procédés qu'on emploie dans sa trituration.

¹ Les Chinois en fabriquent aussi des chapeaux blancs fort légers et très frais à l'usage des Européens et qu'on exporte en grande quantité au Bengale.

² Les recherches chimiques de M. Guibourt ont prouvé qu'il n'existe qu'un sulfure de mercure dont la composition est de 100 de mercure et 15,88 de soufre ; les autres sulfures obtenus sont des mélanges de cinabre et de soufre, ou de cinabre et de mercure.

C'est ce dont je viens de me convaincre à l'instant même dans la fabrique de vermillon établie près de la muraille de la ville fermée ; j'y ai trouvé au fond d'une cour intérieure, des ouvriers occupés à fondre dans une grande bassine de fer une matière brun-rougeâtre qui m'a paru être un mélange de soufre et de mercure ; on l'agitait continuellement avec un ringard en fer pour faciliter sans doute la combinaison ; je reconnus dans plusieurs grands vases surmontés chacun de trois chapiteaux d'alambics communiquant l'un à l'autre par leur partie supérieure, l'appareil distillatoire dont on doit ^{p2.020} faire usage pour l'épuration du cinabre. Sa disposition permet de fractionner les produits et dès lors de soumettre à une seconde ou troisième distillation ceux qui laissent à désirer.

L'atelier pour la porphyrisation du cinabre est pourvu de grandes tables de pierre à rebords, devant chacune desquelles je trouvai assis des ouvriers nus jusqu'à la ceinture, broyant avec de l'eau et au moyen de larges molettes, le vermillon qu'ils obtenaient en pâte et dont ils formaient des tablettes.

Je ne pus même à l'aide de mon interprète, obtenir une seule explication ; les ouvriers à qui je faisais des signes, me regardaient froidement sans répondre et semblaient me dire : Que vient faire ici cet étranger ?

Les magasins de porcelaine d'Old-China-street sont nombreux et bien assortis. J'en visitai plusieurs et m'arrêtai particulièrement chez le fabricant Cum-chon, avec qui je pris jour pour visiter la manufacture qu'il possède dans les environs de la ville.

Les boutiques de soieries sont aussi fort répandues dans le quartier qui avoisine les factoreries européennes. Je me trouve à Canton en même temps qu'un Français établi à Mazatlan (Mexique) et venu, avec une valeur de 100.000 piastres, en lingots d'argent, pour acheter des soieries en Chine ; l'occasion d'examiner des étoffes, d'acquérir la connaissance des qualités, des prix, d'entrer dans le détail de leur fabrication, s'est offerte trop belle pour que je ne la saisisse pas. Nous venons de parcourir ensemble tous les magasins de la ville ouverte ; il

est déjà lié d'affaires avec ^{p2.021} trois fabricants, chez lesquels ses commandes ont été acceptées sous la garantie de M. Durran, négociant français établi à Macao ; les paiements ont lieu au fur et à mesure des livraisons de marchandises ; on calcule qu'il faudra quatre mois pour que toutes les commandes soient remplies ¹. Mon compatriote se loue beaucoup de la bonne foi des fabricants chinois ; ils ont jusqu'ici satisfait religieusement à tous leurs engagements.

J'ai déjà eu lieu, d'ailleurs, de remarquer que le haut commerce de Canton apporte une probité sévère dans ses transactions, il sait trop bien qu'il n'y a pas de confiance sans bonne foi, et point de grand commerce sans confiance. Il laisse donc aux boutiquiers leurs petites ruses, leurs ignobles manœuvres pour surfaire et tromper, et repousse

¹ Voici le tableau de la valeur des principales soieries, à Canton, à l'époque où je m'y trouvais, au mois de novembre 1844 :

1^e classe : Tissus unis de soie. 2^e classe : Tissus façonnés. [Voir le détail [ici](#).]

Il est à remarquer que les tissus de satin présentent une telle infériorité en raison de l'absence du *brillant* que les Chinois ne savent pas leur donner, qu'ils ne trouveront qu'un placement très borné sur notre marché. Il en est de même des velours chinois, dont la confection laisse on ne peut plus à désirer.

L'exportation des tissus de soie n'a eu lieu, en 1844, que par le port de Canton, et s'est ainsi distribuée :

Par navires anglais 41.064 kil. au prix moyen de 47 fr.: 1.930.008 fr.

— américains	99.719	id.	81	:	8.077.239
— suédois	363	id.	47	:	17.064

L'exportation des tissus de soie et de coton a été

par navires anglais de 6.717 kil. d'une valeur de :

87.268

Total :10.111.576

La majeure partie des tissus de Chine importés en Angleterre est réexportée à destination des divers pays d'Europe.

La France reçoit ainsi les lampas et les damas façonnés, tissus fort recherchés pour ameublement ; leur prix en France est de 70 à 80 p. % plus cher qu'en Chine.

Quant aux écharpes et aux châles brodés, la mode, en Europe, a mis en vogue les blancs ; mais en Amérique, et surtout au Mexique, les châles et écharpes de crêpe de Chine brodés, de couleur, sont devenus d'un usage général depuis longues années. Les cargaisons se composent d'assortiments de châles dans les couleurs les plus voyantes, surchargés de broderies que le goût réprouverait en Europe. Ils coûtent, en Chine, de 80 à 300 francs.

Les ceintures de crêpe de Chine sont aussi fort recherchées au Mexique : on en assortit les couleurs. On paie, à Canton, 12 fr. pour la teinture de cent ceintures, sauf en écarlate et en cramoyi ; ces deux teintes coûtent 5 francs de plus.

Les frais généraux de commerce, entre le Mexique et Canton, dépassent d'environ 18 % les mêmes frais généraux entre le Mexique et la France, parce qu'il n'existe pas autant de moyens d'échange entre la Chine et le Mexique qu'entre ce dernier pays et la France. Il en résulte que la France pourrait vendre au Mexique la plupart des articles de soie à 18 % plus cher qu'elle ne les vendrait en Chine.

La soie à coudre et le cordonnet de soie, de 1.900 à 2.000 écheveaux à la livre, valaient à Canton, en 1845, 4 piastres 37 cent. le catty, teint en noir, et dans les autres couleurs assorties, 4 piastres 87 cent., c'est-à-dire 44 fr. le kilo. En 1842, elle n'était qu'à 32 fr. le kilogramme.

ce principe entretenu à l'usage du bas peuple par la politique des mandarins, à savoir : que tout ce qu'on peut prendre aux *fan-koï* (diables étrangers), est de bonne prise.

Le petit commerce de détail mérite, au surplus, toute sa mauvaise réputation auprès des étrangers, et, bien que je fusse en garde contre ses fraudes et l'exagération des prix qui pouvaient m'être demandés, j'ai payé tel objet le double de ce qu'il m'a coûté depuis, en le faisant acheter par un Chinois chrétien que nos missionnaires avaient mis à ma disposition.

Physic-street, dont j'ai déjà indiqué la position, est une longue rue étroite et tortueuse, comme le sont généralement les rues de Canton. Construites en pierres ^{p2.022} et en briques, les maisons se composent d'une boutique, au rez-de-chaussée, et d'un étage servant soit de dépôt, ^{p2.023} soit d'atelier, où quelquefois un jeune garçon de comptoir dresse son lit ; quant au marchand, il se retire, à la tombée de la nuit, dans sa famille qui habite la ville ^{p2.024} fermée, ou bien encore les quartiers les plus retirés des faubourgs. Physic-street est la rue la plus passante de Canton. Sous ce rapport, elle offre à l'étranger une scène animée, originale et sans cesse renouvelée de la vie chinoise ; le mouvement y commence avec le jour ; les boutiques sont promptes à s'ouvrir, le commis qui en sort a déjà tout mis en ordre dans l'intérieur ; il se hâte ^{p2.025} d'approprier le pas de la porte et d'épousseter l'élégante enseigne, suspendue verticalement de manière à exposer au public, sur ses deux faces et en lettres d'or, les titres du marchand à sa confiance ; bientôt le commis paraît devant la porte avec son *souan-pann* dont il fait raisonner les boules ; c'est un appel à la fortune, une conjuration du mauvais sort auquel personne n'aurait garde de manquer.

La foule ne tarde pas à envahir la rue ; les marchands ambulants, chargés de menues denrées d'approvisionnement, se croisent dans tous les sens, annonçant par divers cris et au moyen des instruments les plus assourdissants, les légumes, le poisson, la viande, les animaux vivants, qu'ils transportent dans de grandes corbeilles suspendues sur

leurs épaules, comme les plateaux d'une balance. Des coolies pliant sous le faix surviennent à travers ce pêle-mêle ; le cri étouffé : *lay, lay !* les annonce de loin, chacun se range et l'on n'a souvent pour cela d'autre moyen que de se jeter dans la première boutique ouverte ; puis vient le palanquin du riche ; il passe au pas de course, bousculant tout sur son passage ; c'est un tumulte, une confusion qu'il y a quelque courage à affronter.

La voix d'un crieur public domine un instant le bruit de la rue ; il distribue le dernier numéro de la *Gazette* de Canton et moyennant mes deux sapecs (1 centime), je possède sur deux grandes feuilles d'un papier jaunâtre, les grandes nouvelles de la province des deux Kwang ; mon ami Cum-chon me les lira.

Cependant, il est onze heures ; le fort de l'agitation ^{p2.026} est passé ; on peut maintenant promener, sans trop de risques, sa flânerie le long des boutiques. Voici un grand magasin de nids de salanganes ; des ouvriers procèdent au triage des qualités, tandis que d'autres armés de petites pinces, sont occupés autour du comptoir à extraire soigneusement les plumes qui salissent les nids de qualité inférieure. Tout à côté, le *gin-seng* étale aux yeux des passants sa racine jaunâtre, longue et renflée vers son milieu ; je le reconnais, c'est le gin-seng (*Panax quinque folia*) de Pennsylvanie, où il croît à l'état sauvage, dans les terrains vagues ; ce n'est pas, toutefois, bien qu'il lui ressemble beaucoup, l'inappréciable gin-seng de Tartarie, dont l'empereur a le monopole et que les Chinois regardent comme une panacée universelle ; on est persuadé, en Chine, que l'usage de gin-seng entretient les fonctions vitales et qu'une infusion de cette précieuse racine peut, lorsque la flamme de la vie vacille et va s'éteindre, prolonger encore son existence de quelques heures.

La vente du gin-seng est un des revenus de la liste civile de l'empereur de la Chine ; c'est au poids de l'or qu'il en livre, chaque année, une certaine quantité à ses sujets, et les riches, comme bien l'on pense, peuvent seuls s'en procurer ; quant à la classe moyenne ou inférieure, elle consomme, faute d'autre, le gin-seng d'Amérique, qui

vaut aujourd'hui de 250 à 300 fr. le picul (4 à 5 fr le kilog.) ; à ce prix, le profit de l'importateur est fort restreint ; mais, à l'époque encore récente de la découverte de cette racine en Pennsylvanie, les bénéfices du commerce furent énormes. Au surplus, il ^{p2.027} n'existe point de marques qui permettent de distinguer avec toute certitude le gin-seng d'Amérique de celui de Tartarie, et quand il est clarifié, c'est-à-dire, quand dépouillé de son enveloppe par l'ébullition, il est devenu transparent et rougeâtre, il est impossible de ne pas les confondre ; il est probable aussi que Dieu a doué l'un et l'autre, à l'insu des Chinois, de la même puissance de résurrection, afin que, comme devant la mort, il y ait en face de la vie égalité entre le riche et le pauvre.

Le magasin du marbrier de Physic-street est fort intéressant à visiter au double point de vue de la nature des marbres et de l'art du marbrier. Les marbres qu'on y met en œuvre sont extraits des carrières ouvertes à 80 lieues environ au nord de Canton, dans la haute chaîne de montagnes calcaires qui court depuis le Yun-nam jusqu'au Fo-kien et non loin du défilé du Meï-ling, taillé dans leur crête escarpée. Ces calcaires cristallins offrent des variétés de marbre noir, gris, blanc, blanc veiné de gris, blanc veiné de rouge, et renferment quelques débris d'êtres organisés, qu'on trouve surtout dans les couches plus argileuses qui les avoisinent ; ce sont des spirifers, des térébratules et des serpules. ¹

^{p2.028} L'art du marbrier est peu avancé en Chine ; on débite les blocs en plaques, au moyen de scies, comme en Europe ; mais, en général,

¹ Les fossiles que j'ai rapportés proviennent de ces localités et ont été l'objet d'un examen attentif de la part de M. de Koninck, professeur à l'Université de Liège ; il pense avec moi qu'ils caractérisent suffisamment le calcaire devonien. L'un est un spirifer considéré comme nouveau et auquel il a conservé son nom chinois Chée-hien, *hirondelle de pierre*, indiquant assez exactement la forme de cette coquille ; ce spirifer se rapproche tellement du *spirifer speciosus* (Schloth), que M. de Koninck a hésité longtemps à en faire une espèce distincte ; or, ce dernier étant caractéristique du système devonien de l'Eifel et de la Belgique, il est très probable que son analogue de la Chine se trouve dans le même cas. Ce même spirifer se rencontre, d'ailleurs, dans un calcaire de la terre de Van-Diemen, où il est accompagné du productus purchisonianus qui ne s'est encore montré que dans les couches du système devonien ; enfin, il existe adhérent à la surface du spirifer Chee-hien une petite espèce de serpula, dont M. de Koninck a constaté l'identité avec la serpula omphalodes (Goldf). Or, comme l'observe ce géologue, les restes de semblables êtres se découvrent fort rarement sur les fossiles siluriens et carbonifères, tandis qu'on les trouve fréquemment sur les brachiopodes des couches devoniennes de l'Europe. L'autre fossile est une térébratule plissée, à laquelle M. de Koninck a donné le nom de Yeunamensis.

on n'obtient pas d'aussi grandes pièces et, le plus souvent, on se borne à faire des carreaux ; j'ai vu là des tables rondes, dont les pieds de marbre étaient tournés. Mais c'est surtout dans le polissage du marbre que les procédés chinois laissent à désirer ; on ne connaît pas le moyen de donner ce dernier poli glacé qui fait ressortir toutes les nuances du marbre et lui donne son principal mérite ; aussi je ne doute pas que les marbres d'Europe ne se placent très avantageusement en Chine, où l'on recherche, avant tout, dans la décoration des appartements, comme dans leur ameublement, les ornements auxquels la nature donne leur principale valeur.

De toutes les boutiques de Physic-street, les plus dignes d'être visitées par les étrangers sont celles des marchands de curiosités, qu'on désigne vulgairement ^{p2.029} en France sous le nom de revendeurs de bric-à-brac, c'est-à-dire, d'objets d'art et d'antiquité. Les Chinois en sont fort amateurs, et, à voir la collection de ces objets qui se recommandent autant par la bizarrerie des formes et du travail que par le luxe de leur inutilité, on est conduit à considérer ce goût comme un des effets nécessaires du développement de la civilisation de l'espèce humaine, puisqu'il se rencontre partout. Il est remarquable, en effet, que ce soit sur des objets du même genre qu'il s'exerce aussi bien en Chine qu'en Europe : les bronzes, les vases antiques, les médailles, les monnaies, les vieilles peintures, les anciens manuscrits, les vieux laques, toutes choses qui sont la plus haute expression de la civilisation de l'époque qui les a produites.

L'antiquaire chinois et celui d'Europe, en s'entourant des chefs-d'œuvre des temps passés, satisfont l'un et l'autre à ce besoin d'agrandir le cercle de la vie, par l'étude de la trace qu'a laissée l'homme en passant. Les connaisseurs affichent, d'ailleurs, les mêmes prétentions que chez nous, en faveur des œuvres de l'antiquité ; ils réservent toute leur admiration pour une statuette en bronze qui date de trois ou quatre mille ans et pour un vase de porcelaine de quelques siècles ; ils portent aux temps présents le défi de rien produire de si beau, de si parfait. Ce défi, les temps présents l'ont accepté, en Chine

comme en Europe ¹, et des p_{2.030} manufactures de bronze et de porcelaine *antiques* viennent journellement, en jetant l'indécision et le trouble dans la cervelle des antiquaires chinois, combattre, sur ce terrain sacré, leurs prétentions en faveur des œuvres du passé.

Au surplus, temps passé, temps présent de la Chine sont tout un aux yeux de l'étranger qui les ignore l'un et l'autre et les rencontre ensemble pour la première fois. Aussi, sans m'arrêter aux distinctions spécieuses qu'essayait de me faire faire le marchand sur le degré d'ancienneté de tel ou tel objet, j'admirais cette variété infinie de coupes, de cassolettes, de vases, de trépieds en bronze et en argent couverts de ciselures, représentant le *fong-hoang*, ou phénix chinois, si parfaitement semblable au phénix égyptien, le dragon ailé et tous les animaux fantastiques de la mythologie chinoise ; ces objets d'art en jade (*yu*) dans lesquels cette pierre si dure a reçu par la taille toutes les formes qu'une imagination fertile peut enfanter ; ces jolies boîtes et ces plateaux en pâte de laque verte ou rouge sculptée, ces statues, ces vases et ces flacons en quartz hyalin, en améthyste, en agate ou bien en lazulite ; ces coupes en cornes de rhinocéros, couvertes des plus gracieux ornements et montées sur leurs pieds de bois d'ébène découpés à jour ; ce miroir métallique circulaire, légèrement convexe, qui semble refléter l'image tracée p_{2.031} par derrière, phénomène auquel nous sommes redevables d'une nouvelle et récente édition de l'histoire du veau à la dent d'or ; car nos savants étaient parvenus, dit-on, à lui trouver, comme pour cette dent d'or, une explication fort satisfaisante, au moment même où l'on s'apercevait que l'image reflétée n'était nullement celle du dos du miroir, mais bien le dessin, imperceptible à l'œil, tracé à sa surface.

Il y avait aussi, dans cette boutique de bric-à-brac, d'anciennes boussoles, couvertes de signes astrologiques fort compliqués, tels que les huit figures mystiques de Fou-hi, les douze caractères horaires, les

¹ On sait que les Italiens ont poussé très loin l'art d'imiter les objets antiques ; j'ai rencontré la même industrie florissante à Thèbes (Haute-Égypte) : les Arabes venaient m'offrir des scarabées sacrés, fabriqués de la veille, et des papyrus dont le scellé en argile était on ne peut mieux imité.

vingt-quatre divisions de l'année solaire, etc., etc. On sait que dans l'opinion des Chinois l'aiguille aimantée se tourne vers le sud, aussi l'ont-ils nommée *che-nan-chai* (chariot marchant vers le sud), et je ne sais vraiment de quelle autorité nous avons changé de pôle, en empruntant aux Chinois cet instrument admirable, connu chez eux de toute antiquité ¹ ; notre reconnaissance pour un pareil présent aurait dû lui épargner cette transposition, à l'aide de laquelle, misérable plagiaire, l'importateur Gioja d'Amalfi aura sans doute rêvé le titre d'inventeur : le fait est qu'il est de médiocre intérêt, que l'on considère l'aiguille aimantée comme se tournant vers le nord plutôt que vers le sud : on sait, d'ailleurs, aujourd'hui que ce n'est ni le pôle Nord, ni le pôle Sud de la Terre qui influent sur sa direction, mais bien une action électro-dynamique exercée par l'équateur magnétique.

p2.032 Je ne terminerai pas l'énumération des choses qui ont le plus captivé mon attention, sans parler de ces ornements d'ambre jaune transparent (succin) artistement taillés et qui renferment divers insectes, des mouches, des araignées, etc., etc. Cet ambre et les fossiles qu'il contient se trouvent dans les couches de lignite de l'époque tertiaire supérieur du territoire de Canton ; ils rappellent l'ambre insectifère des bords de la Baltique ; le marchand, pour me certifier que ce n'était point une composition, électrisa, en le frottant sur sa manche, le morceau que je voulais acheter et me montra qu'il jouissait de la propriété d'enlever un fétu de paille.

À la tombée de la nuit, la foule s'écoule, les boutiques se ferment, Physic-street est devenue silencieuse ; chaque marchand, armé de sa lanterne de gaze de soie gommée, regagne le domicile conjugal et la rue ne retentit plus bientôt que du son du bambou creux que frappe par intervalle le garde de nuit.

Il est d'autres quartiers du faubourg dont les portes se ferment à la nuit ; cette précaution n'est pas de trop contre les voleurs nocturnes qui, sous le rapport de la ruse, de l'adresse et de l'audace, en

¹ La découverte de la boussole remonte au règne de Houang-ti, 2.698 ans avant Jésus-Christ.

remontreraient aux plus habiles de nos bagnes. Une porte solide et bien fermée n'est pas un obstacle contre leurs entreprises ; ils en enlèvent l'encadrement ou en détachent les gonds avec une patience incroyable, et si vous n'avez pas le sommeil très léger, ils dévaliseront la chambre où vous dormez, sans commettre d'ailleurs le moindre attentat contre votre personne ; le voleur chinois n'assassine jamais.

Le faubourg du Sud est situé entre la partie chinoise ^{p2.033} de la ville fermée et la rivière de Canton. Il n'est remarquable que par les immenses entrepôts qu'y possédait la société des marchands hongks, à l'époque où ils avaient le monopole du commerce avec les Européens. Bien que ce monopole ait disparu, ces marchands ou leurs successeurs retiennent encore dans leurs mains presque tout le commerce de Canton, et leurs magasins m'offrirent, lors de ma visite, des amas de caisses de thé et de marchandises de toute espèce dont on se ferait difficilement une idée. On voit tout d'abord que leur installation a été combinée par des gens fort entendus dans tout ce qui regarde le mouvement des marchandises ; ces magasins ont généralement deux entrées, l'une sur la ville et l'autre sur la rivière, de sorte que les bateaux chargés peuvent aborder jusqu'à la porte de chaque magasin.

C'est aussi dans le faubourg du Sud et non loin de la rivière, que se trouve le *Teen-tze-ma-taou*, ou place des supplices. Autrefois, on condamnait les criminels à être sciés entre deux planches, coupés en cent morceaux par le bourreau, aveuglés, éventrés, torturés : de ce luxe barbare de peines capitales, que renferme encore le code chinois, l'usage n'a guère conservé aujourd'hui que la décollation et la strangulation contre un poteau auquel le patient est attaché. Quant aux peines correctionnelles, elles se traduisent par la bastonnade, qu'on distribue au moyen du bambou avec une grande libéralité et pour les moindres méfaits ; la cangue, peine bien autrement sévère, consiste en une espèce de plateau de bois, d'un mètre carré, dans lequel la tête et une des mains du ^{p2.034} patient sont engagées et qu'il ne quitte ni jour, ni nuit, pendant des mois entiers ; cette espèce de collier pèse jusqu'à 100 kil. et porte écrits sur l'une de ses faces les considérants du

jugement. Le malheureux que j'ai vu à la cangue était entouré de sa famille, qui lui prodiguait les soins les plus touchants ; sa femme le faisait manger, tandis que ses cinq enfants, tous en bas âge, soutenaient de leurs petits bras ce pesant plateau de bois, pour procurer quelque soulagement à leur père ; ce groupe aurait arraché des larmes au cœur le mieux cuirassé. Les gens riches sont rarement condamnés à la cangue ; on les exile en Tartarie ou dans les steppes de Cobi, et l'on confisque momentanément leurs biens au profit de l'empereur, ce père de tous les Chinois !

Quant au faubourg de l'Est, je n'ai à en parler qu'à l'occasion des trois établissements de bienfaisance qu'il renferme. Le plus important est le *Yang-tsé-yuen* ou dépôt de mendicité, servant de lieu de refuge aux infirmes et aux vieillards. Placé sous la protection de l'empereur, il reçoit pour faire face à ses dépenses une somme annuelle de 5.100 taëls (40.500 fr.) ; on peut juger d'après cette allocation de l'insuffisance des secours donnés à ces malheureux, dont le nombre, dans une ville comme Canton, excède plusieurs milliers ; aussi les voit-on sortir, à la nuit tombante, et se répandre dans les rues pour demander l'aumône, en cherchant à attirer l'attention du public par des chants monotones qui me rappelaient nos plaintes. Combien de fois n'ai-je pas été heurté, vers le soir surtout, par des gens qui ne se dérangeaient point de leur chemin et dans lesquels je ne tardais pas à reconnaître de malheureux aveugles, se rendant devant quelque boutique, pour y faire entendre le bruit assourdissant de deux morceaux de bois sonores frappés l'un contre l'autre, jusqu'à ce que le marchand se décide à racheter par une aumône cette espèce de charivari, et je faisais la réflexion que cette méthode d'attendrir les gens en les impatientant est assez générale, témoin la vielle criarde et le violon discordant : chaque pays a ses plaies !

Non loin du *Yang-tsé-yuen*, se trouve le *Yuh-ying-tang*, ou hospice des enfants trouvés ; ils y sont élevés jusqu'à ce qu'ils puissent travailler, alors on les vend aux gens riches qui en font des domestiques. Fondé il y a 150 ans environ, cet hospice peut à peine recevoir deux à trois cents

enfants, à l'entretien desquels 2.225 taëls (20.176 fr.) sont affectés. L'insuffisance d'un pareil établissement et des ressources dont il dispose, dans un centre de population comme Canton, n'a pas besoin de commentaires. Il semble qu'en ce qui concerne les enfants trouvés, comme à l'égard des infirmes, la civilisation chinoise n'ait pu que poser le principe de la charité publique, que Dieu a mis au fond de tous les cœurs, mais que le christianisme seul a rendu fécond.

Enfin, on trouve encore à l'Est de la ville fermée, le *Ma-fung-yuen*, hôpital des lépreux. Il peut recevoir trois cents à trois cent cinquante malades, aux besoins desquels on subvient au moyen d'une somme de 3.000 taëls (24.000 fr.) par année.

4 novembre.

p2.036 Paw-ssé-tchen vient de m'envoyer complimenter par son intendant Kum-chon, médecin chinois, qui recherche beaucoup les Européens. Mes instruments de physique absorbent longtemps son attention ; il faut absolument que je manœuvre mon daguerréotype sous ses yeux, que je prenne son portrait, que je lui fasse éprouver les effets de la pile à secousse de Clarke, et que je dore et argente avec la pile électrique divers objets métalliques dont il est porteur. Il me raconte qu'il est, depuis quelques mois, l'élève assidu du docteur américain Parker, missionnaire protestant, que la Société pour la Propagation de la Foi a placé à Canton, à la tête d'un hôpital où sont opérés et soignés gratuitement les malades. Il me fait, d'ailleurs, tant en son nom qu'en celui de Paw-ssé-tchen, toutes les offres possibles de service et de renseignements, et pour commencer, il me propose de me conduire demain à la maison de plaisance de son patron ; ce que je n'ai garde de refuser.

Je consacre l'après-midi à visiter en détail la fabrication des laques, industrie dans laquelle les Chinois sont restés nos maîtres, ce qui tient surtout, je crois, à la supériorité des matières qu'ils emploient.

L'atelier compte une vingtaine d'ouvriers entre lesquels se divise le travail. Après avoir confectionné le meuble qu'on se propose de laquer,

on en couvre la surface d'une espèce de mastic composé de plâtre, d'argile provenant d'un feld-spath décomposé et de colle-forte (gélatine) ; aussitôt que ce mastic est froid et sec, on le ^{p2.037} polit soigneusement avec une pierre de grès et de la ponce pilée ; puis, on y applique une première couche d'une couleur noire dissoute dans le vernis laque ; une seconde couche succède à la première devenue sèche : ce vernis laque provient d'un arbre connu dans le pays sous le nom de *tsié-chou*, espèce de rhus, dont le suc découle par l'incision des branches et du tronc. Lorsque je pénétraï dans la chambre où l'on applique ce vernis, l'ouvrier m'avertit charitablement du danger que je courais, de voir mes mains et mon visage enfler d'une manière douloureuse par l'effet des émanations de ce vernis.

Le laque est mis à sécher à l'air libre, alors l'on trace au burin les dessins qu'il doit recevoir, soit en couleur, soit en or moulu, broyé avec une huile siccatrice ; plusieurs peintres décorateurs étaient occupés lors de ma visite à appliquer cet or au pinceau, avec une régularité de contour, une sûreté de main et une promptitude incroyables. Une dernière couche de vernis laque transparent appliquée sur ces peintures termine le travail. On peut employer toute espèce de couleur avec le vernis laque, bien que les Chinois ne fassent guère usage que de rouge, de noir et de vert.

Bien différent du fabricant de vermillon, le fabricant de laque me montrait avec empressement tous les détails de son art ; il poussa même l'obligeance jusqu'à me remettre des échantillons des diverses substances employées.

5 novembre.

Course avec Kum-chon et quelques-uns de mes ^{p2.038} compagnons de voyage, à la maison de campagne du riche Paw-ssé-tchen. La barque de plaisance qui nous vient prendre par ses ordres réalise tout le confortable imaginable ; c'est une petite maison flottante entièrement close par d'élégantes jalousies et des grillages ornés des plus brillantes couleurs, que rehaussent encore de gracieuses sculptures sur bois et de riches dorures. On voit bien, au

perfectionnement qu'a reçu en Chine ce genre de véhicule, qu'il est à peu près le seul dont il soit réellement fait usage dans toutes les classes de la société ; il faut reconnaître, en effet, que dans un pays dont les grandes routes sont des rivières ou des canaux, il serait difficile que l'usage des voitures se fût répandu. À l'exception de l'empereur et de quelques hauts dignitaires qui se servent, dit-on, dans les plaines sablonneuses des environs de Pékin, de chars à deux et à quatre roues, suspendus sur leurs essieux, il est fort peu de gens, en Chine, qui aient fait dans leur vie une promenade en voiture. Pour moi, je n'ai aperçu, durant mon séjour en ce pays, qu'un mauvais tombereau à deux roues et quelques brouettes. Inutile sans doute de parler, chez les Chinois, de voyage à cheval ; des gens qui aiment autant leurs aises s'abstiennent de ce mode trop primitif pour convenir à une nation amollie par la civilisation ; d'ailleurs, les chevaux sont fort rares en Chine, parce qu'on pense qu'il vaut mieux que le pays nourrisse des hommes que des chevaux, à la condition toutefois que l'homme, à qui l'on fait ainsi place, remplisse au besoin le rôle de bête de somme. Aussi le riche a-t-il ses porteurs et son palanquin, comme p2.039 nous avons, nous, nos chevaux et notre carrosse ; si nous avons sur les grandes routes des relais de chevaux, les Chinois ont sur leurs étroites chaussées des relais de porteurs, et c'est en palanquin que Ky-ing et sa suite s'étaient rendus par terre de Canton à Macao...

Mais, je conduisais tout à l'heure en bateau mon lecteur à la campagne de Paw-ssé-tchen et le voilà circulant en palanquin, à travers la Chine... Je dirai donc, pour achever la description de notre jolie barque, que l'élégance de l'intérieur ne le cédait en rien au luxe de ses dehors ; deux petits salons, ornés de riches tentures et garnis de banquettes recouvertes de moelleux coussins, constituent cet intérieur, où nous prenons place, autour d'une table couverte de toutes sortes de friandises et de gâteaux, dont les formes et le goût décèlent une civilisation fort recommandable. Poussés par quatre vigoureux bateliers, nous remontons la rivière à travers la ville flottante, dont les bateaux sans cesse en mouvement retardent notre marche.

Nous voici dans la région de ces joyeux bateaux de fleurs ; l'éclat de leurs couleurs et le luxe des sculptures qui les décorent nous les auraient fait reconnaître, à défaut des agaceries de leurs habitantes qui nous adressent par leurs fenêtres, des signes non équivoques, tandis que des hommes qui semblent jouer là l'ignoble rôle de *souteneurs*, nous donnent à comprendre en se prenant les cheveux d'une main, tandis qu'ils passent vivement l'autre sous le cou, le genre de supplice qui nous attend, si nous approchons. Aux bateaux de fleurs succède la fourmière des tankas : on n'y aperçoit ^{p2.040} guère, dans le jour, que des femmes occupées des soins de leur ménage, et des enfants courant d'un bord à l'autre, la calebasse sur le dos en manière de bouée de sauvetage ; quant aux hommes, ils sont sur la rivière à gagner le riz de la famille.

La ville et ses faubourgs, ainsi que le fort Tcha-ming qui défend en amont le cours de la rivière, sont déjà loin de nous ; les deux rives nous offrent une immense plaine parfaitement cultivée et terminée brusquement par des montagnes à l'ouest et au nord ; c'est là le caractère d'un dépôt nivelé par les eaux d'un lac, dans lequel ces montagnes formaient des îlots aux bords escarpés ; des blocs roulés et des galets de roches appartenant aux terrains de transition, sont répandus çà et là sur le sol, dont le mode de formation présente beaucoup d'analogie avec celui des plaines de la Crau, et pourrait être attribué à des causes semblables ; le terrain tertiaire supérieur forme le sous-sol de cette plaine et contient, jusque dans la ville même de Canton, des couches de lignite.

Parvenue à la hauteur d'un large canal, ouvert sur la rive gauche de la rivière, et à l'entrée duquel s'élève, au milieu de la vase, un village chinois de l'aspect le plus misérable, notre barque s'y engage et ne tarde pas à nous déposer sur la berge, au pied du mur de clôture du parc de Paw-ssé-tchen. Je me dirige en toute hâte vers la maison, dans l'espoir d'y surprendre quelques-unes de ces scènes locales dont mon daguerréotype rendrait si exactement l'originalité ; les deux coolies qui portent mon instrument prêt à fonctionner marchent ^{p2.041} derrière moi : on peut pénétrer dans le parc par les portes grillées pratiquées

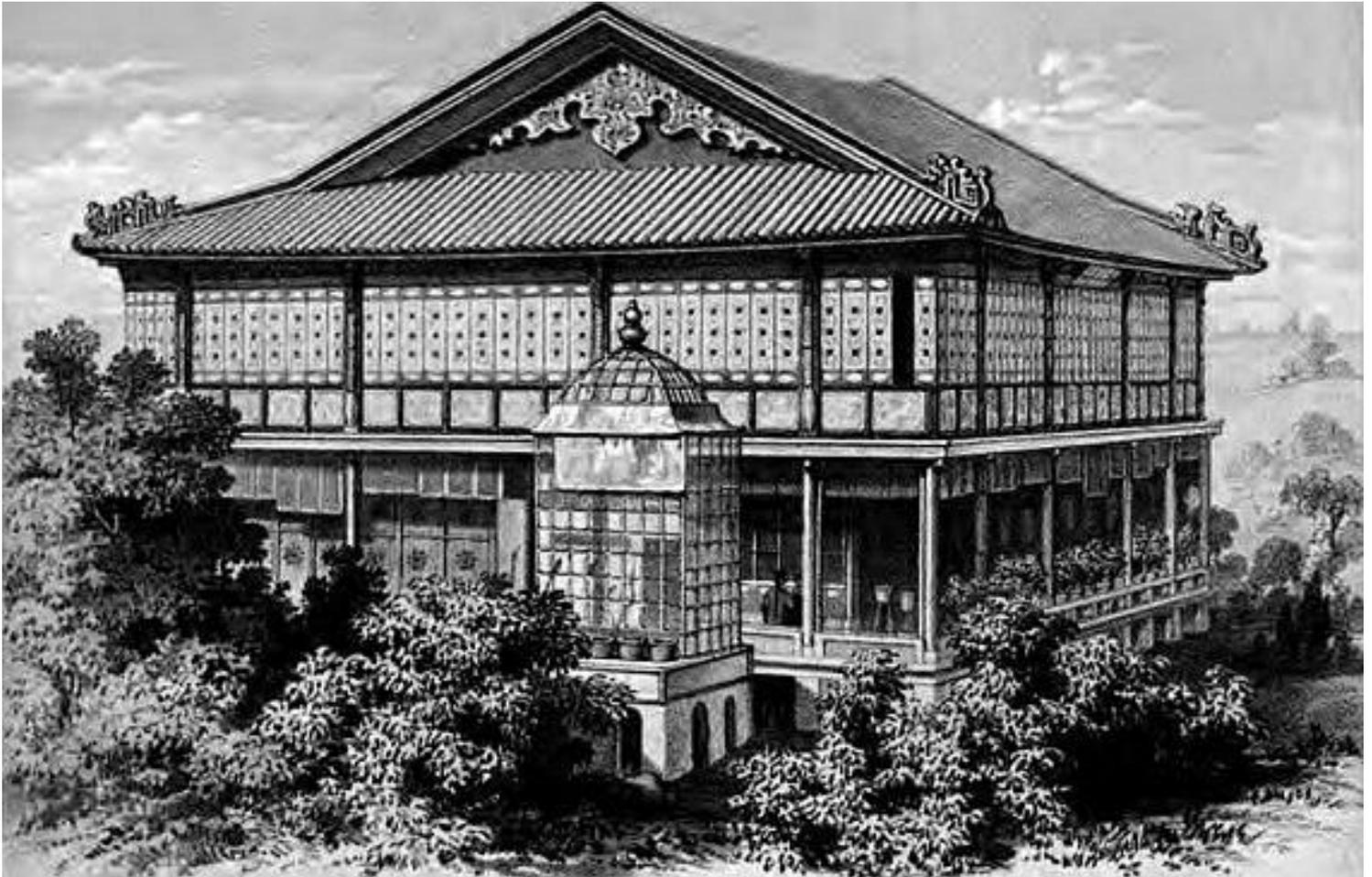
dans le mur de distance en distance, et dont un ou plusieurs barreaux se lèvent à volonté. Mes coolies, gens de la maison de Paw-ssé-tchen, connaissent heureusement le secret qui ferme ces barreaux ; j'entre et me trouve tout à coup en face d'un essaim de jeunes filles d'une mise fort élégante ; effarouchées à mon approche, elles avaient fait un mouvement involontaire de retraite, mais l'expression de ma figure que j'avais rendue aussi gracieuse que possible, et mes *tchinn tchinn* répétés avaient calmé toutes leurs inquiétudes ; elles s'arrêtèrent, se regardèrent et partirent, à mon nez, d'un immense éclat de rire, moitié joyeux, moitié moqueur ; je me hâtai de profiter de cette heureuse disposition ; déjà mon daguerréotype était dressé devant elles et j'en avais fixé l'objectif, quand arrivèrent mes compagnons ; l'un d'eux intervint maladroitement pour me faire faire place et, à l'instant, le vent de la dispersion souffla sur ces jolies colombes.

Le parc est orné de monticules de terre et de rochers factices d'un effet fort pittoresque, au sommet desquels on parvient par de jolis sentiers tournants ; une vaste pièce d'eau, couverte de nelumbium, entoure la maison et communique par plusieurs embranchements à d'autres grands bassins, sur lesquels s'étendent dans tous les sens des ponts légers à doubles arcades et d'élégantes galeries de bois couvertes et disposées en zig-zag, seules voies de communication entre les diverses parties de cette espèce de parc marécageux. Du sommet du rocher factice on saisit l'ensemble de la maison et une partie de ses alentours. Ce point de vue devient l'objet de ma première épreuve daguerrienne.

De la terrasse d'un charmant pavillon, dont je me propose tout à l'heure de visiter l'intérieur, la maison me présente sa façade principale ; sur le devant est une grande volière en fils de fer ; des colonnes de pierres s'élancent hors de l'eau pour soutenir le rez-de-chaussée, qui s'étend au-dessus d'un vaste bassin couvert des larges feuilles du nelumbium ; une varande garnie d'élégants pots de fleurs règne tout à l'entour ; les salles du premier étage sont défendues contre le soleil par un treillis à jour admirablement dessiné ; puis, vient

le toit en tuiles courbes. Chacun de ses angles est orné de riches moulures en fayence vernissée, et le fronton qui le surmonte se pare d'arabesques disposées symétriquement. Tel est le sujet de ma seconde épreuve daguerrienne.

L'élégante architecture du pavillon me rendait impatient de voir les merveilles artistiques de sa décoration intérieure ; j'y pénétrai avec cette



Maison de campagne de Paw-ssé-tchen.

curiosité ardente qui semble défier toutes les surprises, et cependant je restai sans parole et sans voix devant le premier objet qui s'offrit à ma vue. Ô la plus ravissante des filles de la Chine, vainement vous vous étiez retirée dans ce lieu solitaire pour échapper à nos regards indiscrets ! Pardonnez à d'humbles étrangers le bonheur de vous contempler quelques instants, d'admirer ces noirs cheveux parsemés de fleurs, ces grands yeux en amande, ces p2.043 lèvres de corail qui

sourient si délicieusement, cette main si mignonne et cette mise élégante et riche qui rehausse l'éclat de toute votre personne ! Voilà ce qu'à défaut de ma parole, mes yeux exprimaient peut-être trop vivement, car la jeune fille cacha son visage derrière la large manche de son taï-qua ; Kum-chon entra sur ces entrefaites et s'étant excusé de la timidité de sa cousine, il la conduisit dans la chambre voisine.

Ce pavillon est une espèce de boudoir du plus élégant style ; il est divisé en plusieurs petits salons par des cloisons à jour, formées de treillis en bambou d'un dessin délicat et varié, alternant avec des carreaux de verres de diverses couleurs ; les ornements, les meubles les plus originaux remplissent ce joli boudoir ; ici, est un fauteuil formé d'un énorme bloc de quartzite dans son poli naturel et avec ses formes arrondies, il est établi sur un soubassement en bois sculpté ; là, se balance une élégante lanterne ou plutôt un lustre de la forme d'un prisme triangulaire en écaille incrustée de nacre. Je remarque une espèce de guéridon, offrant dans ses replis multipliés plusieurs étagères dont nos dames envieraient sans doute l'heureuse disposition ; puis, une causeuse où peuvent prendre place sur de moelleux coussins, deux personnes séparées ou plutôt réunies par une petite table à thé.

On communique par un pont en zig-zag de ce pavillon au principal corps de logis ; nous pénétrons par un beau péristyle orné de pots de fleurs dans un vaste salon où nous retrouvons la jeune cousine de Kum-chon. Oh ! pour cette fois, je parierais que, remise de l'étonnement ^{p2.044} que nous ayons pu lui causer, c'est elle qui nous a attendus ici ; elle s'est, d'ailleurs, aperçue qu'on la trouve jolie, et cette révélation a calmé toutes ses susceptibilités ; elle lève les yeux sur nous, sourit à nos salutations et, sous le prétexte de saisir son éventail, elle sort de sa large manche une petite main fine, soignée, ornée de grands ongles translucides ; main aristocratique, en un mot, qui porte aux travaux du ménage le plus dédaigneux défi.

On parvient au premier étage par un méchant petit escalier dérobé, indigne de cette vaste et belle demeure ; là sont les chambres à coucher, la salle de théâtre, etc. Paw-ssé-tchen a fait de cette partie de

sa maison une espèce de musée européen ; on y voit un modèle de frégate, une chambre d'optique, une machine à vapeur sous une cage de verre ; un modèle de bateau à vapeur, un prisme pour décomposer la lumière, une grande lanterne magique. Est-ce là tout ? Vraiment non ! Paw-ssé-tchen adore les Chinoises ; aussi, a-t-il onze femmes ! Mais, depuis qu'il a entrevu une fleur de l'Écosse, une délicieuse blonde aux grands yeux bleus, il raffole des Européennes, et en attendant qu'on ait satisfait à la commande qu'il a sérieusement faite à un capitaine de navire, d'une grande et belle blonde, au prix de 5.000 piastres (30.000 fr.), il a fait exécuter en carton et de grandeur naturelle la dame de ses pensées. Elle a les yeux bleus, le nez aquilin, le teint d'une anglaise ; la partie des ressorts en a été surtout parfaitement soignée et, dans le délire de son imagination, il a cherché, nouveau Pygmalion, à donner une âme à cette ignoble Galathée.

p2.045 Paw-ssé-tchen est aussi grand amateur d'animaux curieux ; il en nourrit plusieurs à sa campagne, j'y remarque entre autres un serpent boa de 20 pieds de long.

Il était cinq heures du soir, quand nous songeâmes à revenir à Canton. Chemin faisant, je devisai avec Kum-chon sur une foule de choses auxquelles je reviendrai plus tard.

6 novembre.

La foule se presse, aujourd'hui, dans le quartier des factoreries ; est-ce une foire, un marché ? Je ne sais... mais on a peine à circuler. À voir le nombre des barbiers en action sur la place, je suis disposé à croire que c'est simplement le jour de barbe du populaire chinois ; qui dit le jour de barbe dit aussi, et à plus forte raison, le jour de queue ; car, le soin de sa tête et de sa queue qui en est le plus bel ornement, a bien une autre importance pour un Chinois que les quelques misérables poils épars sur son menton. La coquetterie d'un Chinois se mesure aux soins qu'il prend de sa queue : il la lui faut noire, luisante, épaisse et longue ; il n'hésitera pas à corriger par une addition de faux cheveux et de cordonnets de soie le tort que la nature peut lui avoir fait sous ce

rapport ; les cheveux qui ne sauraient y concourir, il en fait volontiers le sacrifice au conquérant Chun-ti qui, au 17^e siècle, lui imposa cet usage tartare, comme marque de soumission, comme sceau de la conquête. Il faut, en vérité, pousser bien loin la passion de l'obéissance passive, pour saluer, comme un jour de fête, le retour de cette dégradante opération ; les Miao-tsen sont ^{p2.046} les seuls Chinois qui aient conservé leurs chevelures ; ces indomptables montagnards, protégés par les difficultés du pays qu'ils habitent, au nord-ouest de Canton, ont su jusqu'ici défendre leur indépendance contre les armées impériales et, ce qui est plus difficile encore, contre les tentatives du gouvernement pour semer la division parmi eux.

Des mains du barbier le Chinois passe dans celles du charlatan ; car, la Chine a aussi ses médecins en plein vent qui débitent de merveilleuses drogues, des pommades incomparables, annoncées avec toute l'emphase de leurs confrères d'Europe. Le charlatan est décidément l'un des produits immédiats de toute société humaine ; cela bien reconnu, il devenait curieux de constater aussi jusqu'à quel point il y avait identité dans les détails de la profession ; vous en jugerez. Le charlatan autour duquel la foule se pressait avait arboré pour enseigne le squelette d'un énorme tigre suspendu à une longue perche ; il annonçait en vendre la moelle sous forme d'une espèce de cérat jaune, qu'il présentait au public ; placé à côté de moi, Kum-chon souriait à ses explications et me les traduisait, séance tenante : Voici le véritable remède, disait-il, pour guérir les plaies, faire revivre les chairs et leur communiquer la force musculaire du tigre ; voyez-en les effets sur ces coqs ici présents ; et il montrait au public deux coqs qui avaient subi d'étranges opérations chirurgicales ; on avait amputé une patte à chacun d'eux, qu'on avait remplacée par une patte de canard ; un peu de la moelle de ce tigre a fait l'affaire, ajouta le charlatan. Je m'étais approché pour constater ^{p2.047} le fait ; il n'y avait pas moyen d'en douter, la cure était complète chez l'un des deux coqs ; le charlatan, l'élevant à la hauteur de sa tête, le laissa tomber à terre pour démontrer qu'il faisait aussi bien usage de sa patte palmipède que de

l'autre. Le second coq était encore en traitement, deux éclisses de bois en manière d'attelle continuaient à protéger la reprise des chairs et des os ; l'animal boitait en s'appuyant sur sa patte d'emprunt, mais l'opération était récente et il faut du temps pour tout.

En citant ce fait avec détail, mon but n'est point d'enrichir la chirurgie européenne de ce merveilleux moyen ; on n'en pourrait user qu'au préjudice de l'industrie des jambes de bois et n'a-t-elle pas, comme les autres, des droits acquis qu'il faut respecter ? moi, j'irais, de gaîté de cœur, me faire une mauvaise affaire avec certains défenseurs du travail national, quand, dans mes vives préoccupations en faveur des charlatans, j'enrichis mon pays d'une industrie nouvelle que voici ! Prenez une patte de canard fraîchement coupée, détachez-en habilement la peau, en la retournant comme un gant ; vous vous êtes procuré un coq, dont vous introduisez la patte dans ce gant retourné d'espèce nouvelle, vous l'entrez jusqu'à la naissance des plumes de la cuisse, et vous l'y collez ; vous vous dépêchez d'aller à la foire et vous y vendez sous le nom de graisse d'ours, de moelle de tigre, etc., etc., tous les bouts de chandelle que vous vous êtes procurés dans votre quartier ; tel est le mode d'opérer en Chine.

Plus loin la foule formait le cercle autour d'une espèce de dentiste qui n'avait pourtant auprès de lui aucune pince ou autre instrument d'acier, pas même une de ces ^{p2.048} formidables épées à la pointe desquelles nos arracheurs de dents opèrent une extraction aux yeux du public ébahi ; il vendait tout simplement une poudre blanche dont une pincée mise sur la dent malade en déterminait au bout de quelques heures la chute, *senza dolor*, comme disent généralement ces messieurs. Je m'empressai d'acheter pour 20 sapecs un paquet de cette composition précieuse partout, mais surtout en Chine où les dents deviennent promptement mauvaises, soit à cause des boissons chaudes, de la pipe et du bétel dont on fait usage, soit encore par suite de l'habitude de se raser les cheveux et d'avoir la tête nue ; cette poudre, dans laquelle j'ai reconnu la présence du camphre, sera analysée avec tout le soin qu'elle mérite.

En traversant Old-China-street, je m'arrêtai devant un oiseau savant ; son maître m'offrit, en me tendant un jeu de cartes, le choix de l'une d'elles, qu'après avoir bien vue je fis rentrer dans le rang ; aussitôt l'oiseau sortit de sa cage et vint la retirer avec son bec ; il avait deviné juste ! Son maître le récompensa d'un grain de mil ; pour moi, j'en fus humilié pour les prestidigitateurs de mon pays.

Il y avait à côté, un éleveur de souris blanches ; elles se livraient à une foule d'exercices curieux ; l'une tournait un treuil avec ses pattes et montait ainsi une trémie pleine de grains ; un autre exécutait la danse de l'ours avec un petit bâton.

La foule faisait cercle, au coin de Bath-street, autour d'une table sur laquelle étaient accoudés deux hommes âgés, d'assez bonne mine, vêtus de longues robes de ^{p2.049} soie violette (*pô*) et tenant chacun une caille mâle à laquelle ils pinçaient vivement le bec pour exciter sa colère, et la disposer au combat dont un large plateau circulaire garni de bords élevés devait être le théâtre ; deux sacs de jonc remplis de monnaie de cuivre formaient l'enjeu. Je m'étais approché pour être témoin de cet étrange duel. À peine en présence, les deux cailles animées d'une rage furieuse se chargèrent à coups de bec, de pattes et d'ailes. La lutte durait depuis quelques minutes et la physionomie de chaque joueur en reflétait toutes les péripéties, lorsque l'une des deux cailles aveuglée par son adversaire, baissa tout à coup la tête, tourna sur elle-même comme atteinte de vertige et s'arrêta vaincue ; il fallut la dérober aux coups redoublés du vainqueur.

On met aussi en présence des grillons dont on a stimulé les mandibules au moyen de brins d'herbe et qui se livrent des combats mortels ; c'est encore une occasion de paris pour les Chinois, ce peuple le plus joueur de la terre ! ¹

¹ Voici l'édit impérial qui fut publié à Pékin en 1750 contre le jeu ; il respire d'un bout à l'autre l'amour du bien public, dont était animé le célèbre Kian-gy.

« Ne forcez pas votre empereur, qui est aussi votre père, à n'être plus qu'un juge.

Je vous ai souvent répété que nous n'étions heureux que par la vertu ; c'était assez vous faire entendre que nos vices détruisent nécessairement la bienfaisance, la concorde et le bonheur. De tous les vices, je n'en sache point de plus nuisible que la fureur du jeu.

p2.050 Quelques marchands établis près du jardin de la factorerie américaine exposaient dans de grandes cages de bois, des chats et des chiens engraisés au riz et que p2.051 tâtaient les amateurs, non sans prendre garde aux griffes et aux dents des victimes. Enfin, j'arrêtai, au milieu de la foule, un homme revenant de la chasse et armé d'une canardière à mèche, de 9 pieds de canon ; il portait à la main une

Moi qui vois tout, qui entends tout du fond de mon palais, et qui veille le plus souvent quand le crime ourdit sa trame dans les ténèbres ; moi qui, vous le savez, déteste le mensonge plus que je ne crains la mort, j'affirme qu'il n'est point de manie plus féconde en calamités publiques et privées que la manie du jeu. Oui, j'affirme qu'il n'est point d'hommes plus âpres que les joueurs, plus enclins au mal ; ils se feraient horreur s'ils se connaissaient mieux ; je les connais, écoutez donc.

Pourquoi le joueur continue-t-il presque toujours ? Hélas ! c'est qu'il a commencé.

Quiconque ne sait pas résister aux premières amorces, attise un feu que bientôt il ne pourra plus éteindre. On ne joue d'abord que par complaisance ou par désœuvrement ; on ne donne d'abord au jeu que des moments, puis des heures, puis des jours, puis des nuits entières ; et c'est ainsi que la passion, s'allumant par degrés, dévore le temps, plus cher que l'or, et fait oublier les devoirs les plus sacrés.

L'habitude une fois enracinée, les joueurs ne respirent plus que pour satisfaire leur passion. Leur rage ne finit pas avec les aliments qui la nourrissent. Au lieu de se retirer du jeu lorsqu'ils ont tout perdu, ils y sèchent d'impuissance, mais ils regardent jouer.

L'un abandonne ses fonctions publiques, l'autre néglige l'art dont il tirait sa subsistance et celle de sa famille. Incapables de tout, ils ne rêvent que le jeu : pour y suffire, ils vendent leurs maisons, leurs terres ; ils se vendraient eux-mêmes, tant le désir et l'espérance les aveuglent !

Les insensés ! que veulent-ils ? Qu'espèrent-ils ? Nous ruiner impunément. Ils commencent par eux ; c'est là le sort du plus grand nombre. Ceux qui prospèrent aujourd'hui, demain seront dans la misère. Cependant ils triomphent, ils ne doutent plus de rien quand ils ont dépouillé quelqu'un : attendez, ils seront dépouillés à leur tour. Malgré le succès, on les fuit, on les déteste, les honnêtes gens les montrent de loin, comme l'opprobre du pays. Gardez-vous en, disent-ils ; le besoin qui les tourmente suppose tous les vices ou les suggère.

Je défends le jeu, si quelqu'un brave mes ordres, il bravera la Providence ; il contredira le vœu de la nature qui nous crie : Espérez, mais travaillez ; les plus actifs seront les mieux traités.

Si j'étais mieux secondé, le soleil ne verrait pas un pauvre dans toute l'étendue de mon empire ; mais que peut la volonté d'un seul contre les volontés de tant de millions d'hommes, qui ne soupirent qu'après le superflu ?

Ce sont ces vœux insatiables qui font les joueurs et qui les prosternent aux pieds de leurs idoles, comme si le hasard ou le destin leur devait des préférences.

Dès le commencement de mon règne, j'annonçai que je voulais bannir le luxe, la mollesse et les jeux de hasard.

Officiers, soldats, et vous qui m'appartenez par les liens du sang, si vous m'aimez, si vous respectez votre prince, ne soyez pas des joueurs.

L'honneur, le travail, l'économie, voilà des sources où vos pareils, au lieu de s'en rapporter au hasard, doivent puiser pour le présent et l'avenir.

Vous avez votre paie, ménagez-la ; quelques-uns ont des terres, qu'ils les fassent valoir, et quand les moissons seront abondantes, qu'ils songent à la stérilité.

Pour la dernière fois, il en est temps encore, que les joueurs se corrigent, mais sans délai.

Vous m'avez entendu ; je le dis à regret, il faut pourtant le déclarer : je les punirai, vous dis-je, fussent-ils mes propres fils ! »

grosse liasse d'ortolans (oiseaux de riz), vraies pelotes de graisse, et trois bécasses qu'il me vendit pour une demi-piastre : ce gibier, comme tout celui qu'on mange à Canton, est tué à l'affût.

7 novembre.

p2.052 J'avais une lettre de recommandation pour le consul américain, M. Forbes, qui m'accueillit on ne peut mieux et se mit obligeamment à ma disposition pour tous les renseignements commerciaux dont j'aurais besoin. Cette offre était fort aimable au milieu des affaires sans nombre qui l'accablent, car M. Forbes réunit aux fonctions de consul les occupations de négociant associé de la maison Russell et Comp., et s'il est quelques loisirs pour le consul, il n'en est pas, à Canton, pour le négociant ; attaché à son comptoir depuis le matin jusqu'au soir, il passe sa vie au milieu des thés, des cotons, des shéetings, des drilles, des longcloths, sans pouvoir se permettre la moindre distraction, le moindre repos. M. Forbes voulut bien mettre à ma disposition ses linguistes, pour m'accompagner dans mes courses aux alentours de Canton, et un excellent canot avec lequel je pourrai étendre mes excursions dans la rivière ; grâce à son intervention, je me suis établi sur le toit le plus élevé de la factorerie américaine, pour prendre au daguerréotype le [panorama de la ville de Canton](#) [[et nombreux autres](#)] et de ses alentours.



Les fonctions de dégustateur de thé sont fort importantes ici, et M. Forbes ne donne pas moins de 15.000 fr. par année à cet agent. Au moment où je pénétrai dans son laboratoire, il était occupé à examiner une forte partie de thés noirs et verts.

L'empereur Kien-long a tracé lui-même dans des vers fort estimés des Chinois et que reproduisent souvent p2.053 leurs tasses à thé, la manière de préparer l'infusion de thé ; il prescrit l'usage d'un pot qui compte de longs services, l'emploi de l'eau pure, telle que celle que fournit la neige, la température à donner à cette eau ; toutefois, le thermomètre dont il se sert n'est pas fondé sur la loi de la dilatation des corps, il l'emprunte à la science culinaire : il faut, dit-il, que l'eau

blanchisse le poisson et rougisse l'écrevisse ; l'infusion doit être faite dans la tasse même et se prolonger jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que quelques légères vapeurs à sa surface ; humez alors lentement, s'écrie-t-il, cette délicieuse boisson ! Le dégustateur de M. Forbes n'agit pas autrement ; entouré d'autant de tasses qu'il a de caisses à reconnaître, il y prépare ses infusions par la méthode indiquée, les soumet l'une après l'autre à l'analyse d'un goût éprouvé, et rejette les caisses dont la saveur n'est pas franche.

Jamais occasion plus belle d'étudier le thé ne s'était offerte et j'en profitai ¹. Je fis d'abord connaissance avec les cinq principales espèces de thé vert existantes dans le commerce et qui ne se distinguent guère les unes des autres que par la grosseur et la forme du grain que le tamis sépare. En tête se place le hyson ou haysswen, dont les feuilles sont entières, vertes et bien roulées ; puis, vient le thé perlé à la forme ronde et à la couleur vert-blanchâtre, le thé poudre à canon en grains durs roulés, le chulan, thé fort aromatique ; les autres thés ^{p2.054} verts, mal roulés et mêlés de feuilles jaunes sont de qualité inférieure. Quant aux thés noirs (boui), les espèces en sont fort nombreuses ; ils ne sauraient se présenter en grains durs et roulés comme le thé vert, parce que la feuille a commencé, ainsi que je l'ai expliqué ailleurs, à sécher et se flétrir avant la torréfaction. La première qualité est le pé-koë (blanche pointe) ; la feuille qui le fournit, n'étant pas encore développée, se trouve naturellement roulée longitudinalement et couverte d'un léger duvet blanchâtre ; puis, vient le oo-long, thé très aromatique dont la feuille est peu ramassée ; le thé sou-chon et le san-out-tcha ou thé à trois goûts sont aussi fort estimés. Le meilleur thé croît, dit-on, aux environs de la ville de Hoëi-tcheou-foo, située au sud et non loin de Nankin dans des terres maigres et légères formées de détritrus granitiques... Mais je n'ai pas l'intention de répéter ici la leçon que je viens de prendre, et peut-être en ai-je déjà trop dit.

¹ Le mot 茶, thé, nous vient de tea que les Anglais ont emprunté aux Fokinois ; les habitants des deux Kwang appellent cette feuille *tcha*, nom que les Portugais ont adopté.

Paw-sse-tchen vient de me faire cet après-midi une seconde visite ; la première fois, ne m'ayant pas trouvé, il m'avait laissé sa carte, c'est-à-dire, un grand papier rose sur lequel est imprimé son nom. Il demande à voir mon daguerréotype, dont on lui a beaucoup parlé. Je fais deux fois son portrait et lui remets la meilleure épreuve ; dans son ravissement, il m'engage à aller le voir chez sa femme légitime, dont il désire que je fasse aussi le portrait.

J'assiste à l'examen approfondi qu'il fait des divers échantillons des délégués du commerce français ; il admire plusieurs tissus de coton, diverses étoffes de p_{2.055} verre filé ainsi que les produits si variés de l'industrie parisienne et de la coutellerie ; il indique celles de ces marchandises qui lui paraissent devoir convenir au marché chinois ; il prie même qu'on lui cède les échantillons, et exprime le regret qu'on ne puisse se charger des commandes qu'il désire faire d'une foule d'objets.

Son amour-propre national s'était ému, à la vue des magnifiques soieries qu'avait exhibées M. Hedde ; les portraits, en soie tissée, de la Sainte-Vierge et de Jacquard le préoccupaient surtout ; il fait apporter, pour soutenir l'honneur de la fabrication chinoise, un fort beau tableau, tissé soie et or, représentant un vieillard sur un char de triomphe, traîné par un éléphant ; ce tableau est, en effet, d'un travail fort remarquable, mais le tissu a été quelque peu arrangé par des points de broderie ; il reste donc, sous le rapport de la difficulté comme de la perfection de l'exécution, fort au-dessous des œuvres admirables de la fabrique lyonnaise ; toutefois, l'importance de cet ouvrage me détermine à en reproduire le dessin au daguerréotype.

9 novembre.

Course à la grande pagode de Honan. Le bateau tanka rempli, comme on sait, à travers la ville flottante de Canton, le rôle de fiacre ; l'un d'eux nous dépose au pied des premières maisons du grand village qui s'étend sur la rive droite du Choo-keang, en face de la ville. Les étrangers qui viennent visiter le temple d'Honan, le plus grand et le plus riche de Canton, contribuent avec les nombreux propriétaires des

p2.056 campagnes situées derrière le village de ce nom, à entretenir sur ce point un grand concours de monde.

Le temple d'Honan se compose, comme toutes les pagodes chinoises, de plusieurs édifices séparés par de vastes cours entourées de murs ; toutes les constructions sont en briques. Après avoir traversé une première enceinte, on arrive à la porte des collines, au dessus de laquelle est écrit en grands caractères le nom du temple Hae-Chwang. Nous remarquons sous la porte les statues colossales de deux demi-dieux guerriers placés de chaque côté ; ils semblent veiller à l'entrée du saint lieu. Une seconde cour nous sépare du palais des quatre rois célestes, anciens héros sous la protection desquels est aussi placée la pagode ; nous traversons cette cour et parvenons par une belle avenue aux portes d'un grand palais renfermant les trois Boudha très précieux ; ce sont trois grandes statues représentant le Boudha des temps passés, le Boudha des temps présents et le Boudha des temps futurs. Les grilles en bois de l'immense salle dans laquelle ces images sont placées sont malheureusement fermées et nous ne pouvons voir qu'imparfaitement, au travers des barreaux, les autels, les statues et les ornements bizarres qui la remplissent ; c'est là que les bonzes viennent chanter vêpres.

Derrière ce grand temple sont plusieurs pavillons ou chapelles ; dans l'une se trouvaient deux bonzes, assis l'un en face de l'autre et chantant leurs vêpres, en marquant la mesure sur un morceau de bois très sonore ; le caractère monosyllabique de la langue chinoise donnait à leurs chants une allure saccadée qui en diminuait l'effet p2.057 soporifique ; ils redisaient d'ailleurs souvent les mêmes mots, comme dans nos litanies ; ces deux prêtres avaient la tête nue et portaient des robes dont la moitié était grise et l'autre jaune, leur teint pâle semblait accuser de longs jeûnes.

Je remarquai, dans le troisième temple que je visitai, un beau mausolée en marbre blanc, magnifiquement sculpté et surmonté de la statue de la vierge Kuan-yn allaitant un enfant. Je me disposais à en faire l'objet d'une épreuve daguerrienne, lorsque les deux bonzes qui

avaient terminé leur office (il était trois heures) s'approchèrent pour examiner mon instrument et se faire expliquer son usage ; ils approuvèrent par des gestes mon projet et l'un d'eux consentit même à se placer immobile dans le champ de mon daguerréotype.

À droite en entrant dans le temple, il existe une rangée de cellules destinées aux bonzes, puis un atelier d'imprimerie, et au fond, on trouve les loges des animaux sacrés ; les bonzes, voués à l'abstinence, les nourrissent avec un tel succès, que les porcs que j'ai vus là avaient complètement perdu leurs formes ; leurs courtes jambes s'absorbaient dans les développements du ventre, les yeux disparaissaient dans les bourrelets du front qui venait recouvrir et cacher jusqu'au groin ; dans cet état, ces animaux ne pouvant plus se mouvoir eux-mêmes, sont transportés, tous les matins, de leur loge dans la cour ; on y nourrit aussi, jusqu'à ce qu'ils meurent de mort naturelle, des poules et des canards provenant comme les porcs, des offrandes des dévots.

Parmi les constructions situées à gauche, je ^{p2.058} remarquai un pavillon destiné à Kwan-foo-tzee, demi-dieu de la guerre, représenté par une statue colossale faisant une affreuse grimace. Le roi des ombres, le sombre Te-tseang-wang a aussi là son pavillon. Puis, je parcourus la salle de réception des voyageurs, le logement du prier, le réfectoire, les cuisines où quelques bonzes novices préparaient la nourriture des cent soixante-quinze prêtres qui desservent le temple d'Honan.

Un vaste jardin est attenant à ces bâtiments ; nous y vîmes une douzaine de jardiniers occupés à la culture des légumes et du riz ; l'un d'eux traçait un sillon avec une charrue attelée d'un buffle ; cette charrue rappelle l'informe araire provençale ; elle n'a point de roues, son soc est en fer et n'a pas d'oreille ; sa partie antérieure présente un bec droit horizontal, de 4 centimètres de largeur, destiné à ouvrir le sol, tandis que la partie inférieure, fortement renflée en demi-cercle, écarte la terre et la rejette du côté où le laboureur penche la charrue. D'autres ouvriers étaient occupés à manœuvrer un moulin à vanner, dans lequel je

reconnus le modèle parfaitement exact du van introduit dans nos fermes, depuis un demi-siècle, et qui est, comme on le voit, d'invention chinoise.

C'est au fond du jardin, vers la rivière, qu'est situé le lieu de sépulture des bonzes, dont les corps sont brûlés après leur mort, pour en conserver les cendres dans l'humble mausolée qui était sous nos yeux. Tout à côté est une espèce de fourneau destinée à cette opération. Quelques jarres contenant les cendres des bonzes morts dans l'année attendaient le jour de la cérémonie ^{p2.059} du dépôt ; il y existe aussi des tombes réservées aux croyants qui laissent de l'argent pour acheter cette sépulture.

Le terrain occupé par le temple d'Honan et ses dépendances n'a pas moins de 3 hectares et demi de superficie.

La chronique chinoise raconte qu'il y a déjà plusieurs siècles, un bonze nommé Che-yue vint construire à Ho-nan une pagode qu'il dédia à Boudha et l'appela le temple des dix mille automnes ; mais ce temple acquit son renom et son importance au milieu de circonstances extraordinaires qui prouvent la haute intervention du Dieu.

Sous le règne de Kang-hi et vers 1700, alors que la province de Kwang-tong n'était pas encore entièrement subjuguée par les Mantchoux, le gendre de l'empereur y fut envoyé pour achever la conquête ; il accomplit sa mission, reçut le titre de Ping-nan-wang (roi du Midi subjugué) et établit son quartier-général dans la pagode même d'Honan ; il y avait alors dans l'île treize villages dont les habitants avaient été condamnés à l'extermination pour leur résistance opiniâtre aux armées impériales. Au moment de partir pour mettre cet ordre à exécution, Ping-nan-wang aperçut un bonze nommé Ah-tsze, dont la figure fraîche et rebondie lui parut en opposition avec la vie d'abstinence à laquelle il était astreint par la loi de Boudha, qui n'accorde pour toute nourriture à ses ministres que des végétaux ; il lui reprocha son hypocrisie et, prononçant son arrêt de mort, il tira incontinent son sabre pour exécuter sa propre sentence ; mais une ^{p2.060} paralysie soudaine frappa son liras ;

pendant la nuit suivante, il eut une apparition qui l'avertit que Ah-tsze était un saint homme, qu'il fallait bien se garder de le tuer ; dès le lendemain matin, le roi se présenta lui-même devant Ah-tsze, confessa son intention criminelle et son bras fut sur le champ guéri ; il jura alors soumission à Ah-tsze, le prit pour tuteur et pour guide.

Les habitants des treize villages condamnés à être exterminés ayant entendu raconter ce miracle, sollicitèrent le bonze qui consentit à intercéder en leur faveur ; le roi répondit à Ah-tsze :

— J'ai reçu l'ordre suprême d'exterminer ces rebelles, mais puisque vous m'assurez, mon maître, qu'ils sont maintenant soumis, qu'il en soit ainsi ; je dois, toutefois, envoyer des troupes cerner chaque village, jusqu'à ce que j'aie de nouveaux ordres de l'empereur ;

bref, les villages furent sauvés et leur gratitude pour ce bonze n'eut pas de bornes ; on le comblait de présents, de richesses ; le roi lui-même persuada à ses officiers de faire des offrandes à la pagode.

Tel est le récit conservé par les chroniqueurs chinois et que reproduit le *Chinese repertory* où je viens de le lire ¹.

On trouve chez les orfèvres de Canton une foule d'objets d'or et d'argent dont le travail est fort remarquable ; ils font des boîtes, des étuis, des porte-cigares, des éventails, des bourses en filigrane d'argent d'un fini auquel il est difficile d'atteindre. Ils excellent surtout dans l'emploi du burin ; je viens d'acheter chez l'un d'eux une coupe dont les ciselures représentent une de ces luttes, qu'aux temps mythologiques de tous p^{2.061} les pays, les cieux eurent à soutenir contre la Terre : des guerriers montés sur des dragons ou sur des poissons monstrueux, des êtres fantastiques moitié hommes, moitié crabes ou écrevisses, y sont précipités du ciel dont ils tentaient l'escalade. Cette scène, pleine d'animation, est rendue avec une rare perfection et Benvenuto Cellini n'en aurait désavoué ni la composition, ni l'exécution ; oserai-je dire

¹ [c.a. : *Chinese repertory* ou plus probablement *Chinese repository* ?]

après cela que le prix de cette œuvre artistique ne dépasse pas 150 francs, bien qu'il y entre pour 75 francs de matière d'argent !

En général, la façon des vases d'argent tels que théières, cafetières, sucriers, etc., etc., ornés de figures en relief et couverts de ciselures, varie entre 30 et 100 pour cent de la valeur du métal ; elle compte pour 18 à 20 pour cent dans la valeur des couverts à filets et à coquilles.

La dorure de l'intérieur des vases d'argent est faite au mercure ; mon orfèvre est accouru ce matin chez moi pour être témoin de l'opération du dorage par le galvanisme, il en est resté émerveillé, et après avoir cherché à deviner le procédé, il m'a fait les plus vives instances pour le lui montrer, mais comment me faire comprendre ?

10 et 11 novembre.

L'art de la fabrication du verre est à peine introduit depuis une trentaine d'années, et déjà Canton compte plus de cent verreries ; il est vrai que, fidèles à leurs habitudes de fabrication en petit, les Chinois ont monté leurs verreries sur une échelle qui conviendrait à peine ^{p2.062} chez nous à un essai en grand. Chacune de ces verreries, à quelques exceptions près, n'a pas dû coûter 300 francs de premiers frais d'installation et ne compte pas plus de quatre à dix ouvriers. En général, le four à fondre le verre consiste en un fourneau à réverbère en terre réfractaire, chauffé à la houille sèche et renfermant dans un moufle un creuset chargé d'environ 80 livres de matière. L'ouvrier, placé derrière une planche qui lui sert d'écran, agite le mélange avec un ringard. Lorsque la cuite est prête, il souffle le verre au moyen d'un long tube de fer et lui donne au moule toutes les formes voulues ; mais sous le rapport de l'habileté de main, comme sous celui de la composition de la matière, le verrier chinois a encore bien des progrès à faire pour atteindre à la perfection de son art ; il fabrique pourtant des bouteilles, des cloches, des lampes, des verres à vitre, des cristaux pour lustres, des verres de couleur, des ornements imitant le jade, etc. ; mais indépendamment des nombreuses imperfections de cette verrerie, elle a le défaut capital

d'être très fragile, parce que les Chinois ignorent encore l'usage du four pour la recuite du verre.

En général, on place dans le creuset une partie de verre cassé apporté d'Europe, et deux parties d'un mélange de quartz pulvérisé et de nitrate de potasse, ce dernier servant de fondant.

J'ai assisté, dans une des plus grandes verreries de Canton, à la composition du creuset ; on y introduisit devant moi 110 livres de verre cassé, 40 livres de nitrate de potasse, 40 livres de quartz et 10 livres de chaux : le verre obtenu était léger et un peu jaune.

p2.063 Le quartz employé dans la composition du verre est fort abondant dans les terrains granitiques de la côte, et coûte, réduit en poudre, une piastre le picul (62 kil.) ; le prix du nitrate de potasse est de 7 piastres le picul ; la houille se vend, à Canton, $\frac{1}{2}$ piastre le picul ; le verrier vend généralement les produits toujours très défectueux de son industrie, 100 francs le picul.

On fait aussi entrer du plomb dans la composition du verre, mais au lieu d'employer son oxyde, les Chinois font usage du plomb à l'état métallique, et comme ils se servent de nitrate de potasse pour fondant, on se rend compte de la transformation du plomb en oxyde ; ils obtiennent ainsi des verres denses très clairs, qu'ils vendent à raison de 170 francs le picul, quelle qu'en soit la forme.

Leur procédé pour fabriquer le verre à vitre consiste à débiter les manchons, au moyen d'un diamant, en fragments réguliers qu'ils plantent au four ; ils n'obtiennent ainsi que de petits carreaux, lesquels sont, au surplus, un objet de luxe en Chine, où l'on ne se sert encore que de coquilles translucides, ou de papier de la Corée rendu transparent.

On pourra longtemps encore porter aux Chinois des objets de verrerie, et si nos verriers voulaient s'astreindre à fabriquer exprès pour le marché chinois, en reproduisant les formes usitées dans le pays, il y aurait des fortunes à faire dans cette industrie.

La fabrique de cuivre émaillé que je visitai ensuite se trouve à l'extrémité est de Physic-street. Bien qu'assez considérable en raison de

ses produits, elle ne compte guère qu'une douzaine d'ouvriers. Les Chinois sont nos ^{p2.064} maîtres dans l'art d'émailler sur cuivre, et nous n'avons rien de mieux à faire aujourd'hui qu'à leur emprunter leurs procédés, soit qu'il s'agisse d'obtenir des teintes vives et variées, ou des émaux élastiques et solides résistant au choc et à la dilatation, soit enfin que nous voulions, grâce au bon marché de la fabrication, transporter dans les usages ordinaires de la vie les cuivres émaillés, que nous n'avons jusqu'ici considérés que comme des objets d'art plus ou moins précieux. Le cuivre émaillé n'est pas, en Chine, beaucoup plus cher que la porcelaine.

Au moyen de quelques achats faits dans cette fabrique, j'ai pu y passer deux demi-journées à suivre le détail des opérations, que les ouvriers m'expliquaient d'ailleurs avec une complaisance extrême, me permettant de prélever des échantillons de tout ce que je voyais employer. On prépare au marteau, dans un atelier situé hors de la fabrique, les vases en cuivre destinés à être émaillés ; c'est une opération de chaudronnier, et les Chinois excellent aussi dans cet art. Pour émailler un vase, on commence par le nettoyer en ayant soin toutefois de ne pas en décaper la surface que l'on mouille avec de l'eau et qu'on saupoudre immédiatement de la composition à émailler qui doit faire le fond ; cette matière varie selon qu'on veut un fond blanc ou un fond coloré. On place la pièce dans un four à moufle, chauffé avec de la houille de Nankin (c'est la meilleure de Chine) ; quand le glacé est produit par la fusion, on retire la pièce qu'on recouvre d'une cloche en fer pour ménager le refroidissement ; on peint ensuite sur ce ^{p2.065} fond, comme sur la porcelaine, et l'on repasse la pièce au four à moufle ¹.

Le négociant chinois qui avait l'obligeance de me servir d'introducteur dans les divers ateliers de Canton, voulut me faire visiter quelques métiers à tisser les étoffes de soie unies et façonnées, situés à l'extrémité du faubourg de l'Ouest et fort loin des rues fréquentées par les Européens.

¹ J'ai déposé, au musée céramique de la manufacture royale de Sèvres, les divers échantillons d'émaux que j'ai rapportés, afin qu'on puisse en déterminer la composition et perfectionner cette industrie en France.

Déjà le cri de *fan-koï* (diable étranger) s'était fait entendre à mes oreilles ; la troupe des enfants des rues à qui, comme partout, est dévolu le privilège de harceler les étrangers, augmentait ; il était temps d'arriver. Je suivis mon guide dans une petite ruelle et nous nous trouvâmes au milieu d'un atelier où battaient plusieurs métiers pour l'uni et le façonné. Je n'ai rien à dire du métier pour l'uni, non plus que de celui qui sert à faire des rubans et des bandelettes de soie ; ils ont la plus grande analogie avec nos métiers, si ce n'est qu'il existe une simplicité extrême dans leur construction, comme dans leurs accessoires, dont le bambou fournit ordinairement les matériaux ; tous ces métiers ont pour serrer la chaîne une pièce qui retombe par son propre poids et que repousse l'ouvrier avec sa main, au lieu de la tirer à lui, comme dans notre métier.

Quant au métier pour le façonné, c'est notre ancien métier à la tire, celui que l'immortel Jacquard a supprimé, en substituant ses ingénieux cartons à l'ouvrier ^{p2.066} que je vis, dans la partie supérieure du métier, occupé à écarter avec ses mains les fils destinés aux combinaisons de la chaîne et de la trame ; de là une diminution de main-d'œuvre et une grande perfection dans un travail qui réclamait autrefois beaucoup d'habileté de la part de l'ouvrier tireur, lorsque le dessin se compliquait. Aussi le métier à la Jacquard nous assure-t-il, pour le façonné, une supériorité incontestable sur les Chinois, à qui nous fournirons peut-être un jour ces sortes d'étoffes confectionnées avec la soie de leur propre pays.

Un ouvrier en soie travaille seize heures par jour et gagne à peine 1,50 fr. ; ce bas prix de la main-d'œuvre joint à celui de la matière première rend les étoffes unies bien meilleur marché qu'en Europe et bien supérieures en qualité, parce qu'on n'économise pas autant la matière première ; cet avantage, les Chinois le conserveront avec celui résultant sans doute de la nature particulière de certaines soies propres à faire le crêpe de Chine et le pongis ; à moins toutefois que la qualité de ces soies ne tienne, comme je le soupçonne, à une préparation à nous inconnue et que les Chinois leur font subir dans le décreusage. J'ai regretté de n'avoir pu porter mes investigations sur ce point.

Mon guide avait, à quelques centaines de pas de là, parmi ses connaissances, un fabricant de toile et de batiste ; il m'offrit de m'y conduire et j'acceptai. Les ateliers donnaient sur la campagne ; j'y trouvai une vingtaine de femmes occupées à filer au rouet le *lo-ma* et le *tsing-ma*. À cet effet, elles réunissaient bout à bout les filaments de ces plantes textiles au moyen d'une espèce ^{p2.067} de nœud tordu, exécuté rapidement par le pouce et l'index humectés d'eau, tandis que le rouet pelotonnait le fil ainsi formé sans torsion. Ce fil entre dans la confection de plusieurs variétés de toiles *cha-pou*, différant beaucoup de celles d'Europe par leur raideur persistante ainsi que par la fraîcheur qui en est la conséquence et qui leur fait donner la préférence sur nos toiles par les Chinois. Parmi ces toiles se trouve le tissu connu sous le nom de *batiste de Canton* par les Français ; de *grass-cloth*, par les Anglais ; et par les Cantonais de *yun-chest-yao ha-pou*, quand la batiste est écrue ; *piou-pâ-yao ha-pou*, quand elle a été blanchie ; mot à mot *tissu-fin-écru-d'été* ou *tissu-léger-fin-blanchi-d'été*. Outre cette espèce de batiste qui présente une variété infinie de finesse et conséquemment de valeur, on fait, comme nous venons de le dire, des toiles plus ou moins grossières appelées *tso-ha-pou*, mot à mot *tissus-communs-d'été* ¹.

¹ La matière de tous ces tissus provient de l'écorce de deux plantes textiles qu'on cultive en grand à 940 *li* (94 lieues) nord-ouest de Macao, dans le district de Si-nam 南西, notamment sur le territoire de la petite ville de Hoang-tchiang ; elles sont connues dans le pays sous les noms de *lo-ma* 蘇樂, et de *tsing-ma* 蘇青.

La première, le *lo-ma*, qu'on cultive également dans les environs de Canton et de Macao, produit des toiles grossières ; la seconde, le *tsing-ma*, donne des toiles fines ou batistes. On emploie, dans certaines toiles, le *lo-ma* pour la trame et le *tsing-ma* pour la chaîne.

Voici quel est le mode de culture de ces deux plantes : nous commencerons par la culture du *lo-ma*.

— Après avoir bien fumé la terre, on lui donne diverses façons qui ont pour but de la diviser extrêmement et d'en briser les mottes, de manière à obtenir une terre fine, parfaitement unie ; c'est exactement ce que l'on fait en France pour préparer les chénevières. Alors, au commencement du printemps, époque des pluies, on sème la graine en ayant la précaution de le faire très bas et très légèrement, afin que la graine reste à la surface. On recouvre ensuite le terrain d'une couche épaisse de paille ou d'herbes sèches, et, s'il ne pleut pas, on l'arrose de manière à ce que l'eau, dégoûtant à travers la paille, parvienne jusqu'au sol sans impulsion aucune et conséquemment sans risquer d'enterrer la semence. La graine germe dans ces conditions, et, lorsque la plante est entièrement hors de terre, on retire la paille ; puis, un peu plus tard, lorsque le semis a pris plus de vigueur, on l'éclaircit de manière à ce que les plantes conservées soient à 15 centimètres environ les unes des autres. Vers le huitième mois, la plante a atteint sa maturité, et, comme elle est dioïque, on opère comme en France à l'égard du chanvre, c'est-à-dire, qu'on arrache d'abord les plants mâles, quand la fécondation a eu lieu, puis ensuite les plants femelles. Ainsi la récolte se

11 novembre.

p2.068 Les Chinois sont grands amateurs de fleurs et l'on peut en juger au soin qu'ils donnent, sous ce rapport, à la décoration de leurs jardins, dont toutes les p2.069 balustrades, tous les murs, à hauteur d'appui, sont garnis d'élégants pots de fleurs. Les gens de la ville trouvent à s'abonner chez des jardiniers fleuristes qui, moyennant une faible rétribution, couvrent de vases de fleurs, qu'ils renouvellent continuellement, les terrasses et l'intérieur de leurs demeures ; telle est la principale destination des jardins connus sous le nom de *fa-ti* (terrains p2.070 à fleurs), situés au-dessus de Canton près d'un embranchement que forme la rivière. Ces jardins, que je viens de visiter, n'offrent aucune plante rare ou curieuse ; les chrysanthèmes, les balsamines, les belles de nuit, les géraniums, les juliennes dominent par leur nombre, au milieu des myrtes, des jasmins et des camélias ; il n'y avait là pour moi que d'anciennes et agréables connaissances de nos jardins d'Europe. Les arbustes et les haies de ces jardins se font

fait en deux fois, à quinze ou vingt jours de distance. La tige du lo-ma atteint 5 à 6 mètres de hauteur et un diamètre d'environ 2 centimètres à sa base.

Pour extraire la filasse, on coupe au collet de la racine l'écorce de la plante encore verte, que l'on en détache alors avec facilité. Cette écorce est mise à tremper dans l'eau pendant deux jours puis on l'étend au soleil pour la sécher et on la divise ensuite à la main en longs fils qu'on prépare comme le chanvre.

— Le tsing-ma réclame le même mode de culture, les mêmes soins que le lo-ma, et vient dans les mêmes conditions, sauf la température du pays, qui doit être moins chaud. Pour en préparer la filasse, on lie la plante nouvellement arrachée en bottes de 1 mètre à 1 mètre 50 centimètres de hauteur sur 50 centimètres de diamètre, et on les place verticalement au-dessus d'une large chaudière de fer peu profonde et pleine d'eau, dont les bords ont été exhausés au moyen d'un treillis de bambous garnis de terre glaise. On allume alors le fourneau de manière à entretenir l'eau en ébullition pendant quelques heures, et jusqu'à ce que la plante soit ainsi cuite à la vapeur ; on la retire pour la sécher au soleil ; puis, quand la dessiccation est complète, on la trempe dans l'eau froide, et, en la rompant au collet de la racine, l'écorce se détache et vient à la main. Cette écorce est ensuite refendue et divisée en filaments d'une extrême ténuité à l'aide de peignes, etc. Le fil se fait sans torsion aucune, mais en réunissant bout à bout les filaments de même dimension.

Il est probable que ces deux qualités de chanvre réussiraient fort bien en Algérie, et notamment dans la plaine de la Mitidja ainsi que dans le midi de la France, et il serait d'autant plus important de naturaliser ce produit, qu'un manufacturier anglais fort connu, M. Hargraeve, a annoncé, dans le numéro du *London Mail* du 24 juin 1845, qu'il a fait des essais nombreux sur le filage à la mécanique des filaments du tsing-ma, qu'il est arrivé à des résultats très satisfaisants, que ce filament produit des fils beaucoup plus forts et en même temps plus fins que les diverses plantes textiles d'Europe, et qu'il est en mesure de fabriquer avec cette matière des tissus aussi beaux que la batiste de France.

remarquer par le mauvais goût qui préside à leur taille ; ils offrent la forme de chiens, de buffles, de bateaux ; c'est tout au plus si ces disgracieuses formes ont le mérite de la difficulté vaincue.

Au surplus, on pourrait se faire une idée de la puissance des jardiniers chinois, en fait de monstruosité végétales, en voyant la jolie forêt d'arbres nains, qu'on était occupé à expédier dans un bateau à quelque riche mandarin de Canton ; qu'on se figure des ormes séculaires de 6 pouces de hauteur, aux troncs couverts de mousse, aux branches noueuses et contournées, présentant dans leur réunion sur une surface de terrain de 3 mètres carrés, l'aspect d'une forêt ombreuse, forêt en miniature, il est vrai, mais où les proportions étaient assez habilement conservés pour rendre l'illusion complète ; j'avais déjà vu, dans quelques maisons chinoises, des jardins en miniature, mais rien d'aussi parfait ne s'était encore offert à moi.

En revenant, je me fis déposer près d'un amas considérable de houille sèche, extraite du bassin houiller situé au nord de Canton, et j'y recueillis plusieurs ^{p2.071} empreintes de fougères, de joncs et de mousses propres à généraliser les faits relatifs à la formation houillère, sur les diverses parties du globe.

13 novembre.

Le docteur Parker, missionnaire de l'église réformée, est venu me prendre pour visiter l'hôpital américain, qu'il dirige et où l'on opère gratuitement les malades. Cet établissement commence à prendre de la vogue, et le nombre des Chinois qui viennent s'y faire traiter est considérable. Les opérations les plus fréquentes consistent dans l'ablation des produits si variés des affections cancéreuses pour lesquelles la médecine chinoise est sans remèdes ; ainsi M. Parker a eu souvent à enlever des loupes qui avaient atteint jusqu'à 3 pieds de circonférence et un poids de 50 kil. Toutefois, cet habile médecin pense que les Chinois ne sont pas plus disposés que d'autres, par leur constitution, à ces affreuses maladies ; mais qu'ils les négligent et que surtout ils n'en combattent pas dès l'origine le développement. Il arrive

trop souvent, en effet, qu'ils se bornent à consulter le sort au pied des autels du dieu Fo, et comme l'oracle leur défend ordinairement de se laisser opérer par des étrangers, ils reculent jusqu'au dernier moment et alors qu'il n'existe plus de chance de salut. Toutefois, M. Parker a obtenu des succès inespérés qui lui ont valu un grand renom ; mais ce qui a le plus contribué à sa réputation c'est l'opération de la cataracte, qu'il pratique avec une habileté fort remarquable. Il est vrai qu'il a eu l'occasion de se faire la main à Canton, où il ne p^{2.072} se passe pas de jour qu'il n'opère 30 à 40 malheureux atteints de cécité. L'habitude des hommes du peuple de dormir à l'air pendant les nuits d'été et l'usage de se raser la tête, contribuent à rendre très fréquente cette maladie, dans laquelle, comme on sait, le cristallin de l'œil devient opaque.

Pendant que le docteur Parker me donnait ces explications, la salle des aveugles s'était remplie. Il me fit placer à côté de lui et pratiqua devant moi, en quelques minutes, une dizaine d'opérations. Plusieurs jeunes médecins chinois, au nombre desquels se trouvait le nommé Kum-chon dont j'ai déjà parlé, suivent ses travaux avec assiduité et s'initient, sous sa direction, à l'étude manuelle de la chirurgie.

La promptitude avec laquelle la sensation de la lumière est rendue à l'œil et cette sensation elle-même qui impressionne si vivement le malheureux privé de la clarté des cieux, produisaient un effet électrique sur les parents venus pour assister chaque patient. La foule eût volontiers crié au miracle et elle eût eu raison ; car, si le miracle n'est pas dans l'opération chirurgicale en elle-même qui n'exige pas une interversion des lois de la nature, il doit être, pour les Chinois, dans l'impossibilité de comprendre cet esprit de charité active dont s'inspire le christianisme et qui fait aller au-devant de l'humanité souffrante, pour l'amour de Dieu et dans le seul but de soulager ses semblables.

Toutefois, malgré le zèle évangélique des missionnaires protestants, je doute fort qu'ils parviennent à répandre chez les Chinois les doctrines du Christ. p^{2.073} Assurément les soulagements qu'ils apportent aux maux physiques, frappent le peuple d'admiration ; mais, de là à faire entrer dans les cœurs le rayon vivifiant de la foi, la distance est

immense. L'Église réformée, en se privant de la pompe des cérémonies religieuses et en dépouillant son culte de la partie mystérieuse et poétique du catholicisme, pour ne conserver que la morale pure et sublime qui lui sert de base, a renoncé à tout jamais à parler aux esprits grossiers le seul langage qu'ils puissent comprendre ; à les échauffer de ce saint transport qui fait les conversions. Des hommes soumis à tous les instincts de la brute, en proie à toutes les superstitions, des hommes dont l'imagination faible et mobile appartient dès l'enfance aux impressions extérieures, ont besoin d'être guidés dans le sentier de la vérité par quelque chose de plus puissant que la raison, cette tutrice froide et sèche de l'homme désabusé.

M. Parker avait désiré constater les effets galvaniques de la pile à secousse sur quelques-uns de ses malades ; j'avais en conséquence disposé mon appareil. Le premier Chinois que nous y soumîmes était atteint, depuis dix ans, d'un asthme. Aussitôt que le courant électrique l'eût traversé de part en part, sa poitrine se gonfla avec aisance, ses poumons, depuis si longtemps inactifs, semblèrent reprendre leur ressort et la figure du malade s'illumina d'une expression indicible de bonheur : il y a dix ans, s'écria-t-il, que je n'avais respiré. Nous traitâmes ensuite un tic nerveux de la face, puis, un homme atteint de surdité et enfin un malheureux perclus de douleurs : tous ressentirent une amélioration sensible ^{p2.074} dans leur état, et je quittai l'hôpital au milieu des témoignages d'admiration de la foule des assistants, qui me prirent pour un grand docteur ; malheureusement les effets de la pile galvanique sont, comme on sait, de courte durée et ma gloire ne leur a pas survécu sans doute.

14 novembre.

Je n'ai pas dit que j'avais eu, il y a environ huit jours, la visite du peintre Lamqua. Conduit par le désir de voir cet instrument admirable qui dessine tout seul et dont les peintres de Canton sont fort préoccupés, il avait examiné avec beaucoup d'attention mon daguerréotype ; et, sur sa demande, j'avais fait son portrait, que je m'étais empressé de lui offrir. Il avait paru fort enchanté de cette

politesse ; mais je n'avais plus entendu parler de lui, lorsqu'aujourd'hui il s'est fait annoncer et, me remettant une boîte en maroquin vert, semblable à celle dans laquelle j'avais renfermé son portrait au daguerréotype, il m'a prié d'accepter ce témoignage de sa reconnaissance. J'ai été agréablement surpris en ouvrant cette boîte, d'y trouver le portrait en miniature de Lamqua, peint par lui-même sur ivoire, avec une perfection et un fini qui feraient l'admiration de nos meilleurs artistes ; et, chose curieuse, Lamqua avait pris pour modèle son portrait au daguerréotype ; aussi cette peinture est-elle remarquable par la vigueur de son relief. Il est impossible, on l'avouera, de pousser plus loin la courtoisie et le savoir-vivre ; assurément le peuple chez lequel de pareils traits se produisent peut à bon droit passer pour civilisé.

15 novembre.

p2.075 Le beau Hoûan-n'gan-toun offre aujourd'hui à dîner à toute la légation française, dans la maison de campagne du riche Paw-ssétchen. J'ai déjà décrit la route qui conduit à cette somptueuse demeure, où tout est disposé pour une fête.

Hoûan se tient sur le péristyle de la maison et nous reçoit, à notre arrivée, avec toute l'aisance et la grâce d'un grand seigneur d'autrefois. Il me presse les mains avec affection et m'engage à m'asseoir un instant à côté de lui. Après l'échange des politesses d'usage, nous nous répandons dans le vaste parc que j'ai déjà décrit. Parmi les plantes qu'on y cultive dans l'eau, je reconnais le trapa-bicornis, espèce de fruit farineux dont la forme bizarre représente la tête d'une vache avec ses cornes ; on le mange comme la châtaigne. Le nelumbium-speciosum et le ciperus-esculentus remplissent aussi de grands bassins. Les racines de ces deux végétaux fournissent d'excellents légumes. Ces pièces d'eau en culture renferment une grande quantité de mollusques d'eau douce, tels que des lymnées, des cyclas, des moules, dont je fais une ample récolte ; je recueille aussi deux couleuvres et un gecco qui enrichiront ma collection de reptiles.

La nuit nous rappelle dans l'intérieur de la maison, où un brillant sing-song (représentation théâtrale) nous attend. La salle de spectacle a été décorée de guirlandes de fleurs se dessinant en gracieux festons sur les murailles, au milieu d'inscriptions chinoises en notre p2.076 honneur. Des lustres de fleurs dans la construction desquels excellent les Chinois, se balancent dans les airs, qu'ils embaument, et un léger réseau de fleurs de jasmin liées ensemble par des fils imperceptibles nous sépare de la scène, où ne tarde pas à paraître un roi dans tout l'appareil de sa puissance ; c'est une exposition de riches costumes, dans laquelle j'ai peine à démêler une action quelconque.

La seconde pièce, espèce d'opéra-comique mêlé de chants et de récitatifs, mérite d'être reproduite. Il s'agit d'un mari rentrant chez lui après vingt ans d'absence. Parti jeune et imberbe, il rapporte de la guerre un visage mâle et barbu. Il a le projet de profiter de ce changement dans sa personne pour surprendre sa femme et s'assurer si elle est restée fidèle à ses premières amours ; s'arrêtant donc à la porte de sa maison, il guette le moment où elle paraîtra. Cependant l'épouse sort bientôt et s'avance sur la scène, de l'air distrait et ennuyé d'une amante abandonnée. Il l'aborde avec politesse et galanterie et lui annonce que, compagnon d'armes de son mari, il est venu lui donner de ses nouvelles. La femme se répand en amers reproches contre son mari qui, depuis vingt ans, la laisse dans l'oubli, sans daigner même lui écrire. Celui-ci fait tous ses efforts pour excuser son prétendu camarade et rejette sur les occupations de la guerre le silence qu'il a gardé ; la femme ne veut rien entendre et repousse toute explication. Flatté intérieurement de cette colère dans laquelle il croit trouver la preuve d'un grand amour, le mari déclare qui il est ; mais sa femme se refuse à le reconnaître et se réfugie p2.077 précipitamment chez elle, le laissant à la porte, de chaque côté de laquelle la scène continue. Comme preuve de ce qu'il dit être, la femme demande à voir l'écharpe, gage d'amour qu'elle lui donna à son départ ; le mari s'empresse de la tirer de son sein et de la présenter à travers la porte entr'ouverte ; cette preuve n'est pas jugée suffisante.

— Mon époux, s'écrie-t-elle, était jeune et vous êtes vieux.

— Hélas ! répond-il, j'ai eu le sort de ce tissu aujourd'hui terni et chiffonné ; mais le temps n'a-t-il pas aussi marqué son passage sur vos traits ?

À ces mots, qui sont comme une révélation, elle s'élançait vers un baquet d'eau et s'y regarde pour vérifier s'il est vrai qu'elle aussi ait vieilli. Il y a dans cette naïve absence de coquetterie qui, pendant vingt ans, lui a laissé oublier son visage, une idée fort originale qui peint d'un seul trait la vie triste et retirée de l'épouse fidèle. Elle constate, hélas ! pour la première fois, les ravages de ces vingt ans d'absence. Ne doutant plus qu'elle ne soit auprès de celui que le *yong-lao* (le vieillard de la lune) a lié à elle par un cordon de soie, elle ouvre sa porte et se précipite aux pieds de son seigneur et maître. Mais son hésitation a vivement mécontenté ce dernier, qui repousse sa femme. Alors, le désespoir dans l'âme, elle déclare qu'il ne lui reste plus qu'à aller terminer dans la rivière sa misérable existence. Touché de tant de douleurs, l'époux la retient dans ses bras et le raccommodement est complet. Assis à côté de sa compagne, notre héros entreprend le récit de ses aventures de guerre. Il a fait la conquête d'un puissant État, dont il est devenu l'empereur ; sa femme s'aperçoit, en effet, ^{p2.078} qu'il porte sous son *mâ-qua* de riches vêtements qu'elle ne lui connaissait pas.

— C'est mon costume impérial, dit-il, et votre rang d'impératrice vous en assure un semblable.

La femme manifeste la joie la plus vive, et je dirais que la toile tombe, s'il y avait toile sur les théâtres chinois.

Le jeu de scène de ces deux acteurs est d'un naturel parfait et leur pantomime exprimait si bien les péripéties de la pièce, que j'aurais presque pu me passer des explications que mon voisin, habile sinologue, avait l'obligeance de me donner.

Le sujet de la dernière pièce appartient aux temps héroïques et encadre moins une action scénique que l'exhibition de beaux et riches costumes de l'antique monarchie chinoise, ainsi que des exercices

gymnastiques et des tours de force prodigieux. Deux guerriers puissants, se disputant le sceptre impérial ou quelque'autre hochet, en sont venus aux mains ; leur rencontre donne lieu aux gambades les plus grotesques, aux culbutes les plus extravagantes, aux sauts les plus incroyables, le tout au bruit d'une musique criarde, tempérée par les éclats stupéfiants du gong.

J'avais eu la curiosité de pénétrer dans les coulisses, pour assister aux préparatifs des acteurs. Je les vis peindre leurs figures en bleu, en rouge, en noir, et attacher leurs fausses barbes aux oreilles au moyen de petites pinces d'acier. Le rôle de femme, dans la seconde pièce, avait été rempli par un jeune homme ; mais en revanche c'était une femme qui avait joué le rôle d'un jeune prince, dans la troisième.

^{p2.079} Pendant que nous étions réunis dans la salle de spectacle, une forte odeur d'opium s'y était répandue. Je descendis pour en reconnaître la cause et je trouvai les gens de la suite de Hoüan-n'gan-toun occupés, dans le vestibule, à fumer l'opium. Voilà donc comment on observe, en Chine, l'édit impérial qui punit de mort le fumeur de cette drogue ; c'est sous les yeux même de l'un des plus hauts fonctionnaires de la province des deux Kwang, que les hommes de sa maison s'enivrent d'opium. Hoüan à qui on le fit remarquer, se borna à hausser les épaules avec l'expression de dégoût d'un grand seigneur à qui l'on dénoncerait l'ivresse de son cocher.

Cependant, à la nuit, le parc s'était couvert de feux de toutes couleurs ; les ponts, les galeries, les pavillons étincelaient de guirlandes d'émeraudes, de saphirs et de rubis d'un magique effet ; des girandoles de lumières se jouaient à travers le feuillage des arbres et reflétaient leurs feux dans les bassins, parmi les larges feuilles et les fleurs du nelumbium épanouies à la surface de l'eau. Je me crus transporté dans un de ces palais féériques décrits dans les contes des Mille et une Nuits. L'annonce du souper qui s'était fait vivement désirer, me ravit à l'extase dans laquelle j'étais plongé.

J'avais compté sur un repas chinois ; mais Hoüan-n'gan-toun avait eu la malencontreuse idée de nous faire traiter à l'européenne par ses cuisiniers. Or, je ne sache rien de plus dangereux que de faire sortir un artiste de la sphère de son talent. Produit bâtard des deux cuisines qui se partagent le monde, chaque plat, comme ^{p2.080} heurté entre le goût chinois et le goût français, rappelait ces affreux mélanges auxquels on ne saurait trouver de noms.

Il était minuit, quand nous reprîmes nos bateaux pour rejoindre les factoreries.

18 novembre.

Je sors de chez Paw-ssé-tchen qui m'a reçu dans l'intérieur de sa famille. J'ai eu l'insigne faveur de saluer M^{me} Li, sa femme légitime, entourée de quatre à cinq concubines de son mari qui remplissent auprès d'elle le rôle de dames de compagnie. M^{me} Li est aussi gracieuse que jolie ; elle paraît avoir 28 à 30 ans, et se dandine fort agréablement sur ses tout petits pieds, pour conserver son équilibre. Ma présence avait interrompu les parties de dés, de dominos et de jonchets auxquelles prenaient part la mère et la sœur du maître de la maison. Trois ou quatre nourrices effarées avaient caché leurs nourrissons, à mon approche, craignant sans doute que je ne leur jetasse le sort ; Paw-ssé-tchen cherchait à calmer leur trouble et souriait à sa nombreuse progéniture.

Nous laissâmes ces dames pour visiter la maison qui est vaste, élégante et confortable. Une espèce de jardin orné de rochers factices et de la pièce d'eau obligée, la sépare d'un bâtiment où se trouve établie une imprimerie fort occupée en ce moment par la réimpression d'un grand dictionnaire d'Histoire naturelle, édition de luxe que le riche Paw-ssé-tchen ne fera tirer qu'à 40 exemplaires. Je m'arrêtai un instant pour examiner le procédé typographique des Chinois. L'ouvrier chargé du ^{p2.081} tirage avait à la main droite deux brosses ; avec l'une il enduisait d'encre la surface d'une planche en bois, sur laquelle les caractères étaient gravés en relief, tandis qu'il promenait l'autre, parfaitement

sèche, sur la feuille de papier que sa main gauche venait d'étendre ; il assurait ainsi le contact de toutes les parties de cette feuille. Comme la feuille d'impression était d'un grand format et qu'il s'agissait d'ailleurs d'un ouvrage précieux, l'ouvrier opérait lentement ; mais j'ai vu tirer à Macao, dans l'imprimerie des Missions Étrangères, jusqu'à quinze ou dix-huit cents exemplaires dans la journée, par un seul ouvrier. On reconnaît dans ce que je viens de décrire l'impression stéréotype ; ce mode est infiniment mieux approprié à la langue chinoise que celui qui consiste dans l'emploi des caractères mobiles. En effet, cette langue comptant autant de caractères que de mots, le compositeur ne pourrait avoir à sa portée assez de cases pour y puiser aisément les éléments de sa composition, comme cela a lieu quand on n'a affaire qu'aux vingt-cinq ou trente lettres d'un alphabet ; on fait donc, en Chine, fort rarement usage des caractères mobiles et seulement lorsqu'il s'agit d'ouvrages dans lesquels on doit opérer de fréquents changements.

Dans la chambre voisine de celle où l'on imprimait se trouvaient plusieurs ouvriers occupés à graver des planches en bois de poirier sur lesquelles une main habile avait tracé au préalable les caractères ; ce travail était exécuté avec une rapidité et une sûreté de main prodigieuses.

p2.082 En rentrant à la maison, nous passâmes devant une chambre dont la porte entr'ouverte me permit de voir les deux fils aînés de Pawssé-tchen, occupés à travailler sous la direction d'un homme qu'à son air grave, pédant et compassé je reconnus pour leur précepteur ; je m'approchai d'eux et les complimentai sur leur écriture déjà fort remarquable par sa netteté ¹.

¹ On sait qu'en Chine chaque ville ou village possède une école publique, où tous les enfants sont envoyés régulièrement. Le nombre des écoliers est assez considérable pour permettre de réduire extrêmement la rétribution que chacun paie et qui quelquefois ne dépasse pas 12 fr. par année. Il y a, dans les grandes villes comme Canton, des écoles du soir où vont les enfants obligés de travailler pendant le jour ; mais il est d'usage, chez les gens riches, d'avoir des précepteurs.

On commence par apprendre aux écoliers à connaître les principaux caractères de la langue, ceux qui se rapportent le plus directement aux objets de la vie habituelle ; cela fait, ils passent à la lecture du *San-tsen-king* ou classique à trois temps, livre écrit pour l'enfance et où est tracé, en lignes de trois mots, tout ce qu'elle doit savoir en fait de

19 novembre.

Le principal fabricant de porcelaine de Canton, le nommé Com-chong, est venu hier m'apporter les échantillons des diverses terres ou pierres qui entrent dans la ^{p2.083} composition de la porcelaine chinoise et qu'il a fait venir pour moi de King-te-tching, ville du Kiang-si, située sur le bord du lac Po-yang, où sont les gisements de terre à porcelaine qu'exploitent depuis 1.200 ans les Chinois. Il est facile de reconnaître dans la substance que Com-chong appelle la pierre de Yu-kan-hien de la pegmatite en décomposition, contenant

connaissances élémentaires. On aborde alors les *Quatre livres* où sont renfermées les doctrines de Confutzé et que les élèves apprennent par cœur ; ceux qui se destinent aux études littéraires sont ensuite exercés à commenter ces livres, qui, avec les cinq *King*, constituent les saintes écritures de la religion naturelle de Confutzé.

J'ai déjà décrit l'école chinoise que je visitai à Malacca. Les écoles de Canton présentent le même aspect ; le nom de Confutzé est écrit en gros caractères sur une tablette, placée à l'entrée de la salle et devant laquelle brûle perpétuellement une lampe et des allumettes aromatiques ; en entrant, l'écolier salue respectueusement cette tablette, puis son maître. Aussitôt commence un *tutti* de lecture assourdissant pour tout autre que pour le maître, qui distingue, je ne sais comment, les fautes de chacun et les signale avec sa baguette, sur le dos des petits coupables ; les paresseux sont obligés de répéter à genoux leur leçon.

Pour apprendre à écrire, l'enfant s'exerce d'abord à calquer les caractères sur un papier transparent avec son pinceau ; puis, quand sa main a acquis quelque sûreté, il trace les caractères sur une planche peinte en blanc au vernis et dont il se sert en guise d'ardoise ; le maître indique les fautes de calligraphie et la planche est lavée pour la leçon suivante.

Les collègues et écoles pour l'enseignement supérieur, où les Chinois qui se destinent aux lettres achèvent leurs études, sont au nombre de quarante-quatre à Canton ; mais on les suit peu, parce que l'enseignement y est très défectueux. C'est avec des professeurs particuliers que les jeunes gens se préparent généralement aux trois premiers examens publics qui doivent précéder le grand examen triennal, destiné à ouvrir aux lettrés la carrière des emplois publics. Le dernier de ces trois examens auxquels tout citoyen est admis, excepté les esclaves, les exécuteurs des hautes œuvres, les acteurs et les prêtres, est passé par le Hoe-yuen ou examinateur des études de la province, qui seul peut conférer le titre de *sieou-tsaï* (bachelier).

Le grand examen triennal des *sieou-tsaï* a lieu, à Canton, en public dans les salles de Kung-yuen, sous la présidence du Foo-yuen, lieutenant-gouverneur des deux Kwang, et devant deux examinateurs désignés directement par l'empereur et envoyés de Pékin, auxquels on adjoint dix fonctionnaires de la province des deux Kwang. Le nombre des candidats dépasse ordinairement plusieurs milliers ; chacun est isolé dans une espèce de cellule, et les précautions les plus minutieuses sont prises pour qu'il ne puisse avoir communication avec personne. Le premier jour, on donne au candidat à commenter trois sujets tirés des quatre livres de Confutzé et ensuite le thème d'une pièce de vers ; le second jour, il doit développer un sujet tiré des cinq *King* et, enfin, le troisième, il a à traiter cinq questions concernant l'histoire de l'empire et son administration intérieure.

Il n'y a pas d'âge fixé pour subir l'examen ; on y voit accourir des vieillards à barbe blanche, appuyés sur leurs fils et petits-fils. Le nombre des candidats promus au titre de *kin-jin* (licencié) ne pouvant être que de soixante-onze, les autres sont renvoyés à trois ans de là pour essayer les chances d'un nouvel examen. Les noms des lauréats sont proclamés vingt-cinq jours après les examens, par la voix du *foo-yuen*, au son du canon, puis, un grand banquet les réunit tous sous la présidence du *hoe-yuen* et du *foo-yuen*.

Les examens pour le grade de *tsin-ssé* (docteur) sont aussi triennaux, ils ont lieu à Pékin. (Extrait du *Chinese repertory*.)

du kaolin mêlé à quelques lamellés de mica vert et traversé par de p2.084 petites veines de stéatite verte et jaune. La pierre de *khy-men* n'est autre chose que du pétuntsé, espèce de petro silex compact, jaunâtre, fort dur, renfermant quelques grains de quartz. Ce qu'il me présente sous le nom de *tchi-kaou* est de la chaux sulfatée. Le *lang-tchi* est, d'après ses explications, de la cendre de fougère ; dans le *hoa-tchi* je reconnais de la stéatite blanche et dans le *tchy-hoei* de la chaux carbonatée. Enfin, il existe parmi p2.085 ces échantillons, un pain de pâte de porcelaine, portant la marque du fabricant et dont la composition est, selon Com-chong, de 95 % de kaolin pur, extrait par le lavage de la pegmatite en décomposition, de 3 % de *hoa-tchi* (stéatite) et % de *tchy-hoei* (carbonate de chaux). Il m'explique, d'ailleurs, que ces proportions varient selon la qualité de porcelaine qu'on veut obtenir.

Quant à la couverte (*yeou-kan*), c'est un mélange de la pierre de *khy-men* (feld-spath compacte) parfaitement pilé, de *lang-tchy* (cendre de fougère), de *tchi-cao* (chaux sulfatée) et de *tchy-hoei* (chaux carbonatée).

Ces divers matériaux entrent aussi dans la composition de nos porcelaines d'Europe, à l'exception toutefois de la stéatite dont l'emploi ne nous est pas connu. Cette substance paraît avoir pour effet, en ajoutant du liant à la pâte, de permettre de donner plus de légèreté au travail et de fabriquer surtout la porcelaine dite coque d'œuf, qui a présenté jusqu'ici beaucoup de difficulté à nos ouvriers ¹.

¹ La porcelaine est d'invention chinoise. C'est vers le septième siècle de notre ère qu'on construisit les premiers fours, dans la province de Kiang-si, où la porcelaine est-encore fabriquée aujourd'hui avec le plus de perfection. Trois siècles après s'établirent les grands fours de King-te-tchin, situés à l'est du lac Po-yang. La pegmatite, décomposée et transformée en kaolin, y existe en amas et en filons puissants au milieu des roches de diverse nature appartenant à la série des groupes de la formation intermédiaire qui constituent le terrain du bord de ce lac. C'est là que sont les principales carrières de la terre à porcelaine (kaoling). La ville de Nan-tchang-foo, située au sud de ce lac, est le grand marché des produits de la manufacture de King-te-tchin, qu'on y transporte par le lac. Il existe aussi des manufactures de porcelaine à Tchao-king-foo, ville située à l'ouest de Canton ; mais ses produits sont en tout inférieurs à ceux de Kiang-si.

Comme article d'exportation, la porcelaine de Chine a perdu beaucoup de l'importance qu'elle eut au moment où les produits de l'Extrême-Orient commencèrent à nous arriver par le cap de Bonne-Espérance ; les taxes prohibitives, d'une part, et le bon marché de nos

p2.086 J'ai saisi cette occasion pour rappeler à Com-chong sa promesse de me faire visiter ses ateliers pour la décoration de la porcelaine blanche qu'il fait venir de King-te-tchin et de Tchao-king-foo.

Il est dix heures du matin, nous le suivons M. Hedde et moi, à l'extrémité du faubourg de l'Ouest, et nous p2.087 pénétrons avec lui dans un immense magasin où sont accumulés les produits les plus remarquables de la fabrication chinoise : des vases de 5 pieds de hauteur, ornés de riches peintures, des bancs de jardin, des corbeilles, des balustrades couvertes de moulures et mille autres objets. Mais ce ne sont pas là les ateliers de peinture sur porcelaine que je suis venu voir, et j'en fais l'observation à Com-chong qui avait sans doute espéré se dispenser, par cette exhibition, de tenir sa promesse. J'insiste vivement, et, après avoir répondu à toutes ses objections, je l'entraîne vers la rivière, où je compte trouver un bateau de passage pour gagner l'île d'Honan qui renferme ses ateliers.

En approchant de la rive, Com-chong m'a montré de loin sa fabrique ; mais je crains qu'en y arrivant avec moi, il ne donne quelque ordre contraire à mes projets. Aussi, ai-je prié mon compagnon de rester avec Com-chong et, aussitôt que le bateau touche terre, je cours à la fabrique qu'il m'a désignée. Une douzaine de peintres étaient au travail ; je m'approche de l'un d'eux et, lui faisant force *tchinn-tchinn*, je lui prends tout doucement des mains son pinceau ainsi que la tasse à la décoration de laquelle il travaille ; grande est sa stupéfaction ; j'y ajoute encore, en lui glissant une piastre dans la main. Cependant

produits similaires, de l'autre, ont depuis considérablement réduit sa vente en Europe. Les frais de transport et surtout la taxe, en élevant sur nos marchés le prix du double au quintuple de la valeur en Chine, en ont fait aujourd'hui un objet de luxe accessible aux riches seulement. L'état actuel des fortunes en France permettrait cependant à cet article de prendre place parmi nos consommations habituelles, et nos jardins ne tarderaient pas à s'orner de gracieux vases de fleurs, de bancs, de supports, de jarres, de balustrades, etc. ; nos tables, de paniers de fruits et de surtout aux formes élégantes, si le prix de ces divers objets diminuait, par suite d'une réduction dans la taxe d'entrée.

Aujourd'hui, la porcelaine de Chine est généralement expédiée à Bombay et dans les autres parties de l'Inde anglaise par assortiments consistant en services de tables de 270 pièces, au prix de 100 à 600 fr. Services de déjeuner de 20 pièces, au prix de 24 fr. ; grands services à thé de 101 pièces, au prix de 80 à 100 fr. ; petits services à thé de 46 pièces, au prix de 40 à 50 fr.

On estime qu'il s'exporte annuellement de Chine environ 300.000 kilogrammes de porcelaine, dont la valeur varie entre 2 et 20 fr. le kilogramme.

l'honnêteté de mon procédé a calmé ses susceptibilités et il entame une série de remerciements, que je mets à profit pour m'emparer successivement de ce qui constitue son attirail de peinture ; ses godets de couleurs, la gélatine qu'il emploie pour les délayer avec de l'eau, le papier à décalquer, les pièces ^{p2.088} de porcelaine commencées, en un mot, tout ce qui l'entoure devient ma proie. Quand mes actes de spoliation assombrissent son front, une piastre mise dans sa main rend à sa physionomie toute sa sérénité.

J'avais dégarni son établi et m'occupais déjà à plier dans mon mouchoir le produit de ma razzia, lorsque Com-chong entra. L'ouvrier lui expliqua ce qui venait de se passer, en montrant avec joie mes 4 piastres qui représentaient bien dix fois la valeur commerciale de ces échantillons. Pour moi, qui, au moyen de mes tasses inachevées, de mes godets et de mon pinceau encore plein de couleur, emportais les procédés de la fabrication chinoise prise sur le fait, je ne crus pas avoir payé trop cher le secret de cette peinture en relief que les Chinois avaient jusqu'ici gardé pour eux ¹ et à l'emploi duquel leurs couleurs doivent cette vivacité, cette vigueur qui les distinguent.

Les fours pour la cuite des couleurs sont situés à 2 kilomètres des ateliers de peinture ; un maître ouvrier désigné par Com-chong nous y accompagna. J'y trouvai en activité un four où l'on traitait de petites tasses à thé de 2 pouces de diamètre ; elles étaient empilées fort artistement sur un plateau de tôle qu'un long manche en fer permet de porter au fond du four et d'y faire tourner ^{p2.089} sur un axe. Construit assez grossièrement avec de l'argile et des briques, le fourneau a 1,20 mètre de hauteur et se compose d'un moufle cylindrique de 0,50 mètre de diamètre ; il est chauffé extérieurement comme nos fourneaux à coupelle, par la partie supérieure, avec du charbon de bois ; on entretient en outre quelques charbons incandescents sur la sole du

¹ J'ai fait hommage à la manufacture royale de Sèvres de tous les objets décrits plus haut, ainsi que de la collection complète des couleurs employées en Chine, dans la décoration de la porcelaine, avec une note des procédés en usage. J'y ai aussi déposé un grand nombre de poteries chinoises qui ont pris place dans le musée céramique de ce magnifique établissement.

moufle. Les pièces empilées sur le plateau de tôle passent d'abord quelques minutes dans un four à réverbère dont la chaleur ne dépasse pas 150° afin que le feu ne les saisisse pas. C'est alors qu'on les introduit dans le moufle, d'où je les vis retirés au bout de 25 minutes, et placés immédiatement sous une grande cloche en métal, afin de les garantir d'un refroidissement trop brusque. J'obtins des ouvriers une de ces petites tasses à thé, avant la cuite des couleurs, et une autre après cette opération, comme échantillons de la fabrication à ses divers degrés.

Pour les grandes pièces, et j'en ai vu là de 3 pieds de haut, il y a des fours d'une autre forme. Ce sont généralement deux cylindres circulaires, concentriques, placés verticalement et dont les parois sont séparées par un espace de 10 centimètres destiné au combustible ; le cylindre qui remplit l'office de moufle a 1,30 mètre de hauteur sur 0,90 mètre de diamètre. On le recouvre d'une calotte de terre cuite, dont la carcasse est en fer et qu'on soulève à volonté, au moyen d'une poulie, pour surveiller la marche de l'opération ; le feu occupe, en même temps que les parois, le fond du cylindre, où l'on a ménagé un espace de 0,20 m. entre les deux cylindres ; l'air qui ^{p2.090} alimente la combustion pénètre dans le fourneau par douze ouvertures pratiquées autour du cylindre extérieur ; on chauffe pendant 6 à 12 heures, selon la grandeur des pièces, et le fourneau est ensuite abandonné à lui-même, afin que le refroidissement ait lieu lentement : je dessinaï ces fourneaux avec exactitude.

Je remarquai que les Chinois ne font pas de la fixation de l'or sur la porcelaine une opération à part ; ils cuisent les couleurs en même temps que la dorure ; aussi, cette dernière est-elle fort peu solide parce que la chaleur qui convient aux couleurs est trop faible pour fixer l'or : ce perfectionnement appartient à la fabrication européenne. Au surplus, l'art de la décoration de la porcelaine est, aujourd'hui, fort arriéré en Chine, où il se ressent de l'infériorité de l'art de la peinture. Mais, je le répète, ce qui frappe d'étonnement, c'est l'exiguïté de tous les moyens mis en œuvre par les Chinois, dans ces diverses opérations. Les fourneaux sont assez grossièrement construits en brique et argile par les mêmes ouvriers chargés de la cuite ; à peine si le hangar qui les

renferme est clos et couvert. Tout le personnel de cet atelier, le plus considérable de Canton, ne va pas au-delà d'une vingtaine d'ouvriers. ¹

p2.091 Cette observation s'applique plus ou moins à toutes les industries chinoises ; et ce n'est pas là le seul trait de ressemblance qu'elles offrent avec la situation industrielle de l'Europe, il y a une centaine d'années.

Au temps où la science n'avait pas encore prêté à l'industrie le flambeau de ses théories, les fabriques, quelqu'en fût le genre, étaient petites, disséminées sur le territoire ; la division du travail ne s'étendait jamais bien loin ; les procédés en usage se traînaient dans les voies étroites de la routine ; le progrès ne pouvait être que l'œuvre des siècles. Tel est l'aspect général que présente aujourd'hui la fabrication chinoise. L'ouvrier est parvenu au plus haut degré de l'adresse p2.092 manuelle ; mais les outils compliqués, les procédés mécaniques, puissants, la chimie, la physique, l'élément scientifique, en un mot, dont le concours a donné, dans ces derniers temps, un si grand essor à l'industrie européenne, fait totalement défaut aux Chinois : l'industrie chinoise est un être sans tête, sans cerveau.

Accumulés pendant une longue suite de siècles, les faits se pressent en foule dans chacune des branches des connaissances humaines ; les

¹ Dans cette fabrique où les ouvriers sont employés à l'année, les contre-maîtres gagnent 140 piastres (840 fr.) et les simples ouvriers sont payés en raison du degré de leur habileté depuis 60 piastres (360 fr.) jusqu'à 110 piastres (600 fr.) ; ils sont en outre nourris et la plupart couchent dans les ateliers où ils dressent pour la nuit de mauvais lits qui disparaissent au point du jour.

La journée de travail commence à six heures du matin et se termine à six heures du soir ; il est accordé, vers midi, une heure et demie pour le repas et pour fumer.

Dans les autres industries la journée de travail dure souvent quinze heures et se partage ainsi : de sept heures à midi, de une heure à six heures et de sept heures à minuit. Les premiers ouvriers jouissent de la faculté de faire de petites absences pendant ces heures de travail, pour aller fumer quelques pipes d'opium.

En général les salaires varient selon la capacité de l'ouvrier entre 20 et 200 piastres (120 et 1.200 fr.). La moyenne du salaire annuel d'un bon ouvrier est de 100 piastres (600 fr.) plus la nourriture.

On peut calculer sur une interruption de travail de trente jours seulement dans le cours de l'année ; car les Chinois n'ont pas de jour de repos correspondant à notre dimanche. Les fêtes sont rares et la seule qu'ils ne manquent jamais de célébrer par des réjouissances qui excluent tout travail, a lieu au renouvellement de l'année (en février) ; elle est consacrée aux réunions de famille. Les ouvriers qui, pour la plupart, ont leurs femmes à la campagne, vont les visiter à cette époque et jouir pendant quelques jours des douceurs, du foyer domestique.

uns, recueillis dans les livres, sont passés dans le domaine public ; d'autres, et ce sont surtout ceux qui se rattachent à l'art de guérir et à la chimie, constituent l'héritage transmis par le père à son fils. Ces faits, au sein desquels l'Europe a encore beaucoup à puiser, en ce qui concerne principalement l'agriculture, la médecine, la métallurgie, l'alimentation de l'homme, la préparation des teintures et des couleurs, la fabrication du papier et, enfin, la simplicité d'une foule d'outils, de petits moyens mécaniques fort ingénieux et de procédés d'un usage journalier, ces faits, dis-je, aucun homme ne s'est rencontré en Chine, pour les réunir, les coordonner, créer des méthodes d'induction qui les résument et les expliquent ; poser, enfin, les bases de ces théories scientifiques qui ouvrent au génie de l'homme les champs de l'avenir.

Ainsi, la chimie s'est arrêtée au point où les alchimistes du dix-septième siècle l'avaient conduite en Europe, en multipliant au hasard leurs essais sur l'action mutuelle des corps. Les officines des apothicaires chinois renferment la plupart des médicaments que le règne ^{p2.093} minéral fournit chez nous à la médecine ; mais leur préparation, compliquée par la présence de substances qui ne jouent aucun rôle dans les combinaisons, indique que l'opérateur ne s'est pas rendu un compte exact du mode d'action des divers corps mis en présence. C'est ainsi que pour obtenir le protochlorure de mercure (calomel), qu'ils emploient à l'intérieur contre les maladies du foie, ils font entrer, dans sa préparation, du sous-borate de soude, des sulfates de chaux, d'alumine et de fer, des sulfures de mercure et de zinc, de l'azotate de potasse, du chlorure de sodium et du mercure. La complication de ce procédé provient aussi sans doute de ce qu'ils ne connaissent guère, en fait d'acides minéraux non combinés, que l'acide azotique faible, qu'ils emploient dans l'opération de la touche et qu'on obtient, en Chine, par la distillation d'un mélange d'azotate de potasse ou de soude avec de l'argile, dans une cornue de grès.

Ce que les Chinois entendent parfaitement, c'est la préparation des oxydes métalliques qu'ils emploient dans leurs émaux et leurs verres colorés, ainsi que pour la décoration de la porcelaine ; mais leurs

procédés longs et compliqués se ressentent encore de l'absence totale de principes scientifiques.

Ils communiquent à quelques huiles de graines la propriété de sécher rapidement, en les faisant bouillir avec du peroxyde de manganèse. Ce procédé est tellement supérieur à celui qui consiste, en Europe, à employer l'oxyde de plomb, que l'huile, rendue siccatrice par le peroxyde de manganèse, acquiert les qualités d'un vernis.

p2.094 La poudre à canon, qu'ils ont inventée, est, en Chine, un mélange de 75 ½ parties de nitre, 14 ½ parties de charbon et 10 parties de soufre. C'est aussi dans ces proportions que se prépare notre poudre, et si la qualité de la poudre chinoise laisse à désirer, cela tient uniquement à l'imperfection du mélange.

Les Chinois exploitent assez mal leurs mines, mais ils travaillent parfaitement les métaux et font à peu près tous les alliages connus de nous. Toutefois, il en est plusieurs, et le pe-tong ou cuivre blanc est de ce nombre, qui sont le produit naturel de la fusion de divers minerais des mines du Yun-nam.

Ils pratiquent les procédés de la trempe et savent, depuis des siècles, que l'alliage de cuivre et d'étain devient malléable par un refroidissement brusque. C'est sur ce principe qu'est fondée la fabrication de leurs gongs, qu'ils forgent à froid, au marteau, et auxquels ils donnent ensuite cette sonorité si remarquable, en les soumettant à la chaleur rouge, dans un four dont le refroidissement a lieu très lentement.

La préparation du bleu de Prusse a été introduite tout récemment par un Chinois qui, s'étant embarqué comme matelot à bord d'un bâtiment anglais, s'est trouvé obligé, pour gagner sa vie à Londres, d'entrer dans une fabrique de produits chimiques, où il a été employé à la préparation du ferro-cyanure de potassium. De retour dans son pays, il a établi, à Canton, une fabrique dont les produits ne laissent rien à désirer.

Les détails qui précèdent et auxquels je serais à même de donner beaucoup plus d'extension, suffiront, je ^{p2.095} pense, pour montrer que la chimie n'est encore, en Chine, qu'une réunion de faits pratiques sans liens, sans relation entr'eux.

Il en est de même de la physique ; ainsi les Chinois ne connaissent des phénomènes de l'électricité que la propriété qu'ont la résine et l'ambre d'attirer les corps légers par le frottement. À l'exception de l'aiguille aimantée, dont la découverte leur appartient, ils ne savent rien du magnétisme. La construction de leurs instruments de musique à corde et à vent, tout en subissant nécessairement les lois de l'acoustique, sont une preuve, dans une foule de cas, de leur ignorance de la théorie des sons.

Leurs connaissances en optique sont, s'il est possible, encore plus bornées ; ils n'ont jamais pu comprendre la construction d'une lunette d'approche ou d'un télescope. Leurs besicles ne sont que des conserves, dont les verres en cristal de roche, taillé à l'aide de la poudre de corindon, présentent deux faces planes ; ils emploient aussi à cet usage le quartz enfumé (*tcha-chi*, pierre de thé), pour se défendre de l'action des rayons solaires.

Les mathématiques se réduisent pour eux à l'arithmétique et aux premiers éléments de la géométrie. Le système décimal sert de base à leurs calculs, comme aux divisions de leurs poids et mesures. Ils ne connaissent ni l'algèbre, ni la géométrie descriptive, et l'on s'en aperçoit à l'absence de perspective dans leurs dessins.

Ce qu'ils possèdent d'astronomie pratique, ils le doivent d'abord aux Arabes, puis aux jésuites, qui n'ont ^{p2.096} pu cependant réussir à former, à Pékin, des élèves capables de les remplacer. Aussi, le tribunal des Mathématiques est-il vacant, depuis le départ des Européens. On a cru, parce que Confutzé rapporte exactement les dates de trente-six éclipses de soleil, que les Chinois connaissaient le moyen de les calculer ; mais, comme l'observe si judicieusement Dawis, cela prouve

plutôt l'exactitude des annales écrites par Confutzé, que la science astronomique des Chinois.

On ne trouve chez eux aucune trace de la dynamique ; à peine font-ils les plus simples applications de la statique. Aussi, leurs moyens mécaniques sont-ils tout à fait primitifs ; ils se bornent à l'usage du levier, de la poulie, du treuil, de la roue dentée ; ils n'ont pas même su employer cette dernière à transformer le mouvement horizontal en mouvement vertical et réciproquement ; le moulin que j'ai décrit (page 245 du premier volume), est un exemple de leur impuissance, à cet égard. La vis était, à ce qu'il paraît, une machine trop compliquée pour eux ; aussi, l'ont-ils empruntée aux Européens, et cela tout récemment.

Les Chinois fabriquent, aujourd'hui, des horloges, mais ils se conforment servilement aux dimensions des pièces de leurs modèles, incapables qu'ils sont d'en calculer d'autres.

Leurs connaissances anatomiques ne s'étendent pas au-delà de l'ostéologie ; ils ont horreur des dissections et ne font point d'amputations. Quant à la médecine, elle n'est, comme toutes les autres branches de leurs connaissances, qu'une réunion confuse de faits recueillis avec plus ou moins de discernement.

p2.097 Toutefois, en présence de la pauvreté de nos théories médicales se contredisant l'une l'autre, j'hésiterais, je l'avoue, à les plaindre de cet état de choses, si l'astrologie ne venait y mêler ses raisonnements grotesques. D'ailleurs, leur idées sur la diète et le régime, l'emploi qu'ils font des purgatifs comme dérivatifs, et des simples en infusion ou cataplasmes, l'usage du moxa, celui de l'acupuncture et d'une foule d'autres moyens thérapeutiques fort remarquables déposent en faveur de la pratique du médecin chinois, dont l'esprit d'observation se développe d'autant plus qu'il est son unique guide dans l'appréciation des maladies. Il est à remarquer, en effet, que rien ne nuit autant à l'observation directe qu'une théorie, puisque son but est précisément de dispenser de l'observation en établissant les faits *a priori* ; elle fait en médecine des savants, non des médecins.

La classification des trois règnes de la nature offre de si étranges assemblages, qu'on en doit conclure que les Chinois n'ont jamais accordé qu'une attention fort superficielle à l'examen des caractères spécifiques des êtres. J'ai déjà parlé, ailleurs, de leurs idées géologiques sur l'origine des montagnes. En minéralogie, la confusion est telle, qu'ils ont réuni les pierres artificielles, les quartz, les agates et le jade avec l'ambre et le jayet. La division du règne végétal en onze groupes se fonde sur des caractères sans valeur, tels que la nature herbacée ou ligneuse de la tige. Quant au règne animal, ce sont des analogies plus ou moins grossières qui en déterminent la distribution en quatorze groupes artificiels.

p2.098 Tel est le tableau de la situation des sciences, en Chine. Ainsi s'explique l'état stationnaire de l'industrie dont l'organisation est incomplète par suite du vide qu'y laisse l'absence de l'élément scientifique.

Mais comment les sciences ont-elles pu rester, depuis si longtemps, dans cet état d'infériorité, chez un peuple dont le nom se rattache aux plus grandes découvertes du génie de l'homme, la boussole, la poudre à canon, l'imprimerie. Je n'hésite point à le dire, c'est dans la structure de la langue chinoise qu'il faut chercher la cause de cet immense fait.

On sait que les Chinois n'ont point d'alphabet ; ils se servent de caractères hiéroglyphiques représentant des idées, des mots. Telle était aussi l'écriture dont les anciens Égyptiens ont couvert leurs temples. Il semble que ce système graphique ait dû se présenter, de prime abord, à l'esprit de l'homme, lorsqu'il sentit pour la première fois la nécessité de donner une durée à sa parole fugitive. Les caractères dont il se servit furent d'abord la représentation des objets matériels dont il avait à s'occuper. Ce mode primitif d'écrire, en suivant pas à pas dans ses développements les progrès de la civilisation, répondit à tous ses besoins ; le nombre des signes augmenta peu à peu ; après avoir exprimé des sujets simples et bornés, il dut satisfaire à la nécessité de rendre des idées complexes.

C'est ainsi que dans l'espace de soixante siècles, la langue hiéroglyphique des Chinois s'est enrichie, je devrais dire encombrée, de trente à quarante mille caractères hiéroglyphiques qui rendent aujourd'hui sa connaissance complète ^{p2.099} impossible à qui que ce soit et dont l'étude absorbe l'existence de tous les hommes studieux de l'empire du Milieu.

On a dit, il est vrai, que les difficultés de la langue chinoise écrite avaient été fort exagérées, qu'il n'est pas nécessaire d'en connaître tous les caractères et que, puisqu'il n'existe que deux mille mots différents les uns des autres dans un ouvrage tel, par exemple que le Télémaque de Fénelon, il suffirait de connaître les deux mille caractères qui les expriment pour lire un livre pareil en chinois. D'ailleurs, a-t-on ajouté, les caractères radicaux, qu'on pourrait jusqu'à un certain point appeler l'alphabet chinois, ne sont qu'au nombre de deux cent quatorze, servant dans les dictionnaires chinois à la classification de tous les autres signes qui en dérivent, au moyen de certaines additions.

Assurément ces deux cent quatorze racines aident beaucoup aux efforts de la mémoire, en lui offrant des points de repère ; mais elles sont trop multipliées et subissent trop de transformations arbitraires pour qu'il soit possible à l'homme le mieux organisé et le plus laborieux, de loger dans sa tête plus de quinze à seize mille formes de caractères ; l'empire chinois ne compte peut-être pas vingt lettrés de cette force.

Parvenue à cet état d'engorgement, la langue chinoise ne peut plus exprimer que bien difficilement des idées nouvelles ; il n'y a, pour ainsi dire, plus de place pour ces idées ; c'est un instrument qui fonctionne déjà trop péniblement, pour étendre davantage son emploi ; après avoir été longtemps l'un des plus puissants ^{p2.100} auxiliaires de la civilisation, dont il avait hâté la marche, il est devenu un embarras pour elle, pour son progrès.

Le peuple chinois paie bien cher aujourd'hui les avantages qu'il a pu trouver, à l'origine de la société, dans la simplicité synthétique de son système graphique, sur l'emploi d'un alphabet dont l'invention est un travail analytique, supposant au préalable un certain degré de civilisation. Pour exprimer les vérités scientifiques et les idées nouvelles qui dérivent des faits accumulés depuis des siècles, pour donner à ces idées une classification raisonnée, il ne faudrait pas moins de cinq à six cents mots nouveaux, c'est-à-dire, cinq à six cents caractères ! Se fait-on une idée d'une pareille addition et des difficultés de répandre dans le public la connaissance de ces caractères conventionnels de formes nouvelles ?

Les sinologues Rémusat et John Dawis ont commis, à mes yeux, une grande erreur, lorsqu'ils ont prétendu que le système hiéroglyphique des Chinois était favorable à la classification philosophique des êtres par espèces et par genres. Lors de la formation du langage, les idées élémentaires exprimées par les caractères radicaux ont été suivies d'idées complexes, pour lesquelles, au lieu d'inventer de nouvelles formes arbitraires, on a imaginé des combinaisons telles qu'en ajoutant à un radical, commun à une classe nombreuse d'êtres, un signe particulier, on est arrivé à la spécification de chacun de ces êtres.

Ainsi, le radical ma 麻, chanvre, applicable à tous ^{p2.101} les végétaux textiles, est entré comme élément dans le nom de chacun d'eux ; on a fait tsing-ma 麻青, lo-ma 麻梁, etc., pour exprimer les diverses espèces de plantes textiles, quelle que fût d'ailleurs leur véritable famille botanique ; de même, le mot chien étant un radical, on a fait chien-renard, chien-loup, chien-singe, les Chinois ayant considéré, par la plus étrange bévue, le singe comme appartenant à la même famille que le chien. Mais n'est-il pas évident que, par cette manière de procéder, on commençait à grouper ensemble, avant de les avoir suffisamment étudiés, des êtres qui, pour avoir quelques traits de ressemblance extérieure, pouvaient cependant se trouver fort étrangers les uns aux autres ? Depuis quand, en effet, les caractères extérieurs ont-ils pu servir de base à une classification

philosophique et raisonnée des êtres de la création ? Ainsi, de ce que la chauve-souris vole, au moyen d'une peau membraneuse qui lui sert d'ailes, les Chinois devaient-ils la classer parmi les oiseaux, malgré les caractères tranchants qui l'en séparent ? De ce que l'ambre a une cassure un peu vitreuse, était-il rationnel de le réunir au quartz, dont la composition en diffère essentiellement ? De ce que le phoque et la baleine vivent dans l'eau, fallait-il les séparer des mammifères auxquels ils se rattachent par les traits les plus importants de leur organisation ?

On multiplierait à l'infini les citations de ce genre, si celles qui précèdent ne suffisaient pour démontrer ^{p2.102} combien ces classifications superficielles renferment d'erreurs grossières qui, une fois enregistrées dans la langue, deviennent éternelles.

En résumé, les classifications résultant du système graphique des Chinois ne pouvaient être que l'expression de l'état de la science, disons mieux, de l'ignorance des temps où la langue se formait ; elles ne pouvaient donc être rationnelles et constituer, comme l'avance John Dawis, de véritables familles naturelles. ¹

L'obstacle invincible que la langue chinoise a opposé à l'avancement des sciences résulte aussi de ce que tous les hommes d'intelligence de la nation consacrent à apprendre une partie des caractères de cette langue, le temps qu'on donne ailleurs à l'étude des phénomènes de la nature. Étrangers dès lors aux recherches scientifiques, ils ne sont pas en mesure, eux qui ont le monopole de la fabrication des mots nouveaux, de reconnaître la nécessité d'en créer. D'ailleurs, ainsi que je l'ai déjà dit, ^{p2.103} les cinq à six cents

¹ Qu'est-ce, après tout, qu'une classification considérée au point de vue philosophique, sinon l'expression exacte de l'état de la science, au moment où elle est adoptée ? Une classification s'approche d'autant plus de la perfection, que la science est plus avancée ; mais ce n'est toujours qu'une vérité relative. Cela posé on devrait se garder d'y introduire des mots ayant par eux-mêmes une signification emportant leur définition, afin d'échapper à l'obligation de les abandonner, à chaque progrès que fait la science. Ainsi, les expressions d'oxygène et d'azote sont devenues fausses, dans l'état actuel de la science, puisque l'oxygène n'est plus le seul corps qui engendre les acides et que l'azote n'est plus le seul gaz qui n'entretienne pas la vie ; heureusement pour ces mots qu'ils ont une origine grecque qui permet d'oublier leur signification, sans quoi il eût fallu s'en défaire.

mots nouveaux dont les Chinois auraient eu besoin, s'ils eussent imaginé des théories scientifiques, n'auraient été compris que d'un petit nombre de savants, et ce n'est pas dans de telles conditions que les sciences progressent ; il leur faut le concours de l'intelligence des masses.

Je le répète donc, c'est dans la structure de la langue chinoise qu'il faut, selon moi, chercher la cause du peu d'avancement des sciences et conséquemment de l'état stationnaire de l'industrie.

Les conséquences de la structure de la langue chinoise ne sont pas moins remarquables dans l'ordre politique. Cette langue semble faite pour mesurer à chaque classe du peuple la portion de lumière que ses yeux peuvent supporter, sans être éblouis par ces théories séduisantes, subversives, des états. Tout le monde sait lire et écrire, en Chine ; mais ce genre d'instruction est loin d'avoir le sens que nous y attachons. Les uns ne connaissent qu'une centaine de mots, la plupart relatifs à leur profession. Je me rappelle mon étonnement, la première fois que je parcourus les rues de Canton avec mon domestique chinois, en reconnaissant qu'il ne pouvait me traduire que les enseignes des cordonniers, parce qu'il n'avait appris que le métier de cordonnier. D'autres, plus instruits, savent deux cents, cinq cents mots ayant le plus ordinairement trait à leur état.

Il en découle plusieurs conséquences qui surprendront au premier abord. Ainsi il n'est jamais venu dans l'idée du législateur d'apporter la moindre entrave à la liberté de la presse ; tout Chinois peut posséder une ^{p2.104} imprimerie. La sphère d'action de chaque publication est naturellement limitée par le sujet qu'elle traite ; plus il s'élève, plus elle se rétrécit ; les ouvrages d'une certaine portée littéraire, morale ou politique n'ont de lecteurs que parmi les hautes classes intéressées à l'ordre public ; les discussions qui mettraient en cause cet ordre public, si elles pouvaient naître au sein des hautes classes, n'auraient pas de retentissement possible parmi le peuple. Ce sont là des éléments de tranquillité et de sécurité sociales, propres à exercer une grande influence sur la forme et la durée de la

constitution politique de l'empire chinois, dont ces éléments ont fait le paradis des gouvernants, sans constituer, il faut en convenir, fussent tous nos instincts de libéralisme se révolter, un enfer pour les gouvernés.

20 novembre.

Il est cinq heures du matin ; nous quittons sans bruit le quartier des factoreries. Notre projet, préparé en secret, est de tenter le tour de la ville de Canton. On dit que cette entreprise n'est pas sans danger ; mais nous sommes cinq Européens bien décidés à la pousser à bout ; chacun s'est armé de pistolets et d'un bâton ferré ; les deux linguistes de M. Forbes nous servent de guides et d'interprètes, et nous avons des vivres pour la journée.

Il n'est pas encore jour et déjà nous laissons derrière nous, sur la gauche, la longue rue de Physic-street, pour suivre la grande muraille de la cité tartare. L'aube qui commence à poindre ramène la circulation dans les ^{p2.105} rues, et avec elle le cri de *fan-koï* retentit à nos oreilles. Le faubourg se termine par une rangée de petites maisons basses, de l'aspect le plus misérable et qu'habite la lie du peuple. Nous pressons le pas, tout en marchant la tête haute ; car la canaille des villes est comme ces bandes de loups qui ne se précipitent que sur le voyageur indécis et craintif. Le pays commence à se découvrir sur notre gauche. Après avoir dépassé la pagode de Saï-shan-mion, nous nous trouvons dans la campagne, sans toutefois nous éloigner de la haute muraille de la ville tartare, que nous longeons à droite.

Nos guides nous avaient représenté la sortie du faubourg comme la partie la plus difficile de notre entreprise, parce que notre présence pouvait y donner lieu à des attroupements hostiles. Mais, grâce à la rapidité de notre marche, elle s'est effectuée sans encombre ; et déjà nous nous flattions d'un succès complet, lorsque nous apercevons, à quelques pas de nous, un corps de garde qui nous barre le chemin. Une espèce de commissaire de police s'avance vers nous, et s'adressant à nos guides, il s'informe avec stupéfaction des motifs de notre présence

sur cette partie du territoire chinois, où nul étranger n'est admis. Le projet de faire le tour de la ville lui paraît, assure-t-il, un acte de démesure de notre part ; selon lui, la population qu'il nous reste à traverser est très hostile aux étrangers et les plus grands malheurs nous attendent, si nous persistons à passer outre. Notre contenance et nos sourires d'incrédulité sont notre seule réponse à l'exagération de ses avis ; nous la complétons en lui montrant nos armes, et, sans donner plus d'attention à cet incident, nous nous dirigeons d'un pas rapide vers la tour à cinq étages de Hou-tchan-lao, voisine de la grande pagode de Kwang-heaou-sze consacrée à la Gloire et au Devoir filial et située à l'angle nord-est de la ville tartare. Nous marchions depuis un quart d'heure et nous contournions déjà les remparts à l'est, lorsque les cris d'un homme qui courait après nous attirèrent notre attention, c'était notre commissaire de police que l'officier du poste nous dépêchait, pour nous supplier de renoncer à notre entreprise. Tous ses efforts pour nous persuader que nous allions courir les plus grands dangers ont à peine ralenti notre marche et nous avons plusieurs fois interrompu le récit de ses histoires effrayantes, en cherchant à le congédier.

Désespérant alors de nous intimider, il prononce quelques mots, que personne de nous ne comprend, mais, à la pâleur mortelle de nos guides, dont un tremblement nerveux agite subitement tous les membres, nous devinons qu'une menace terrible vient de leur être faite de la part du mandarin ; leur refus d'aller plus loin ne confirmait que trop cette pensée. Toutefois, le désir de couronner cette entreprise déjà fort avancée nous fait hésiter à rétrograder. Il nous reste moins de la moitié de la distance à parcourir pour achever le tour de la ville, mais nous ignorons le chemin, et la crainte de nous égarer nous détermine à revenir sur nos pas.

Fort peu préoccupés, d'ailleurs, des contes bleus de la police chinoise, nous examinons tout à notre aise, de la colline sur le penchant de laquelle est assise la partie nord de la ville, le pays qui nous entoure. La muraille nous paraît avoir 10 à 12 mètres de hauteur, y compris les créneaux qui la surmontent ; des moellons de

grès rouge extraits des montagnes voisines constituent les matériaux de la base, jusqu'à 2 mètres au-dessus du sol ; puis commence une construction en grandes briques de 0,32 m. de longueur sur 0,06 m. d'épaisseur ; la profondeur de la muraille doit être d'environ 7 mètres, à ce que j'ai pu en juger. Dans l'état de dégradation où elle est sur plusieurs points, elle ne pourrait offrir de résistance sérieuse, d'autant plus que l'approche n'en est pas même défendue par un fossé et qu'aucune tour ne la protège de distance en distance. Quant à son périmètre total, qui affecte la forme d'un carré dont les angles seraient légèrement arrondis, j'estime d'après le temps que nous avons mis à en parcourir la moitié, qu'il a 16 ou 18 kilomètres. ¹

Avant de nous éloigner, nous visitons la pagode de Saï-shan-mion ; puis, un petit chemin nous ramène dans les faubourgs, où la police avait sans doute eu le temps d'ameuter la foule : aussi, sommes nous accueillis ^{p2.108} par elle aux cris de *fan-koï*, mille fois répétés. Nous remarquons, à leur mise plus soignée, quelques hommes marchant au milieu du flot populaire dont ils semblent régler les mouvements. C'est évidemment à une petite émeute montée par la police que nous avons affaire ; aussi, affectons-nous une tranquillité qui se manifeste par la lenteur de notre retraite. Parmi les objets qui, chemin faisant, attirent notre attention, nous remarquons adossé au rempart un de ces échafaudages en bambou qu'on rencontre dans les divers quartiers de la ville et qui soutiennent, à une grande hauteur au-dessus des toits, les baraques des gardes de nuit chargés de veiller au feu. Jamais occasion plus belle ne s'était présentée de jeter un coup d'œil sur la ville tartare. Aussi, tandis que trois de mes compagnons prennent position sur les premières marches de l'escalier de cette espèce de mirador, nous en gravissons rapidement les rampes, M. Kind et moi, et en un clin d'œil, nous nous trouvons sur le chemin de ronde qui règne derrière le parapet

¹ Il est impossible d'admettre qu'une pareille enceinte puisse contenir au-delà de 400.000 âmes, surtout si l'on considère que les maisons n'ont qu'un seul étage ; en supposant que la ville ouverte, c'est-à-dire, les faubourgs, qui occupent une surface à peu près égale, compte une population aussi nombreuse et en attribuant à la ville flottante 200.000 âmes, nous arrivons à un million d'âmes pour la population totale de la ville de Canton, que quelques voyageurs portent à 1.500.000.

du rempart, ayant à nos pieds les maisons grises de la cité tartare. Je promène mes regards avides sur cet amas de constructions, entassées aussi irrégulièrement que dans la ville ouverte, mais généralement plus vastes, plus élégantes, plus monumentales ; toutefois, l'aspect peu animé et le manque de mouvement que j'y remarque me rappellent ces antiques et nobles villes de parlement, déchues de leur splendeur, et dont l'attitude grave et silencieuse contraste avec l'activité fébrile des grandes villes de commerce. Tout à coup, les hurlements de la foule arrêtée au pied de l'escalier ^{p2.109} montent jusqu'à nous ; les cris de détresse de nos compagnons ne nous permettent plus de douter du danger qu'il y aurait à prolonger cette situation ; nous nous hâtons de redescendre, et c'est le pistolet au poing que nous rejoignons nos compagnons. La populace, après nous avoir escortés jusqu'à Physic-street, se fond et disparaît comme si son rôle était rempli.

Ce qui vient de se passer est fait pour ouvrir enfin les yeux des plus incrédules sur les moyens que le gouvernement chinois met en jeu, dans le but de fermer son territoire aux étrangers. Chaque circonstance de cette journée renferme l'aveu de l'insidieuse tactique employée pour rejeter sur la prétendue aversion de la population chinoise contre les Européens, les obstacles que ces derniers éprouvent à franchir la limite des factoreries. Grâce au secret dont nous avons entouré notre projet, nous pénétrons, à près de deux lieues, dans l'intérieur sans la moindre opposition ; à peine la police en est-elle informée, que les difficultés se multiplient sous nos pas ; prise au dépourvu, elle essaie d'abord de nous intimider ; n'y pouvant réussir, elle s'adresse à nos guides et les menace de toute la colère des mandarins, s'ils font un pas de plus avec nous ; jusqu'ici la police s'est montrée à découvert. Tout à l'heure, elle va tirer les fils du pantin que le gouvernement chinois appelle la populace mal intentionnée ; nous lui en laissons, au surplus, le temps par la lenteur de notre retraite ; à peine dans le faubourg, nous trouvons, en effet, l'émeute installée, mais la main qui la dirige n'a pu se retirer si vite que nous ne l'ayons aperçue fort ^{p2.110} distinctement, au milieu des groupes, sous la forme d'agents provocateurs.

Ces procédés sont, d'ailleurs, tout à fait dans les habitudes du gouvernement chinois, qui a de tout temps cherché à annuler par la ruse les concessions faites à la force. Nul doute qu'en ouvrant aux Européens Canton et les ports du Nord, il n'ait eu l'arrière-pensée de resserrer peu à peu le cercle des stipulations du traité, de manière à ne pas augmenter en définitive les points de contact de l'Europe et de la Chine. L'instinct de sa conservation l'avertissait, en effet, que ce contact ne pouvait que porter atteinte à son autorité, en affaiblissant rapidement le prestige de supériorité intellectuelle sur lequel repose l'influence morale qu'il exerce depuis tant de siècles. ¹

p2.111 Il est une autre question qui, bien qu'étrangère aux faits dont il s'agit, s'y rattache par les considérations qu'elle évoque. On s'est étonné, en Europe, que le gouvernement chinois, convaincu, comme il doit l'être aujourd'hui, de l'impossibilité d'opposer une résistance sérieuse à une nouvelle attaque de la part des Anglais, en raison de l'infériorité de ses moyens de défense, n'ait pas cherché à tout prix à emprunter à l'Europe ses vaisseaux, ses armes, ses tactiques d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie et jusqu'à des instructeurs militaires pour former ses troupes ² ; et l'on n'a pas

¹ On m'a assuré que depuis notre excursion, le consul anglais à Canton avait voulu lui aussi, faire le tour de la ville. Le mandarin chargé de la police fut en conséquence prévenu officiellement par lui de son intention d'user du droit, conféré aux étrangers par les traités, de parcourir Canton et ses alentours. Ce magistrat ayant objecté qu'il ne disposait pas de forces suffisantes pour contenir la population hostile aux Européens, le consul lui répondit qu'un pareil argument ne regardait que l'autorité chinoise chargée de garantir l'exécution des traités, qu'il le rendait responsable des événements et que, quant à lui, il userait, dès le lendemain même, de son droit.

Le consul partit, en effet, comme il l'avait dit ; mais il n'avait pas fait une demi-lieue qu'un attroupement d'hommes qui semblaient l'attendre au passage se jetèrent sur lui et l'accablèrent de coups de bâton ; il eut toutes les peines du monde à se tirer de leurs mains et rentra couvert de blessures au consulat. Plainte fut portée sur-le-champ au mandarin qui vint s'excuser lui-même sur l'impossibilité de contenir la populace et promettre prompte et sévère justice. À un mois de là, on voyait s'arrêter dans la cour du consulat un homme renfermé dans une cage ; c'était, disait-on, le principal coupable qu'on venait de condamner à mort et qu'on allait supplicier. L'exécution eut lieu, mais on ne tarda pas à apprendre indirectement que l'homme ainsi offert en holocauste au ressentiment britannique était un malfaiteur condamné à mort pour un autre crime et qu'on avait transporté de cent lieues de là, pour simuler une réparation.

² Aveuglés par leurs haines nationales et méconnaissant le véritable caractère de la lutte engagée entre l'Occident et l'Extrême-Orient, quelques personnes s'étonnent que la France n'ait pas cherché à relever, par tous les moyens à l'usage de la politique, la puissance militaire des Chinois, afin de créer, le cas échéant, de nouveaux embarras à l'Angleterre. Mais, comme je l'ai déjà dit ailleurs, le temps des rivalités n'est pas encore

manqué p2.112 d'attribuer cette inexplicable incurie à un défaut de jugement résultant d'un sot orgueil, ou bien à cette espèce d'apathie dont on taxe fort gratuitement les Chinois, parce qu'ils font partie de la grande famille asiatique. Mais, qu'on le sache bien, il est beaucoup de Chinois instruits et d'une vaste intelligence, qui ne doutent nullement de la civilisation avancée de l'Europe, sous tous les rapports, même de sa supériorité, bien qu'ils persistent à nous désigner au peuple sous le nom de barbares. Ils ne se font pas illusion sur les dangers que courrait l'empire du Milieu dans une nouvelle lutte ; ils n'ignorent même pas qu'ils n'ont de chance de salut que dans l'introduction chez eux des moyens puissants dont l'Europe dispose. Si l'orgueil national était seul en jeu, on l'eût fait taire depuis longtemps ; mais ici la question de l'influence morale se dresse plus grave, plus menaçante que jamais. Chaque emprunt fait à la civilisation européenne ne contiendra-t-il pas un aveu patent d'infériorité, de la part du gouvernement chinois ? Que deviendra dès lors le prestige dont j'ai parlé tout à l'heure et sur lequel s'appuie l'autorité ? Que deviendra cette hiérarchie des capacités si respectée du peuple, le jour où il aura été déclaré publiquement que les lettrés qui la composent ne possèdent qu'une vaine science et que les barbares sont leurs maîtres ?

p2.113 L'emprunt à faire à la civilisation européenne renferme toute une révolution politique et sociale ; aussi le gouvernement chinois, placé entre ce danger et celui qu'offre un nouveau conflit avec l'Europe, ne peut que s'abandonner fatalement aux événements ; dominé qu'il est par de si graves difficultés, il faudrait qu'il fût dans le secret de l'avenir pour oser prendre un parti.

venu pour l'Europe, à l'égard de la Chine ; il lui faut conquérir ce vaste champ d'activité, avant de songer à s'en disputer les avantages ; les intérêts et les efforts des nations de l'Occident doivent se confondre dans cette immense tentative d'agrandissement physique et moral de l'Europe aux prises avec l'Asie. Dans cette croisade d'espèce nouvelle, à la tête de laquelle marche l'Angleterre, l'Europe doit se réunir comme une seule nation sous le même étendard ; ouvrir la Chine, telle est sa tâche, tâche difficile et rude, plus difficile, plus rude que ne semblent le croire les gens qui en jugent de loin par les faciles succès des armes anglaises, tâche qui n'est point au-dessous des efforts combinés de toute l'Europe.

21 novembre.

Je viens de passer la journée au milieu de la famille de Paw-ssé-tchen. La vue de mon daguerréotype que j'ai fait apporter, met en mouvement toute la maison. C'est à qui obtiendra son portrait le premier. La mère de Paw-ssé-tchen a le pas sur tous ; puis, au refus de sa femme, M^{me} Li, je fais le portrait de la sœur du maître de la maison, assez laide fille malgré le blanc, le rouge, le bleu et le noir dont sa figure est bariolée ; les deux fils aînés, les nourrices et jusqu'aux enfants au maillot, tous posent devant moi, [tous sont reproduits](#) avec plus ou moins de succès par mon daguerréotype.



Il y avait bien trois heures que durait ce rude exercice, lorsque le son du gong se fit entendre dans la rue ; il nous annonçait l'arrivée de cinq hauts fonctionnaires de Canton, escortés d'une foule nombreuse de serviteurs et conduits par l'ami Tchao-tchun-lin, le lettré, pour contempler la merveilleuse invention dont toute la ville s'entretenait.

J'aurais pu juger, aux formes cérémonieuses de Paw-ssé-tchen vis-à-vis d'eux et à la série de ses respectueuses salutations avec les bras, la tête et le ^{p2.114} corps, qu'il avait affaire à de grands seigneurs, si la richesse de leurs costumes de soie brodés de fleurs de mille couleurs, de dragons et de phénix en or et soie, n'avait suffi pour m'indiquer le haut rang de ces personnages. Le plus considérable était le *foo-yuen*, ou sous-gouverneur de la province de Canton ; venaient ensuite le *tseang-keun*, ou général tartare, commandant le corps de troupes mantchoues, en garnison dans la ville fermée ; le grand *hoppo*, ou directeur général des douanes, le *heo-yuen*, ou grand maître des études, chargé des examens et de la distribution des grades littéraires indispensables pour obtenir des fonctions publiques ; enfin, le *tuh-leang-taou*, ou administrateur des greniers d'abondance. J'échangeai avec chacun d'eux des saluts fort gracieux, pendant que Tchao-tchun-lin leur expliquait qui j'étais.

Les portraits de Paw-ssé-tchen et de ses enfants furent apportés, sur ces entrefaites. L'on s'extasia sur leur ressemblance, et je compris, aux gestes du maître de la maison, qu'il cherchait à décrire le procédé.

Son explication n'était pas achevée, que les nouveaux arrivés m'avaient déjà entouré ; c'était à qui me témoignerait le plus d'empressement et de politesse, à qui me donnerait le plus de poignées de mains, tout en me suppliant d'opérer sur-le-champ, en leur présence. Je me rendis de bonne grâce à leur désir, en faisant le portrait du *fao-yuen*, qui réussit assez bien et que je lui offris. Ce furent alors des transports de joie impossibles à rendre ; chacun voulut avoir son portrait, et je consentis à aller préparer de nouvelles plaques.

p2.115 À peine étais-je dans mon petit laboratoire, que le grand hoppo vint m'y trouver pour me prier en particulier de lui donner la préférence ; son absence ayant été remarquée, le général tartare, qui en avait sans doute deviné la cause, vint à son tour pour se recommander à moi ; puis, survint pour le même motif, mon ami Tchao-tchun-lin. Je promis à tous et, pour les satisfaire, [je me décidai à les prendre ensemble dans un groupe](#), dont je fis deux épreuves afin d'en conserver une à leur insu ; ce groupe parut leur faire un grand plaisir. Toutefois, le général tartare et le heo-yuen m'ayant prié avec instance de faire à chacun séparément son portrait, je dus me résigner à les daguerréotyper l'un et l'autre, bien que le jour commençât à devenir peu favorable aux opérations photographiques.

J'étais, au surplus, exténué de fatigue par les dix à douze plaques que j'avais faites dans la journée. Je me levai donc pour prendre congé de la noble compagnie et, pensant qu'il était de mon devoir de rendre à chacun une de ces affectueuses poignées de mains qui m'avaient été données avec tant de libéralité, je m'avançai d'un air souriant vers le général tartare ; mais, loin de vouloir accepter de moi ce témoignage de politesse, il se recula d'un air digne et superbe en retirant ses mains ; ce mouvement dont je ne pouvais me rendre compte, après toute la complaisance que j'avais eue pour lui, m'avait vivement choqué ; je me redressai donc fièrement et, l'ayant toisé de la tête au



pieds, je sortis en écartant brusquement la foule des serviteurs entassés à la porte du salon. ¹

p2.116 J'allais sortir de la maison, lorsque Paw-ssé-tchen accourut pour me supplier de ne pas m'éloigner sans avoir montré à l'honorable compagnie réunie chez lui, les effets de ma pile galvanique à secousses ; ma première idée fut de refuser, mais, entrevoyant l'occasion de mystifier ces fiers mandarins, je consentis à revenir au salon, ou ma bonne étoile me réservait une scène des plus bouffonnes, dans laquelle Paw-ssé-tchen qui avait déjà éprouvé les effets de ma pile, allait me servir de compère sans s'en douter.

La pile mise en action, Paw-ssé-tchen se saisit bravement des poignées pour donner l'exemple aux assistants et soutint, pendant quelques minutes, les secousses que j'avais eu soin de rendre aussi faibles que le comportait l'instrument. Enhardi par cet essai, le général tartare demanda à prendre la place de Paw-ssé-tchen et, pendant ce changement, j'eus le temps d'enfoncer le tiroir et d'augmenter ainsi considérablement l'intensité de la machine ; le premier choc fut violent, les secousses électriques qui se succédaient avec rapidité avaient fait contracter les doigts du patient fixés convulsivement aux pôles de l'instrument ; ses bras se tordaient et sa figure faisait d'effroyables grimaces où se peignait une p2.117 stupeur profonde, pendant que les assistants, riant à se tordre, recevaient de Paw-ssé-tchen l'assurance que cette sensation n'était qu'agréable. Cependant je venais, en arrêtant la machine, de rendre la liberté au pauvre général tartare qui se recula aussitôt, en grommelant, se frottant les épaules et les coudes comme un homme qu'on aurait battu ; tandis que Paw-ssé-tchen, voulant ajouter la preuve à ses paroles, s'emparait de nouveau des deux poignées de cuivre et supportait sans la moindre peine les effets fort innocents de l'instrument ramené rapidement par moi à son état primitif.

¹ Les grands seigneurs chinois sont toujours entourés d'une troupe nombreuse de serviteurs qui remplissent, en Chine, le rôle des esclaves, des affranchis ou des clients dans l'ancienne Rome. Les rapports de familiarité qui s'établissent d'ordinaire entre ces derniers et leur patron sont tels que ces serviteurs finissent par se glisser partout, jusqu'à ce qu'on les chasse, et souvent ils ne sortent par une porte que pour rentrer par une autre.

On se moqua beaucoup des plaintes du général tartare ; chacun voulut essayer de l'instrument et comme je l'avais disposé de manière à en rendre les secousses très supportables, on s'étonna de la mollesse efféminée du général, et plusieurs défis lui furent portés pour l'engager à recommencer, mais il fut sourd à toutes ces provocations et se tint à l'écart, continuant à se frotter de temps à autre les épaules et les coudes d'un air piteux et mécontent.

En me reconduisant, Kum-chon, qui s'était sans doute aperçu de mon mécontentement, chercha à m'expliquer que la réserve dans laquelle s'était tenu le général tartare, au moment où je m'étais avancé pour prendre congé de lui, avait été impérieusement commandée par la présence d'une foule considérable de subalternes qui auraient été inmanquablement choqués de certaines marques de politesse faites à un étranger par un fonctionnaire de ce rang : cette explication arrivait un peu tard pour le pauvre général.

22 novembre.

p2.118 Le vent de nord-ouest qui souffle avec violence depuis avant-hier, a brusquement abaissé la température de l'atmosphère ; il fait décidément froid aujourd'hui, à Canton. Les habitants ont successivement endossé plusieurs vêtements les uns par dessus les autres ; vienne la gelée, ils porteront, je crois, toute leur garde-robe sur eux ; cet usage est tel dans le Midi de la Chine, où l'on ne porte pas de fourrures, qu'on pourrait presque déterminer le degré de la température, au nombre de robes, de tai-qua, de ma-qua que revêt un négociant ; le peuple accumule sur son dos les casaques (*sham*) et multiplie les pantalons (*hon*) ou les caleçons (*mat-sot*) ; il s'arrondit ainsi de toutes les ressources de son vestiaire ; car il n'a pas de vêtements d'hiver.

Les maisons ne sont pas, d'ailleurs, disposées pour préserver du froid ; ouvertes à tous les vents, les salles qu'habitent les gens riches sont séparées les unes des autres par des cloisons sculptées à jour ou de légers treillis de bambou, ornés de méandres et d'arabesques ; les

fenêtres sont à peine fermées d'une gaze, d'une natte ou tout au plus d'un châssis garni d'écaillés de placunes et de pernes, auquel le luxe commence à substituer des vitres d'un verre fort mince.

La grippe s'est multipliée sous l'influence de ces premiers froids et je n'entends, dans les rues, que des gens enrhumés éternuant et toussant.

Le vent de nord-ouest (mousson), refroidi et desséché au contact des neiges éternelles de la chaîne du Thibet, ^{p2.119} souffle avec violence sur les parties méridionales de la Chine, depuis le mois d'octobre jusqu'en avril, et contribue à abaisser, en hiver, la température beaucoup au-dessous du point où elle devrait être relativement à la latitude ; l'action réfrigérante qu'il exerce est telle, que la moyenne de la température de Canton, pendant les mois de novembre, décembre, janvier et février, est la même que celle de la côte septentrionale de l'Afrique, qui compte 10 degrés de plus en latitude ; mais la température excessive de l'été, accrue par les vents réguliers du sud-ouest (mousson) qui, après s'être saturés des chaudes vapeurs enlevées au versant méridional de l'Himalaya et aux régions brûlantes de l'Inde et de la Cochinchine, viennent balayer les côtes de Chine, cette haute température, dis-je, rachète cette différence de telle sorte, que la ligne isotherme qui passe par Canton est assez régulière par rapport à l'équateur. ¹

23 novembre.

^{p2.120} Il y a eu cette nuit un violent incendie, à une portée de fusil de la factorerie française. Nous avons dû être sur pied pour veiller aux progrès du feu.

¹ Ce fait semblerait démontrer que, pour féconder les belles recherches isothermales de M. de Humboldt et en tirer des conséquences plus rigoureuses et surtout plus concluantes et plus étendues sur la distribution de la chaleur, à la surface du globe, il serait indispensable de tracer des courbes isothermes par saisons. On trouverait ainsi que la même courbe isotherme hivernale comprend Paris et Pékin, bien que Pékin soit de 9 degrés plus au sud que Paris, tandis que la courbe estivale de Pékin passerait par la Havane et le sud du Maroc ; et, comme les fruits de la terre et les habitudes de la vie dépendent bien plus des maximum ou minimum de température que des moyennes, les courbes isothermes par saisons renfermeraient de précieuses données non plus seulement sur la physique générale du globe, mais encore sur les points qui touchent de plus près à l'existence matérielle de l'homme.

C'était un désordre inexprimable, très favorable d'ailleurs aux voleurs qui d'ordinaire ne manquent pas de pareilles occasions. L'arrivée de la troupe chinoise, commandée par un mandarin, a rétabli l'ordre ; on a commencé à faire la part du feu, en coupant la ligne des maisons ; puis les pompes ont joué avec activité. Cependant trente maisons environ ont été la proie des flammes, et ce matin leurs malheureux habitants erraient au milieu des décombres.

Heureusement pour le vice-roi Ky-ing, cet incendie a éclaté dans le faubourg ; s'il avait eu lieu dans la ville, ce haut-fonctionnaire aurait été dans le cas d'être privé des revenus de sa place, pendant une année, attendu qu'il s'agit de trente maisons ; pour dix seulement, il n'aurait perdu que neuf mois de traitement ; mais pour trois cents, il aurait subi l'abaissement d'un degré dans le rang qu'il occupe ; telle est la loi de l'empire. Mais il est sans doute avec elle des accommodements, et les lois sont, en Chine comme ailleurs, des toiles d'araignées qui laissent passer la guêpe et où le moucheron demeure.

Il est dix heures du soir. Je viens d'assister à la célébration de la fête religieuse du quartier voisin de celui des factoreries. La rue principale est ornée de lustres de cristal, garnis de lampes fumantes ; et, à l'une de ses extrémités s'élève une estrade entourée de mannequins ^{p2.121} en papier, de grandeur colossale, représentant des demi-dieux guerriers. De grandes peintures sur verre, rappelant les aventures miraculeuses de la vierge Kuan-yn, tapissent cette estrade. De temps à autre, des bonzes viennent y brûler des papiers dorés et chanter des cantiques tandis qu'un nombreux orchestre attire la foule des sectateurs de Boudha.

Nous nous étions approchés, pour chercher à discerner, au milieu de ce tapage nocturne, la trace d'un rythme musical quelconque ; mais dans ce pêle-mêle de dissonances obtenues malgré tous les efforts de chaque musicien pour jouer à l'unisson, il nous était fort difficile de saisir le thème des morceaux. Cum-chon m'avait

cependant assuré de l'habileté des exécutants, ainsi que de la variété et du choix des instruments. Il est de fait que le gong avait été exclu de ce tapage ; mais les *tchec-tong*, espèce de hautbois criard, soufflés à tue-tête par trois gros Chinois, à la face bouffie, auraient presque fait regretter son absence, si surtout il avait pu couvrir de ses puissantes vibrations les sons aigres que quatre violonistes tiraient du *taï-kam* et du *hi-hin*, petites pochettes à deux cordes entre lesquelles sont pris les crins de l'archet. À divers intervalles on distinguait le son du *yon-kam*, instrument dont les cordes métalliques tendues sur une table d'harmonie et passées tantôt sur un chevalet, tantôt dessous, sont frappées par deux petits marteaux en bois ; ou bien ceux du *you-tchan*, lyre à seize cordes de laiton pincées des deux mains avec l'extrémité des ongles.

Je n'aurai garde d'oublier dans cet ensemble ^{p2.122} concertant le *yut-kam*, le *sam-hin* et le *pipa*, guitares à deux, trois et quatre cordes de boyau qui, de temps à autre, faisaient entendre leurs maigres accords ; mais que pouvaient-ils à côté du *ta-chan* (cymbales), du *ta-sou-loo*, petit gong aigu, et du *ting-ting*, autre espèce de gong sur lequel un exécutant frappait à coups redoublés avec une règle de bois. D'ailleurs, dans les morceaux d'ensemble le *ta-tong*, trombone droit en cuivre, et le *tchec-kan*, autre trombone recourbé, ne les couvraient-ils pas de leur voix grave ? Il n'y avait guère que le *ngao-kong* (cornet à bouquin) et le *tchat-kan*, sorte de trompette d'une harmonie imitative fort inconvenante, qui pussent lutter de bruit.

Cependant, six joueurs de *ta-siou*, *y-siou* et *sam-siou*, flûtes de dimensions diverses dont le premier trou garni d'une pelure d'oignon, donne à ces instruments le monotone *ron-ron* de notre mirliton, parvenaient à se faire entendre dans leurs interminables tenues. On remarquait encore la présence du *yun-pan*, castagnette à trois pièces, dont l'une qui est libre, frappe sur les deux autres liées ensemble, du *pok-yn*, morceau de bois refendu et très sonore, frappé avec une tige de bambou, et du *ta-kou* enfin, sorte de petit tambour,

couvert d'une peau de porc, qui résonnait sous un roulement de baguettes exécuté avec une inconcevable prestesse.

Nous finîmes cependant par saisir à peu près deux airs, grâce aux solos de *tean*, espèce de flageolet et de *shiou-shan*, sorte de chalumeau assez gracieux, dont les tuyaux en bambou garnis de trous se bouchent avec les doigts et se terminent par des anches libres qui résonnent ^{p2.123} comme dans l'accordéon, soit qu'on souffle, soit qu'on aspire. Ces airs qui sont placés ci-contre permettront de juger du goût musical des Chinois comme on a pu déjà juger par les détails qui précèdent de l'extrême pauvreté de leurs instruments, à peine dignes de figurer à côté du tam-tam et du balafo que j'ai vus chez les nègres de la côte occidentale de l'Afrique.

25 novembre.

Départ de Canton pour Macao. Deux voies de communication sont ouvertes entre ces deux villes, le Choo-keang (le Tigre des Européens) que j'ai déjà suivi pour remonter à Canton, et les canaux intérieurs. Cette dernière voie offre bien quelques dangers pour des Européens, de la part des pirates qui infestent les îles du littoral où aboutit le canal intérieur, mais on traverse un pays curieux et peu connu ; cette considération est déterminante pour mes deux compagnons de voyage comme pour moi.

Dès cinq heures du matin, nous sommes sur pied ; mais l'exactitude n'est pas, en Chine, la politesse des bateliers, et, il est sept heures, quand notre *lortcha* quitte le quai des factoreries. Il nous faut d'abord remonter la rivière, puis, la traverser pour gagner l'entrée du canal, alimenté par une dérivation du Choo-keang. Les deux mauvais forts qui s'élèvent de droite et de gauche inspiraient, à ce qu'il paraît, si peu de sécurité aux Chinois, lors de la guerre avec les Anglais, qu'ils n'avaient trouvé d'autre moyen, pour empêcher les bâtiments ennemis de remonter ce canal, que de ^{p2.124} former avec des pieux et des pierres un barrage, qui rend aujourd'hui la navigation fort dangereuse sur ce point.

TYMPAN. — ALL.

Musical score for TYPAN. — ALL. The score consists of seven staves of music. The key signature is one flat (B-flat) and the time signature is 2/4. The music is written in a single melodic line across the staves, featuring a variety of rhythmic patterns and dynamics. The piece concludes with a double bar line and a decorative flourish.

FINTA. — ALL.

Musical score for FINTA. — ALL. The score consists of seven staves of music. The key signature is one flat (B-flat) and the time signature is 2/4. The music is written in a single melodic line across the staves, featuring a variety of rhythmic patterns and dynamics. The piece concludes with a double bar line and a decorative flourish.

Airs chinois.

Placé à l'avant, le patron de la barque indiqua par des signes le chenal au timonier. Ce mauvais pas franchi, les immenses voiles de nattes plissées en éventail se déployèrent, et les *teou-mo* (tête et yeux), c'est ainsi qu'on désigne les bons matelots, les eurent bientôt orientées ; tandis que trois ou quatre apprentis marins étaient occupés à mettre tout en ordre à bord ; l'un prit un paquet de papiers dorés qu'il jeta tout enflammé dans le fleuve pour nous rendre les dieux favorables, un autre s'empessa de faire la provision d'eau douce, en remplissant une grande jarre placée sur le pont et, comme l'eau du canal est trouble, il y jeta, pour la clarifier, une substance saline, blanchâtre, dans laquelle je reconnus de l'alun. ¹

Nous sommes bientôt en face de la jolie pagode de Ta-shan, près de laquelle se groupent plusieurs petites chapelles consacrées à des saints ; des champs couverts de riz dont le vent agite les épis jaunâtres, s'étendent à perte de vue ; la moisson d'automne a commencé sur plusieurs points de cette immense plaine, et l'on aperçoit au loin les moissonneuses occupées à couper le riz avec leur faucilles. Sur notre gauche est la haute tour de Lis-koton ; le hameau bâti à ses pieds se dérobe sous un massif d'arbres.

À midi, nous sommes devant un joli amas de maisons p2.125 groupées sur le bord de l'eau et qu'habitent d'actifs cultivateurs, tout entiers à la rentrée de la récolte du riz, et des pêcheurs dont les filets sèchent sur la rive ; le Chinois qui nous sert d'interprète nous nomme ce lieu Chia-pé. Une lieue plus loin, nous atteignons Wai-tchong, point remarquable par les immenses bancs d'huîtres fossiles en possession de fournir, depuis des siècles, la chaux nécessaire aux pays voisins. Les huîtres de ce dépôt sont dans un état de conservation si parfait, qu'on ne saurait mettre en doute qu'elles n'aient vécu sur la place même qu'elles occupent actuellement ; d'un autre côté, la mer voisine nourrit encore des huîtres à talon semblables à celles-ci et, de plus, des coquilles identiques à celles qu'on trouve à l'état fossile mêlées au

¹ Il est à remarquer que cette même pratique est en usage sur le Nil, depuis les temps les plus reculés.

dépôt de Wai-tchong ; tout concourt donc à démontrer que la plaine que nous traversons et qui ne s'élève pas à plus de 4 mètres au-dessus du niveau des hautes marées, doit son existence à un exhaussement récent du sol, à la suite duquel la mer a été rejetée à vingt lieues plus loin. Ainsi les côtes de la Chine ont aussi leur terrain quaternaire, comme celles de Toscane et de Sicile.

Au delà de Wai-tchong, on aperçoit, à droite, Tcham-tchun, gros village bâti sur un des embranchements du canal. Les nombreuses barques pavoisées qui se pressent au milieu des maisons des deux rives, dénotent une grande activité commerciale. Sur le bord opposé est une tour de pagode à deux étages, attenante à un couvent de bonzes. Les villages commencent tellement à se multiplier, le long du canal, qu'ils se ^{p2.126} touchent presque ; tant est nombreuse la population que nourrissent ces plaines fertiles. Au village de Poun-pou succède le bourg de Tchi-naï, où la douane chinoise est établie. Nous donnons, en passant, toute notre attention à la grande pyramide quadrangulaire de Ta-lion qui domine le pays, du sommet de la montagne voisine ; ce serait, d'après notre guide, le tombeau d'un guerrier. À ce point, le canal se confond avec un bras considérable de la rivière de Choo-keang, qui ne tarde pas à se diviser en deux embranchements ; nous prenons celui de l'ouest.

La grauwacke qui s'est révélée, depuis Canton, par plusieurs affleurements, commence à se montrer en masses ; elle forme la montagne de Ta-lion dont je viens de parler et rejoint, dans la direction de l'est-sud-est, les hauteurs de Bocca-Tigris.

C'est aux environs de Ta-lion que sont situées les grandes plantations de mûriers du district du Shun-té, l'un des principaux centres d'approvisionnement des fabriques de soie de Canton. La campagne a conservé, malgré la saison avancée, un aspect magnifique ; des champs de riz et de mil, bordés de haies de mûriers (*sang-shu*) s'étendent à perte de vue ; notre interprète me fait remarquer des femmes occupées à cueillir et à faire sécher des feuilles encore vertes de mûrier, qu'on réduira plus tard en une poudre

destinée aux vers à soie comme aliment tonique et rafraîchissant, après leur première mue. On aperçoit aussi de longues lignes de mûriers plantés en quinconce, dont la culture paraît fort soignée et qu'une main habile a débarrassés de leurs branches centrales ou de celles par trop divergentes.

27 novembre.

p2.127 Le vent et le courant favorables nous manquent à la fois, devant le village de Paw-sha-bé, où nous sommes forcés de jeter l'ancre ; mais, à onze heures du soir la marée descendante nous permet de continuer notre route, et nous franchissons les villages de Wan-kan, de Sie-taoun, de Siou-lam et de Pah-fa-tao. Le point du jour vient nous surprendre au milieu des digues de pierres et des levées de terre, grâce auxquelles une plaine immense, d'un niveau inférieur à celui des hautes marées, a été conquise sur la mer et livrée à la culture du riz.

Le pays que nous découvrons autour de nous, ce matin, paraît être d'une grande fertilité ; des touffes de bananiers et des lignes de pêchers et de mûriers rompent à propos la monotonie de l'horizon. Le patron s'est arrêté devant Kong-haou, pour faire sans doute ses dévotions ; car l'un des apprentis matelots vient de placer, à l'avant et à l'arrière de la barque, des allumettes sacrées, dont le parfum destiné au dieu Fo se mêle à la fumée des prières de papier doré qu'on brûle, à l'avant, et aux détonations des pétards : nous sommes bien sûrs maintenant de terminer heureusement notre voyage.

Le canal de Kong-haou dans lequel nous nous engageons est défendu par une forte estacade au-dessous de laquelle s'élève un fort qui la protège ; puis, à quelques centaines de pas plus bas, commence l'immense village de Hiung-shan, dont les maisons sont entassées sur les p2.128 deux rives ; on donne à ce village 15 à 20.000 habitants ¹.

¹ Il résulte des recensements faits en 1812 sous le règne de Kea-king et publiés à Pékin en 1828 par les soins de l'empereur régnant Tàú-kwàng, que la population totale de l'Empire Céleste dépasse trois cent soixante millions d'habitants dont le tableau ci-dessous indique la répartition par provinces.

C'est d'ailleurs le principal point d'embarquement des produits du district du Shun-té, et nous p_{2.129} pouvons juger de l'importance de ce commerce intérieur par l'innombrable quantité de bateaux sur lesquels se pressent les coolies et les bateliers. Une tour de pagode à six étages s'élève sur le monticule qui domine ce village et deux collines couvertes de sépultures encadrent le tableau à l'horizon.

Nous sommes accueillis en passant, par les cris de *fan-koï*, que le bas peuple accompagne d'une pantomime par laquelle il exprime fort énergiquement qu'on nous coupera le cou, si nous prenons terre ; nous répondons à ces vaines menaces par quelques sourires moqueurs et en

NOMS DES DIX-HUIT PROVINCES.	POPULATION.	Superficie par province en kilomètres carrés.	Population spécifique
Chih-le.	27,990,874	452,796	483
Shan-tung.	28,958,764	468,750	472
Shan-se.	44,004,210	443,255	99
Ho-nan.	23,037,474	468,750	437
Keang-soo.	37,843,504	240,955	298
Gan-hwny.	34,468,050		
Keang-se.	23,046,999	487,084	423
Fo-keen.	44,777,440	438,624	407
Ché-keang.	26,256,784	404,477	259
Hoo-pih.	27,370,098	375,244	420
Hoo-nan.	48,652,507		
Shen-se.	40,207,256	399,489	64
Kan-suh.	45,493,425		
Sze-chuen.	23,435,678	432,346	53
Kwang-tung.	49,474,030	205,950	98
Kwang-se.	7,343,895	202,824	37
Yun-nam.	5,564,320	279,856	20
Kwei-chow.	5,288,249	467,324	37
TOTAUX...	360,279,897	3,334,448	4,807
		Moyenne...	400

D'où il ressort une moyenne de cent habitants par kilomètre carré ; or, le chiffre de la population spécifique de la France dépasse soixante habitants d'après l'annuaire du bureau des longitudes ; ainsi donc si la France comptait cinquante-cinq millions d'âmes, au lieu de trente-quatre millions, elle serait aussi peuplée que la Chine proportionnellement à l'étendue de son territoire. Ce rapprochement me semble de nature à dissiper les doutes qui se sont élevés dans l'esprit de beaucoup de gens sur l'exactitude des relevés statistiques chinois ; il n'y a rien, en effet, d'impossible à ce que le territoire français nourrisse un jour cinquante-cinq millions d'habitants quand les principales améliorations agricoles telles entr'autres que celles à attendre d'un système général d'irrigation du sol, seront réalisées ; quand une foule de perfectionnements industriels que l'avenir nous réserve seront obtenus, quand les voies de communications seront achevées, etc.

Le département du Nord dont la population spécifique est de 171 habitants [par kilomètre carré] dépasse de beaucoup, comme on le voit, la moyenne de la population en Chine.

Un autre fait assez curieux que met en lumière le tableau ci-dessus, c'est que les parties montagneuses de la France sont spécifiquement plus peuplées que celles de la Chine ; ainsi nos départements des Alpes ont une moyenne de vingt-deux habitants par kilomètre carré, tandis que la province du Yun-nam n'en compte que vingt.

montrant nos fusils, démonstration qui fait taire subitement les plus hardis.

Au delà de ce village, la campagne prend un aspect ^{p2.130} fort animé ; la population est occupée des travaux des champs ; ici, des femmes moissonnent le riz, d'autres forment des gerbes qu'on charge sur des bateaux ; là, des paysans battent le riz avec des fléaux et nettoient le grain au moulin à vanner, d'autres enlèvent la paille et en forment de grandes meules qui passeront l'hiver.

La tour de l'antique pagode de Fa-tap devant laquelle nous passons, vers midi, compte sept étages ; elle rappelle par son inclinaison la tour penchée de Pise. Le fortin de Ha-stap s'élève plus loin pour défendre une estacade en pieux qui barre la rivière et qu'on avait flanquée, lors de la guerre avec les Anglais, de deux batteries en terre : c'est le troisième barrage que nous franchissons.

Le terrain de la grauwacke rouge, que nous avons suivi jusqu'ici, commence à faire place à la formation granitique ; les points de contact de la grauwacke et des affleurements du granit indiquent qu'il n'existe aucune liaison entre ces deux terrains, dont l'un a servi à l'autre de bassin de dépôt.

Entrés, vers quatre heures de l'après-midi, dans le vaste lac de Fou-yong-cha, formé par plusieurs branches de la rivière et communiquant avec la mer, nous y courons encore, à la nuit, des bordées pour en sortir et gagner la mer. Plusieurs bateaux rôdent autour de nous ; les manœuvres plus que suspectes de l'un d'eux, dans lequel nous avons aperçu un nombreux équipage, nous obligent à faire branle-bas de combat, c'est-à-dire, à prendre position sur le toit en terrasse de notre cabine avec nos armes chargées, pour être prêts à tout ^{p2.131} événement ; quant à nos bateliers, c'est une affaire qui semble ne pas les toucher le moins du monde ; si l'on en vient aux mains ils nous regarderont faire, conservant la neutralité la plus absolue ; car, jamais un Chinois ne prend fait et cause pour un étranger vis-à-vis d'un autre Chinois. Aussi, nous bornons-nous à recommander au patron de forcer

de voile et de soigner sa manœuvre. À peine avons-nous terminé ces dispositions, que le bateau pirate qui voltigeait autour de nous avec toute la facilité que lui donnait une supériorité de marche bien marquée, se rapprocha vivement, nous serrant de près comme pour couper notre direction ; mais, lorsqu'il nous eut aperçus nous et nos armes, à la clarté de la lune, il perdit, à ce qu'il paraît, tout espoir d'une attaque par surprise, la seule dont se soucient les pirates chinois, car ils n'aiment pas la poudre ; nous le vîmes virer de bord, à notre grande satisfaction.

Il est trois heures du matin, nous jetons l'ancre dans le port intérieur de Macao.

10 décembre.

Départ de Macao pour Manille...

...Java, Gun-nung-Salang, 10 avril 1845.

p2.224 L'assistant-résident de Buitenzorg, M. Hogendorp, a l'obligeance de nous conduire à la montagne de Gun-nung-Salang (montagne des Salanganes), où sont des grottes nombreuses et profondes habitées par les salanganes (*hirundo esculenta*). Cette montagne située à p2.225 l'ouest-nord-ouest de Buitenzorg, est formée d'un calcaire compacte, jaune, stratifié, dont les couches ont été relevées verticalement dans la direction du nord, 20° ouest ; ce calcaire, parfaitement identique à celui de l'île de Luçon (Philippines), soit sous le rapport des fossiles marins (coquilles et madrépores), qu'il contient, soit par ses caractères physiques, appartient sans doute à la formation du crétacé inférieur. Quoiqu'il en soit, cette masse calcaire est criblée d'excavations dont la cause paraît devoir être attribuée, d'après l'examen de leurs parois, à des sources d'eau chargée d'acide carbonique ; ces grottes, au nombre de soixante-dix, sont devenues la demeure d'une innombrable quantité de salanganes qui y construisent ces nids si recherchés des Chinois. Nous nous bornâmes à pénétrer dans les deux principales. L'entrée de l'une est peu p2.226 difficile ; nous

descendîmes à environ vingt pieds dans un trou aboutissant à une vaste salle, dont les parois et le dôme étaient tapissés de ces nids précieux.

La récolte était déjà commencée ; mais elle dure un ou deux mois, parce qu'à peine le nid est-il achevé, qu'on l'enlève avant la ponte de l'œuf pour forcer l'hirondelle à en faire un second, puis un troisième et quelquefois un quatrième. Le premier, le plus estimé, est blanc, net et abondant en matière ; le second participe des qualités du premier, mais il est sanguinolent à ses points d'attache au rocher ; le troisième est pauvre en matière et beaucoup plus sanguinolent ; l'oiseau, pressé de pondre, cherche à suppléer par l'addition de quelques-unes de ses plumes à la matière qui lui manque ; le quatrième, quand on l'obtient, est sali par divers corps étrangers et mêlé de beaucoup de plumes. Ces détails ne laissent subsister aucun doute sur la nature de la substance de ces nids ; c'est évidemment une sécrétion particulière de l'estomac de la salangane, qui durcit à l'air comme beaucoup de substances liquides animales. Il est d'ailleurs à observer que si, comme on l'a dit, ces nids étaient le produit d'herbes marines ramassées sur la côte, les hirondelles qui les fabriquent n'auraient pas été fixer leur demeure dans les grottes de Gun-nung-Salang, distantes de quinze lieues de la mer ; on retrouve d'ailleurs ces mêmes hirondelles sur des points de l'île encore bien plus éloignés de l'Océan. ¹

Je détachai quelques nids du rocher ; l'un d'eux contenait un petit déjà bien emplumé, dont je m'emparai. Les hirondelles ne paraissaient pas trop s'effrayer de notre présence et de nos torches ; seulement le fermier de la montagne qui nous accompagnait nous avait recommandé de ne pas faire de bruit.

La seconde grotte, que je visitai, est d'une exploration plus difficile ; il fallut descendre par une échelle de bambou à la profondeur d'environ quatre-vingts pieds ; mais nos guides javanais portaient si loin l'attention, qu'un accident eût été impossible, leurs mains se multipliant

¹ Voir [ci-dessus](#) ce qui a déjà été dit des nids de salangane.

autour de chacun de nous pour aider à tous nos mouvements et ne nous lâcher qu'en position parfaitement stable. Cette grotte est beaucoup plus vaste que la première ; une multitude de nids en tapissaient le dôme. Troublées dans leurs fonctions maternelles, les hirondelles s'agitaient dans les airs et s'échappaient par les trous des parties supérieures qui communiquent avec la campagne.

Notre curiosité amplement satisfaite, nous reprîmes le chemin de la maison du fermier chinois qui exploite ces grottes...

@

CHAPITRE XIII

...Jonques chinoises

@

14 mai 1845.

... p3.040 Je passai ensuite à bord d'une jonque chinoise : ce n'était plus chose nouvelle pour moi ; mais celle-ci, venue de Nanking, offrait des dimensions inusitées ; elle pouvait bien jauger 300 tonneaux ; ses lourdes formes, la bizarre installation de sa mâture et ses voiles de jonc, placent cette sorte de bâtiments dans un état d'infériorité évidente vis-à-vis de ceux d'Europe, ce qui explique la décroissance rapide de la navigation maritime, chez les Chinois, dans tous les ports du Céleste Empire qui sont fréquentés par les Anglais ou les Américains. On s'accorde cependant p3.041 à reconnaître que ces jonques tiennent bien la mer dans les très gros temps ; ajoutons que leur gouvernail, percé à jour vers son centre, offre une puissance de direction bien plus grande que les nôtres, grâce à cette disposition qui semblerait cependant devoir diminuer la force de résistance par rapport à l'eau. Par quelle combinaison les Chinois sont-ils parvenus à découvrir cette remarquable propriété que l'expérience rend évidente, mais que nos théories scientifiques n'expliquent pas d'une manière satisfaisante ? ¹

Je suis d'ailleurs reçu, à mon arrivée à bord, par un Chinois fort poli qui s'empresse de m'offrir une tasse de thé : deux autels élevés au dieu Foo occupent l'un l'avant, l'autre l'arrière du navire, de jeunes mousses y allumaient en ce moment de grands tas de papiers dorés qu'ils jetaient tout enflammés à la mer, car on se disposait à lever l'ancre, et il fallait bien se rendre les dieux favorables.

¹ Serait-ce que la surface du plan de résistance se trouverait augmentée de la section de l'épaisseur des parois des trous pratiqués dans le gouvernail, et qu'à cet effet s'ajouterait le frottement de l'eau entraînée par les trous ? Mais sont-ce bien là toutes les causes de l'effet produit ?

L'intérieur de ce bâtiment est divisé en quatre compartiments par de solides cloisons calfatées de manière qu'en cas de voie d'eau dans l'un de ces compartiments, les trois autres sont préservés et suffisent pour sauver le tout. La provision d'eau du bord est placée dans un cinquième compartiment, jouant le rôle de citerne ; p3.042 chaque homme de l'équipage fait séparément sa cuisine, circonstance qui m'explique le nombre considérable de petits pots qui bouillent autour d'un vaste foyer : c'est un des mille traits caractéristiques des mœurs chinoises qui savent respecter tous les goûts individuels dans leurs innocents caprices. Diamétralement opposés, en cela, à nos tendances modernes qui, faisant de l'homme la molécule d'un tout appelé corps social, cherchent à confondre l'individu dans l'espèce, comme le mouton dans le troupeau. Le régime du phalanstère serait donc, par-dessus tout, antipathique au Chinois, qui met, avec raison, bien au-dessus des intérêts économiques résultant de l'uniformité de la vie en commun, le plaisir de sentir qu'il s'appartient et qu'il obéit à la douce pente de ses goûts.

@

CHAPITRE XVI

Retour en Chine. Macao. Hong-kong. Médecine chinoise. Agriculture. Pisciculture.

@

12 juillet 1845.

p3.161 Départ de Manille...

17 juillet.

p3.162 On découvre la terre au point du jour : à midi, nous jetons l'ancre devant Macao, à côté de la frégate la *Cléopâtre*, et je profite du départ d'une barque qui est venue apporter des vivres à bord, pour prendre terre. Vos trente lettres me sont remises, mes excellents amis ; quel bonheur après huit mois sans nouvelles de son pays ! Je les emporte ces lettres partout où je vais, faisant à chaque pas des poses, comme un oiseau, possesseur d'un trop gros morceau de pain, s'arrête de temps en temps pour le becqueter.

20 juillet.

J'ai loué, à raison de 25 piastres par mois (140 fr.), l'ancienne factorerie française de Macao qu'habitait autrefois M. de Guignes, l'auteur du grand Dictionnaire chinois édité sous les auspices de Napoléon. Me voici installé dans cette charmante demeure pleine encore des souvenirs de la France. Je dispose de vingt chambres ; j'ai des jardins immenses, des terrasses, une vue délicieuse sur le port intérieur et le quartier chinois. Un cuisinier et son aide, un groom pour le service de l'office, quatre porteurs de palanquin et deux coolis cumulant les fonctions d'interprète, composent ma p3.163 maison. N'était mon modeste mobilier, je me croirais un nabab ; mais sa simplicité ne permet aucun écart à ma vanité. Le bambou en a fait tous les frais : lits, canapés, tables, bancs, chaises, tabourets, armoires, tout est en bambou plus ou moins bien lié, tressé, chevillé ; les ouvriers chinois

excellent, comme on sait, dans l'art de le travailler, et ces meubles sont à si bon compte, que le tout m'a coûté à peine quelques centaines de francs. Ma batterie de cuisine se borne, il est vrai, à quelques pots de grès ; mais les cuisiniers chinois sont d'une habileté étonnante à se passer de tous ces ustensiles inventés par leurs collègues d'Europe. On ne s'explique pas, en voyant de près leur installation, où et comment ils préparent les nombreux ragoûts dont se couvrent les tables chinoises. Mon jeune secrétaire, Charles Lavollée, occupe une chambre contiguë à la mienne, et nous sommes dans les meilleures conditions pour travailler à la fraîcheur.

23 juillet.

Décidément je suis trop bien ici pour travailler ; ce serait réellement dommage de laisser fuir sous le travail les heures rapides qui, dans ce délicieux oasis, reviennent si naturellement au farniente. Ai-je suffisamment erré dans mes jardins, parcouru mes terrasses, bercé mes rêveries dans mon hamac, sous cette vaste et gracieuse varande qui place à mes pieds le port intérieur de Macao, la chaîne de montagnes qui l'abrite des vents du large et la ville chinoise ? Suis-je donc ^{p3.164} saturé de la douce fraîcheur de mon allée touffue, pour venir m'asseoir devant une table, en face de mes notes recueillies à Java, et que réclame le Ministre ? Non, non : arrière toutes les paperasses, et buvons frais !

24 juillet.

Voici trois jours de lutte entre les réalités de la vie et l'oubli de l'existence : adieu, mes fraîches promenades du matin dans ce paradis terrestre, mes heures paresseuses de la sieste et mes délicieuses soirées. Ô devoir ! tu l'emportes. Ces notes sur Java que je vais coordonner par 40 degrés de chaleur, qui les lira avec un plaisir égal au supplice qu'elles m'imposent ?

1^{er} août.

Une maison de commerce américaine fait depuis quelque temps des tentatives très importantes pour le placement, en Chine, de diverses

liqueurs d'Europe qui paraissent être décidément du goût des consommateurs chinois, puisque je viens d'assister à l'expédition à Canton, sur commande, de 25 caisses de cherry-brandy venues de Copenhague. L'expéditeur de Macao y a joint, à titre d'essai, un assortiment d'anisette de Bordeaux, de crème de rose, de crème de menthe et de kirsh-wasser ; et il veut bien, sur mon conseil, ajouter à cet envoi deux caisses de nos vins sucrés et muscats du Languedoc, qu'en toute occasion les Chinois m'ont paru fort apprécier. Je m'empresse d'ailleurs de donner à l'expéditeur les renseignements les plus détaillés sur ^{p3.165} les prix auxquels ces sortes de vins reviendraient une fois rendus en Chine, et il reconnaît avec moi que ce commerce pourrait être la source de bénéfices considérables. Je me propose de suivre avec attention ces essais qui intéressent au plus haut point la France, comme pays de production. ¹

4 août.

Départ de grand matin pour Hong-Kong ; j'ai trouvé place sur un petit bateau à vapeur américain qui fait fréquemment cette traversée. Il est deux heures de l'après-midi ; on aperçoit au loin une ligne de pics aigus et dénudés : c'est l'île de Hong-Kong, la terre aux transparences hyalines, d'après le sens littéral de son nom. Ce point, choisi par les Anglais pour devenir à la fois le grand entrepôt du commerce de l'Inde avec la Chine et la place d'armes de la Grande-Bretagne dans le Céleste Empire, est une masse rocheuse dont les pentes sont couvertes de blocs granitiques entassés les uns sur les autres comme un chaos ; quelques collines et de hautes vallées dont le sol est le produit de la décomposition, sur place, de la roche, relient les montagnes entre elles. Les Anglais l'occupent en vertu du traité de Nanking qui en a stipulé la cession en leur faveur. L'île est partagée, dans le sens de la plus grande longueur qui est de 16 kilomètres, par une ^{p3.166} chaîne centrale de montagnes abruptes courant du N.-E. au S.-O., dont la hauteur varie entre 200 et 600 mètres ; et

¹ On trouvera, à la fin de ce 3^e volume, une note [c.a. : non reprise. Voir [gallica, ici.](#)] sur les débouchés que la Chine peut offrir un jour à l'industrie viticole du midi de la France.

comme sa largeur est à peine de 9 kilomètres, on peut se faire une idée de l'escarpement du versant qui plonge dans la baie : c'est là cependant qu'il a fallu trouver l'emplacement d'une ville, et cette entreprise gigantesque n'a pas été au-dessus de la puissance des Anglais. Ils se sont mis résolument à l'œuvre depuis trois ans, avec la sape et la mine, et déjà se dressent comme par enchantement les lignes régulières des maisons à colonnades de la ville de Victoria. Mais de combien d'efforts et de sacrifices il a fallu et il faut encore payer ces résultats ! Les miasmes exhalés des entrailles de cette terre formée de détritits granitiques ont empoisonné l'air au point de transformer en un tombeau cette ville naissante. Les Chinois comme les Européens y périssaient chaque jour par centaines, emportés par les fièvres malignes ou consumés par la dysenterie. Le 98^e d'infanterie anglaise a surtout payé un large tribut à la fondation de la colonie : ce fut au point que quelques Anglais, déconcertés un instant par la gravité du mal, doutaient déjà de la possibilité de persister dans leur entreprise, et condamnaient hautement, l'an dernier, le choix de cette localité. Mais la baie d'Hong-Kong est sûre, et les plus gros navires peuvent par tous les temps y trouver un abri. Les Anglais sont fort tenaces quand ils s'appuient sur de pareilles considérations ; d'ailleurs, on s'était trop pressé, paraît-il, de conclure, de la gravité de la situation sanitaire, que le climat était ^{p3.167} insalubre ; on avait perdu de vue que presque partout, sous les tropiques, les déplacements de terre, quand ils s'exécutent sur des masses considérables, sont immédiatement suivis de fièvres malignes fort intenses, attribuées, par les médecins chinois, aux miasmes empoisonnés, espèces d'animalcules qui, échappés du sein de la terre et répandus dans l'air, sont introduits par la respiration dans le torrent de la circulation, et constituent une véritable intoxication mortelle ou non, selon la dose du poison et la promptitude des remèdes. Quoi qu'il en soit, cette année les fièvres ont à peu près cessé avec le mouvement des terres, et le gouverneur de Hong-Kong, M. Davis, m'a paru plein d'espoir dans l'avenir de la colonie. Le climat de l'île est d'ailleurs dans les mêmes conditions que celui de Macao.

L'entrée ordinaire de la baie est au sud de l'île ; son extrémité orientale offre aussi un passage étroit d'un grand fond : c'est là que sont situés deux forts chinois destinés à devenir, dans des mains anglaises, des positions inexpugnables.

La population entière de l'île est d'environ 3.000 Chinois répartis en plusieurs villages. Le plus considérable, connu sous le nom de Chek-Choo, compte environ 1.000 habitants ; il est situé dans la partie sud ; une route carrossable y conduit ; quelques jolis cottages s'élèvent dans les plis du terrain qu'elle traverse. Les cinq autres villages de l'île sont : Tie-Tam, situé à l'entrée d'une petite baie profonde et bien abritée ; Hong-Kong qui a donné son nom à l'île ; ^{p3.168} Pok-Foo-Lum, bâti à près de 800 mètres sur le versant sud-ouest de la chaîne centrale ; Wang-Nié-Chong et Soo-Kim-Foo ; ces deux derniers, qui possèdent des territoires fertiles et étendus, sont peuplés de cultivateurs. Les habitants de Tié-Tam et de Chek-Choo fournissent d'excellents pêcheurs, et, dans ces mers si poissonneuses, la pêche est tellement abondante, qu'ils salent annuellement plus de 150.000 kilog. de poissons qu'on expédie jusqu'à Canton. ¹

La ville de Victoria est pourvue des principaux édifices publics que comportent les habitudes de la civilisation européenne : le tribunal, la geôle, les casernes, le palais du gouverneur, l'hôtel du club, l'église anglicane, la chapelle catholique, réunissent dans leur construction l'élégance à la solidité. Je remarque l'hôpital de la marine, destiné à recevoir les marins malades de tous les pays. Cette fondation philanthropique est due à la munificence de la maison Rustamjé de l'Inde. Des boutiques parfaitement approvisionnées bordent les quais ; on y trouve de tout, à des prix excessifs, il est vrai ; mais pourquoi cette cité opulente, cette façade de l'Angleterre sur les mers de Chine, est-elle empreinte d'une tristesse qui me glace quand je parcours ses rues ? Pourquoi tous ces fronts soucieux ? C'est que là, plus que dans aucun autre pays anglais, *times is money*, et que, pressé de faire

¹ Le sel employé dans ces salaisons revient, dans le pays, à 1,60 fr. les 100 kilogrammes.

fortune pour aller vivre ailleurs, l'homme ressemble à un ^{p3.169} somnambule occupé & entasser pêle-mêle ses pensées d'avenir avec ses écus, pour emporter le tout quand la charge sera complète. Deux journées dans un pareil pays sont interminables, aussi, malgré les instances de mon excellent hôte, le capitaine d'A***, je m'empresse de profiter du départ d'une lorcha chinoise pour regagner Macao.

12 août.

Je ressens depuis mon retour d'Hong-Kong un malaise général et des douleurs intenses que notre docteur s'obstine à attribuer à un commencement d'hépatite qu'il faut combattre par une application de sangsues au foie. De son côté, le médecin chinois, que j'ai cru devoir consulter, me tient pour atteint d'une affection catarrhale de l'estomac, ayant pour cause première un refroidissement. Les humeurs peccantes, assure-t-il, surabondent ; il faut les chasser : il m'a prescrit en conséquence des pilules de calomel ; plus, sur la région de l'estomac, un cataplasme de diverses herbes pilées. Cinq jours se sont écoulés depuis que je me suis appliqué 30 sangsues, et, j'en demande pardon à la médecine européenne, je n'ai ressenti aucune amélioration dans mon état ; tandis que le traitement chinois auquel je me livre depuis avant-hier semble déjà m'avoir soulagé. Voici donc les deux médecines qui se partagent le monde, aux prises entre elles et avec ma santé. Puisse l'une me préserver de l'autre ! Mon docteur chinois répond de moi ; il a d'abord examiné mon teint, mes yeux et ma langue ; il a passé trois quarts d'heure à ^{p3.170} me tâter le pouls, d'abord au poignet de la main droite, puis à celui de la main gauche, enfin aux deux mains à la fois, posant, à cet effet, sur le trajet de l'artère radiale, l'indicateur, le médium et l'annulaire simultanément et l'un après l'autre, de manière à ce que le premier de ces doigts pressât le *tchun* (la partie la plus près du poignet), et les autres le *koan* et le *tché*, parties plus rapprochées du cubitus. Après avoir ainsi analysé les battements de mon pouls, il s'est écrié qu'il est *yo* (faible), *sou* (précipité), *hien* (trémuleux), *fou* (fuyant en bas et se dérochant). Nous sommes en été ; donc mon estomac a souffert du froid et réclame une purgation : c'est ce qui fait

que votre fille est muette !... Cependant j'ai pris du calomel, et je me trouve mieux.

16 août.

Je sors de chez mon docteur chinois ; il répond toujours d'une prompte guérison, mais à la condition de continuer le calomel et la tisane de *tai-hoang* (rhubarbe) : ma maladie s'appelle *kio-toan*. J'en suis fort aise... L'humide radical qui réside, ajoute mon docteur, dans le cœur, le foie, les reins, les poumons et la rate, n'y est pour rien : la cause en doit être uniquement attribuée à la chaleur du sang qui a sa source première dans l'estomac, les intestins et le péricarde ¹, et mon médecin m'indique fort bien la ^{p3.171} place de chacun de ces viscères dont la forme est assez exactement rendue dans les planches qu'il met ^{p3.172} sous mes yeux ; il les a lui-même étudiées sur des porcs qui ont

¹ Dans l'état de la science en Europe, on admet aujourd'hui que le sang dissout l'oxygène dans les poumons, et devient artériel sans produire trace de chaleur ; mais que c'est sous l'influence de l'oxygène absorbé, que les matières solubles du sang se convertissent, dans les vaisseaux capillaires des autres organes, en acide lactique, celui-ci en lactate de soude, ce dernier, par une véritable combustion, en carbonate de soude. D'un autre côté, la digestion est une fonction d'absorption exécutée par l'estomac et les intestins ; les matières solubles passent dans le sang à peu près inaltérées, et les matières insolubles sont assez divisées pour être aspirées par les vaisseaux chyliens : ainsi la digestion a pour but de restituer au sang les 12 à 15 grammes de carbone ou l'équivalent d'hydrogène que l'homme brûle par heure, et qui est la source de la chaleur animale. C'est donc avec raison que les Chinois placent dans l'estomac et les intestins la source première de la chaleur vitale ou tout au moins le combustible qui doit l'entretenir. Auraient-ils donc découvert ces vérités scientifiques si nouvelles pour nous, comme ils avaient découvert la circulation du sang bien longtemps avant qu'il en fût question en Europe ? Ce qu'il y a de certain, c'est que, soit que la théorie des médecins chinois soit bonne, ou qu'une longue pratique tienne lieu chez eux de science, ils prédisent exactement les crises et les diverses périodes des maladies.

Selon leurs écrits, toute maladie provient d'une altération du sang, et agit successivement sur le cœur, le foie, le poumon, l'estomac, les reins, la rate et les entrailles. L'habileté du médecin consiste à reconnaître quand il faut arrêter le mal par des remèdes directs ou l'affaiblir par un révulsif ; accélérer les crises, les attendre ou les détourner. Or, le pouls permet, selon eux, de distinguer les moindres altérations du sang ; il ne faut donc pas s'étonner que, depuis 4.000 ans que la médecine est pratiquée en Chine, le pouls y soit l'objet des observations minutieuses des praticiens : et ce n'est point une vaine science, puisqu'il est certain que, par le moyen du pouls, ils découvrent très exactement toutes les sensations qu'éprouve un malade ; ils distinguent sur chaque poignet trois touches, le *tsun*, le *koan* et le *tché*, qui correspondent, selon eux, à des parties différentes du corps. Le *tsun*, dans le bras gauche, répond au cœur et aux petits intestins ; le *koan* au foie et au fiel, et le *tché* aux parties de la génération de l'homme. Dans le bras droit, le *tsun* répond au poumon et au grand intestin, le *koan* à l'estomac et au ventricule, le *tché* aux reins dans l'homme. Chez la femme, ce que l'on dit du bras gauche s'applique au bras droit, et réciproquement. On considère en général que le *tsun* correspond à la partie supérieure du corps, y compris le cœur ; le *koan* à la partie moyenne jusqu'au nombril, et le *tché* à la partie inférieure jusqu'aux pieds.

servi à ses recherches anatomiques. Du reste, il me traite comme un collègue depuis qu'il a vu chez moi des fioles de réactifs chimiques, divers appareils de physique, et surtout une pile médicale que j'ai fait fonctionner pour lui. Il me fait, en conséquence, une exhibition de tous les écrits amassés par ses ancêtres : je remarque plusieurs planches anatomiques relatives au *tcha-khin* (acupuncture), opération dans laquelle il a toute confiance. Il pratique la cautérisation sur les piqûres avec de petites boules d'armoises, et a obtenu, de ces espèces de moxa, des guérisons inespérées ; le difficile est de connaître les points d'élection : c'est ce qu'indiquent ses dessins.

Il a chez lui une salle pleine de racines et de ^{p3.173} simples servant à purifier le sang, à clarifier les humeurs, à fortifier l'estomac, à provoquer la sueur, à dissiper les vapeurs, à resserrer ou à relâcher le ventre ; il a aussi quelques sels ou compositions chimiques que je reconnais. Je distingue, entre autres, plusieurs variétés minéralogiques de chaux sulfatée dont les vertus thérapeutiques dépendent, selon lui, de la forme cristalline qu'elles affectent : ainsi la chaux sulfatée (*tchi-kao*) fibreuse a des propriétés curatives différentes de celles de la chaux sulfatée lenticulaire, en raison de la force secrète qui a présidé à l'arrangement moléculaire, bien qu'il convienne de l'identité de la composition de ces deux variétés minéralogiques.

17 août.

Je vais chez mon docteur chinois pour le remercier de ses soins, car ma santé s'est fort améliorée. Au moment où j'entrais, il tenait par le cou un de ses compatriotes qu'il semblait s'efforcer d'étrangler. Il le lâcha cependant pour me faire, de l'air le plus gracieux, sa triple révérence accompagnée des ronds de bras et des *tchin, tchin* d'usage. Rassuré par la sérénité de sa physionomie, je m'approchai du patient qui, la larme à l'œil, frottait son cou tout meurtri des rudes étreintes du docteur. Quelques mots d'explication mettent fin à mon étonnement. Le docteur avait affaire à un mal de gorge rebelle pour lequel il a dû employer le remède infaillible qui consiste à pratiquer, autour du col du

malade, une demi-douzaine de fortes ^{p3.174} pincées tordues, destinées à produire instantanément une puissante ecchymose, par l'effet de l'extravasation du sang. Ainsi se trouvent expliqués pour moi les nombreux stigmates nuancés de rouge, de jaune et de violet que j'ai souvent remarqués au col des Chinois.

Mon docteur m'a décidément pris en grande affection, et sa conversation, bien qu'elle me parvienne par l'intermédiaire d'un interprète, a pour moi le plus grand intérêt. C'est un savant qui tient de ses pères toutes les recettes possibles pour guérir ; mais le difficile de son art, dit-il, c'est de connaître la source du mal et en quelle partie du corps il réside : heureusement le pouls suffit à le conduire à travers les complications des phénomènes morbides ; c'est par ses battements qu'il découvre les altérations du sang et des esprits vitaux, et qu'il peut dire, sans interroger le malade, quelles sont les parties du corps et les organes atteints, et il essaie d'entrer dans des explications trop longues à rapporter, mais qui prouvent un grand esprit d'observation. En me retirant, je fais de vains efforts pour décider le docteur à accepter des honoraires ; il ne veut rien ; il y a plus : il exige que j'emporte une boîte de ses pilules. J'ignore si, dans les détails que j'ai donnés plus haut sur l'art de guérir, il en est qui puissent un jour être mis à profit par la médecine européenne ; mais le dernier procédé de mon docteur a bien quelque mérite, et j'oserai le recommander aux méditations du docteur ***.

19 août.

^{p3.175} Course dans la vaste plaine qui s'étend au-delà de la ville de Quien-Min-Foo. Avant de dépasser la porte limite du territoire portugais, je traverse le cimetière des Chinois chrétiens. Il est situé sur le penchant d'une colline ; les tombes y ont conservé les formes consacrées par l'usage du pays : c'est toujours un monument demi-circulaire taillé sur la pente du terrain, et dans l'intérieur duquel on pénètre par une entrée horizontale fermée par une pierre couverte d'une inscription hiéroglyphique en l'honneur du mort ; mais il n'y a

pour tout le cimetière qu'une seule croix sous la protection de laquelle reposent tous les chrétiens.

Il règne dans la campagne, au-delà des limites du territoire portugais, une activité prodigieuse. C'est le moment des plus rudes travaux ; car, pour obtenir la double récolte de riz annuelle, il faut moissonner et planter en même temps. Ici des moissonneuses, couvertes de chapeaux de jonc et les jambes nues, coupent le riz à la faucille et le lient en gerbes ; là des paysans, armés de fléaux, le dépiquent en cadence. Tout à côté, d'autres ouvriers ont rempli de grains mêlés de balle et de débris de paille des paniers qu'ils vident lentement et de toute leur hauteur, afin que le vent emporte les parties légères qui se mêlent au grain ; enfin un ventoir, mû par des femmes, achève le nettoyage du riz. Dans la partie du champ qui vient d'être moissonnée, on a déjà introduit de l'eau ; et plus loin un buffle, attelé à une charrue de forme grossière, trace ^{p3.176} péniblement dans la vase un sillon où plusieurs hommes s'occupent à planter, avec les mains et les pieds, des tiges de riz que des femmes et des enfants apportent et déposent sur les berges du champ inondé. Ces tiges de riz peuvent avoir 20 centimètres de longueur ; elles viennent d'être arrachées dans un semis extrêmement dru fait vingt jours avant, dans une terre bien fumée. On a reconnu, en Chine, que la graine semée très serrée lève mieux et croît plus rapidement : ce fait est parfaitement d'accord avec ce que nous savons des effets calorifiques de la germination par suite de la saccharification des parties amylacées des graines.

Les tiges de riz sont arrachées au moyen d'une pelle qui, passant sous les racines, soulève la terre où ces dernières sont engagées. Lorsqu'on repique, on réunit trois ou quatre tiges ensemble ; et le cultivateur chinois est si habile dans cette sorte de travail, que j'ai vu placer jusqu'à 25 plançons par minute. Tous ces cultivateurs exécutent d'ailleurs ces diverses opérations avec un indicible entrain.

Le paysan chinois est aussi laborieux qu'économe et rangé ; simple et borné dans ses désirs, il oppose une patience à toute épreuve aux difficultés de la vie, et il parvient, à force de travail, à les surmonter ;

aussi jouit-il d'une sorte de quiétude et de bien-être inconnu à la classe populaire d'Europe ; il ne manque jamais de remercier, matin et soir, le Tien, de la part, si minime qu'elle soit, à lui faite dans les biens de ce monde, et enseigne de bonne heure à ses enfants à tout rapporter à l'intervention de la ^{p3.177} divinité qu'il implore sur l'autel de la famille. Que sa religion soit éclairée, telle n'est pas la question à examiner : ce qu'il y a de certain, c'est qu'en lui donnant un appui dans le ciel, cette religion écarte les désirs vagues, insensés, et protège la misère contre le désespoir, double écueil pour les classes pauvres qui vivent de leur travail quotidien. Ces considérations expliquent le petit nombre de mendiants qu'on rencontre en Chine, malgré la densité de la population de cet empire.

Après avoir obtenu, par l'intermédiaire de mon interprète, quelques éclaircissements sur le travail que je voyais exécuter sous mes yeux, je me dirigeai vers une agglomération de maisons, et je m'y arrêtai pour examiner plusieurs fosses à fumier où l'on avait stratifié de la chaux en poudre mêlée à de la terre argileuse, des herbes sèches, de la paille et d'autres débris de végétaux ; ce tout était arrosé de *ta-feu* (je ne traduis pas le mot) soigneusement recueilli dans les habitations voisines. Les Chinois préparent aussi, aux alentours des villes, avec le *ta-feu* et de l'argile en poudre, des pains qu'ils font sécher à l'air ; ils expédient ensuite cette poudrette à de grandes distances pour les besoins de l'agriculture.

Deux hommes étaient occupés à faire tremper dans un grand baquet et à praliner ensuite dans un espèce d'engrais composé de débris de corne, d'os pulvérisés, de suie, de cendres et de vieux plâtras, des graines d'*holcus* ou grand millet, destinées à être semées le lendemain. Après m'avoir donné quelques explications sur ^{p3.178} l'emploi de ce mélange, ils me montrèrent une poudre blanche dont la dissolution dans l'eau servait aussi à laver le grain de semence destiné aux terres exposées à la sécheresse ; je crus reconnaître dans cette poudre

blanche et pesante de l'acide arsénieux, et pour mieux m'en assurer, j'en pris une pincée que je me proposai d'analyser. ¹

Les procédés de chaulage sont, d'après ce que je vois, d'un usage général en Chine ; seulement, au lieu d'employer, comme en Europe, la chaux, le sulfate de soude ou mieux encore le sulfate de cuivre, on fait usage d'une solution aqueuse d'arsenic, l'acide arsénieux étant, comme on sait, un peu soluble dans l'eau.

Il y avait, sous un hangar de l'une de ces granges, un tas considérable d'une poudre d'un brun clair dans laquelle je reconnus du tourteau de graines de ricin. On m'expliqua que cette matière, appelée ping venait de Canton, et qu'elle était employée comme engrais, avec le plus grand succès, dans les terres basses et humides formées de détritrus granitiques.

En remontant le petit canal qui apporte l'eau douce aux rizières, je ne tardai pas à atteindre un étang façonné de main d'homme, au bord duquel deux paysans ^{p3.179} répandaient des lenticules de marais. M'étant approché, j'entrai en conversation avec eux sur ce qu'ils faisaient. Alors ils prirent à la main et me firent voir une masse de petits poissons à peine éclos, et m'expliquèrent que deux mois auparavant, c'est-à-dire à la fin de mai, ils avaient transporté dans cet étang du frai de poisson recueilli dans le Tché-Kieng sous forme d'une espèce de mucosité transparente très difficile à discerner pour ceux qui n'en ont pas l'habitude ; car, une fois dans l'eau, cette mucosité semble s'y fondre.

Cette eau est transportée, au moyen de barriques, dans l'intérieur du pays pour empoisonner les rivières, les étangs et les petits cours d'eau. Il importe d'agiter continuellement le frai pendant son déplacement, sans quoi les semences avortent : aussi les pêcheurs se relèvent-ils nuit et jour dans cette opération. À mon arrivée, on était

¹ L'essai que j'ai fait de cette substance a pleinement confirmé mon opinion sur sa composition ; volatile sans résidu, au-dessous de la chaleur rouge cerise, elle apparaît alors sous forme de fumée blanche, en répandant une odeur d'ail très forte : ce sont là les paractères propres à l'acide arsénieux.

occupé à donner de la nourriture à ce fretin. Cette explication avait vivement excité ma curiosité : j'examinai avec une nouvelle attention ces petits poissons qui étaient de plusieurs espèces ; les propriétaires me dirent que, dans deux ans, ils commenceraient à enlever les plus gros afin de faire de la place aux autres, et de favoriser ainsi leur développement ; qu'enfin, au bout de quatre ou cinq ans, ils remettraient leur étang en rizière. ¹

p3.180 Je savais déjà que la pisciculture est fort répandue en Chine, et qu'elle fournit une part considérable à l'alimentation du bas peuple qui préfère à tout le poisson ; mais je ne l'avais pas encore vu pratiquer. Tous les fleuves de la Chine, et notamment le Yang-Tsé-Kiang, fournissent des quantités énormes de frai de poissons d'espèces variées. On le recueille, comme je viens de l'indiquer, au mois de mai, au moyen de nattes placées à demeure dans le courant, et on le transporte à l'intérieur dans des barriques pleines d'eau.

Cette eau se vend à la mesure : au bout de quelques jours, on aperçoit, dans le vivier où on l'a mise, de petits tas d'œufs qui ne tardent pas à donner naissance à des myriades de poissons qu'on nourrit, les premiers temps, soit avec des jaunes d'œufs, soit, comme je l'ai dit, avec des lenticules, genre de plantes de la famille des nymphéacées au milieu desquelles vivent tant de polypes et d'animalcules infusoires.

Je revenais de cette longue excursion à travers la campagne, lorsque mon guide me fit remarquer, en passant, un champ de *tsing-mâ*, plante textile qui fournit la matière de cette étoffe éclatante de blancheur, connue des Européens sous les noms de *grass-cloth* et de *batiste de Canton*. L'écorce du *tsing-mâ* avait atteint le degré de maturité voulu pour donner de la filasse, puisque les ouvriers étaient occupés à arracher cette plante ; cependant ses petites fleurs jaunes apparaissaient à peine, et, malgré mes recherches, je ne pus trouver de

¹ On retrouve la même pratique dans les Dombes (Ain) : les étangs sont de temps à autre mis à sec, et livrés à la culture. J'y ai vu de fort belles récoltes de froment et surtout d'avoine ; puis on les rétablit, et l'on procède à l'empoissonnage avec de la carpe, de la tanche et quelques brochets.

graines mûres. Les tiges avaient atteint environ 1,50 m. de hauteur ; elles ^{p3.181} étaient droites, minces, d'un vert clair, et complètement dépourvues de branches latérales. Je remarquai que les ouvriers laissaient sur pied celles des bords du champ devenues plus grosses et branchues, sans doute pour servir de porte-graines. ¹

31 août 1845.

Mes préparatifs de départ sont terminés : dans quelques heures j'aurai quitté les rives du Céleste Empire, et dit un dernier adieu à cette terre si riche de faits que j'ai plutôt entrevus qu'observés, et que je m'étais promis, dans mes rêves ambitieux, de livrer à l'ardente curiosité de l'Europe. Le coin du voile qu'il m'a été donné de soulever ne m'a fait comprendre qu'une chose : l'immensité du champ ouvert aux investigations des peuples de l'Occident. Heureux ceux qui les premiers récolteront à pleines mains là où je n'ai pu glaner que quelques épis !

La Commission des sciences et arts d'Égypte, dont les magnifiques travaux ont illustré la France, n'avait eu à remuer, sur l'antique terre des Pharaons, que la poussière des morts !... Ici s'offre une société contemporaine à la fois des Égyptiens et de nous ; debout ^{p3.182} au milieu de quarante siècles, offrant un long passé et un présent à peu près inconnus. Ici se trouvent accumulés une immense suite de faits dont l'enchaînement sert de base à une civilisation fort avancée, se partageant le monde avec la civilisation de l'Occident dont elle contre-balance la puissance dans un rayon de plus de mille lieues autour de son foyer !

Quel plus imposant objet d'étude que ces faits à quel point de vue qu'on les envisage ! Certes, de toutes les histoires, la plus

¹ On trouvera, à la fin de ce 3^e volume, une note [c.a. : non reprise. Voir [gallica, ici.](#)] sur les essais auxquels je me suis livré, dans le midi de la France, pour y naturaliser le *tsing-mâ*, ainsi que quelques autres plantes textiles dont j'ai rapporté les semences de la Chine. Les succès que j'ai obtenus, tant en France qu'en Algérie, me donnent l'espoir qu'un jour ces plantes seront cultivées au plus grand profit de l'agriculture et de l'industrie françaises.

intéressante pour l'homme est celle de l'homme lui-même : combien n'y ajouterait pas l'examen attentif d'une grande civilisation qui s'est développée parallèlement à la nôtre, sans points de contact avec elle, de manière à présenter en quelque sorte, à la discussion, une seconde formule de la société humaine, offrant des termes communs à la nôtre et des termes distincts propres à caractériser, les uns ce qui est d'institution naturelle et divine, les autres ce qui est d'organisation purement conventionnelle et locale ! Assurément jamais matériaux plus instructifs, plus curieux, n'auront été livrés aux méditations du législateur et du moraliste.

Mais, quelque noble que puisse être un pareil sujet, il cède peut-être le pas à l'importance des résultats que promet l'étude approfondie des mille faits pratiques se rattachant directement à la physique, à la chimie, à la mécanique, à l'hydraulique, à l'alimentation de l'homme, à son hygiène, à l'histoire naturelle en général : ce sont des procédés nouveaux à nous approprier, des méthodes simples dont le hasard, nous voulons dire ^{p3.183} le temps, a enrichi les Chinois ; des produits inconnus en industrie comme en agriculture, à introduire en Europe !

Est-il besoin de rappeler que l'agriculture chinoise est la première du monde, et que la plupart des améliorations qui s'annoncent parmi nous comme des nouveautés sont depuis plus ou moins longtemps en usage dans l'empire du Milieu ; que la méthode des assolements, celle des engrais, des composts, des irrigations lui est empruntée ; que la pisciculture, dont on commence à peine à s'occuper en France, est pratiquée sur la plus grande échelle, de temps immémorial, en Chine, et qu'elle y fournit un précieux contingent à la nourriture des habitants ; que l'on est arrivé à faire produire, dans les provinces du Midi, deux récoltes de riz par année, dans des terres qui n'ont pas cessé d'être en culture depuis des siècles ; qu'en un mot, la Chine a trouvé, dans le développement de son agriculture, le secret de nourrir en moyenne, par kilomètre carré 100 habitants, sur un sol qui n'est pas naturellement plus fécond que celui de la France, tandis

que nous nous préoccupons déjà des difficultés d'assurer l'existence des 60 habitants qui peuplent en moyenne, chez nous, le kilomètre carré ?

Ne sait-on pas que la production et la préparation de la soie réclament encore, en Europe, beaucoup d'améliorations ; que la Chine est une terre de prodige pour le ver à soie dont on obtient jusqu'à deux et trois récoltes dans l'année ? C'est à cette source qu'il faut aller puiser des renseignements ; c'est aussi là qu'on ^{p3.184} apprendra à donner aux soies grèges et moulinées l'apprêt qui décuple la ténacité et la durée des tissus fabriqués en Chine. Et combien d'autres matières textiles ont leur emploi en Chine, qui sont complètement ignorées de nous ! que de teintures particulières aux Chinois, et dans lesquelles ils excellent ! Leur porcelaine et surtout leurs émaux sur métal sont arrivés à un degré de perfection et de bon marché qui doit faire vivement désirer que l'industrie française se hâte de s'approprier leurs procédés.

Il faudrait passer en revue toutes les branches des connaissances humaines pour énumérer les innombrables faits d'application usuelle qu'offrira la Chine à des observateurs instruits et intelligents.

L'exploration d'une contrée aussi riche, aussi neuve, conduirait nécessairement à l'étude sérieuse de son marché au point de vue commercial, étude dont l'ébauche suffit pour démontrer de quelles ressources cette masse immense de consommateurs serait un jour pour plusieurs de nos produits agricoles et industriels, notamment pour nos vins doux du Midi et nos liqueurs, ainsi que pour les mille articles de l'industrie parisienne, la draperie, la rouennerie, etc., etc.

Ainsi, au triple point de vue des études spéculatives, du commerce et des sciences d'application, la Chine est le champ le plus vaste qui se soit jamais offert à l'Europe. Une Commission scientifique composée d'hommes intelligents et spéciaux, habiles à se rendre un compte exact des faits, puiserait à pleines mains à cette source abondante et

précieuse des ^{p3.185} connaissances humaines, et jamais exploration n'aurait plus sérieusement intéressé la civilisation.

Mais qu'on ne se dissimule pas les difficultés d'une pareille entreprise ; elles sont aussi grandes que les résultats qu'on peut s'en promettre.

Le canon des Anglais a bien pu forcer la Chine à subir, sur quelques points de son littoral, le contact des Européens ; mais après avoir fait, comme on dit, la part du feu, les Chinois n'en persistent que plus fortement dans leur système de répulsion et d'isolement. La Chine, sauf les cinq ports livrés au commerce étranger, se referme ; et, loin de consentir à ce que le cercle de ses relations extérieures s'élargisse, elle oppose aujourd'hui la ruse à la violence pour reconquérir une partie des concessions arrachées par la force : c'est ainsi que la ville de Canton et sa banlieue restent interdites aux Européens, malgré les termes fort explicites des traités. À mes yeux, le canon serait aujourd'hui le dernier des moyens à employer pour ouvrir la Chine ; il ferait naître des antipathies nationales qui n'existent pas en réalité, et qu'aucune force humaine ne pourrait ensuite affronter. C'est parce qu'on ne regarde qu'à la surface des choses qu'on se prend quelquefois à croire qu'un jour la Chine subira le joug de l'Europe, comme cela est arrivé pour l'Inde devenue colonie anglaise. Non, rien dans la constitution de la nation chinoise, rien dans les mœurs de ce peuple intelligent, rien dans les habitudes de mollesse que le climat impose souvent aux populations, n'autorise une pareille supposition. Il y a loin de ^{p3.186} l'indolence paresseuse, de la simplicité crédule, de l'esprit contemplatif de l'Indou, à l'énergie laborieuse, à la vigueur de pensée, à l'esprit délié et positif du Chinois.

La constitution politique de l'Inde, composée d'un certain nombre de principautés rivales, a singulièrement favorisé l'invasion européenne : en Chine, on se trouverait en face d'une unité nationale constituée par 360 millions d'habitants, en face d'une armée nombreuse d'hommes du Nord qui, pour être aujourd'hui mal dressés, mal armés, n'en ont pas moins toutes les qualités les plus

éminentes du soldat que la guerre ne tarde pas à former. C'est du pays de ces hommes du Nord que s'élancèrent à plusieurs reprises ces hordes barbares qui inondèrent l'Europe, et devant lesquelles plièrent tant de fois les légions romaines !

Je le dis avec conviction : tout nouvel acte de violence exercé par l'Angleterre contre la Chine profiterait directement au commerce des autres nations européennes, aux Américains du Nord surtout, qui, à la première guerre, ont vu tripler leurs relations commerciales en Chine aux dépens de celles de l'Angleterre ¹.

C'est évidemment à la force expansive des idées qu'il est réservé d'ouvrir la Chine à l'Europe, et de ^{p3.187} consommer le rapprochement de deux grandes familles : à la France appartient l'honneur de cette noble entreprise, et j'ose le revendiquer pour mon pays. Mais la seule propagande qui puisse aujourd'hui effacer les distances, dissiper les préjugés et fondre ensemble les civilisations européenne et chinoise au profit de toutes deux, est la propagande pacifique des sciences modernes : c'est à elles déjà, ne l'oublions pas, qu'est dû tout le succès des Pères jésuites qui les premiers ont pénétré en Chine ; car les portes de cet empire se sont fermées devant le christianisme le jour à jamais regrettable où les disputes religieuses dont il a été le théâtre ont soulevé la question du pouvoir temporel.

D'après l'accueil que j'ai personnellement reçu des autorités, durant mon séjour en Chine, je ne doute pas un instant qu'une Commission scientifique qui se présenterait dans le pays, entourée de l'éclat des vérités utiles qu'elle apporterait aux Chinois, et dégagée de toute arrière-pensée de domination temporelle, finirait par voir s'abaisser devant elle les barrières élevées contre les Européens, il faut le dire, par une sage politique de conservation. Les

¹ C'est là ce qui explique deux faits restés inexplicables pour bien des gens : l'extrême bonne foi britannique dans la reddition de l'Ile de Tchusan, où les Anglais se trouvaient si commodément placés pour dominer le littoral chinois, et leur excessive longanimité à l'endroit de l'interdiction, aux étrangers, de la ville de Canton et de sa banlieue, en dépit des termes formels du traité de Nanking, qui livre aux étrangers l'accès de cette partie du territoire.

plus grands honneurs seraient sans doute réservés à ses membres, et l'une des conséquences immédiates de ce premier succès serait l'exploration complète et approfondie de ce vaste empire, p3.188 étude bien autrement intéressante que celle de ces peuplades sauvages dont les habitudes et les mœurs se refusent à toute déduction philosophique, et qui sont cependant l'objet de tant d'expéditions longues et coûteuses.

@

[*Singapore... Ceylan... Aden... Égypte...*]